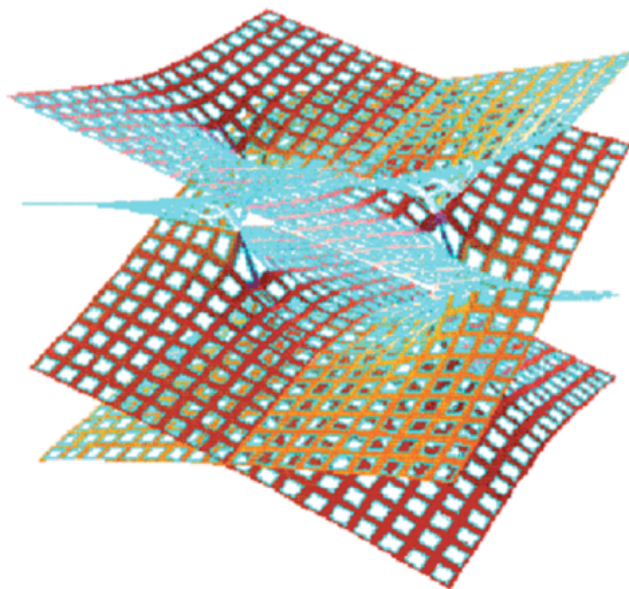


WUNSCH

Numéro 23
mars 2023

CONTRIBUTIONS DES CARTELS EPHEMERES
DU CIG 2021-2022

LA PASSE A L'ANALYSTE
VII^e RENCONTRE INTERNATIONALE D'ECOLE
30 juin 2022, Buenos Aires



Bulletin international de l'École de Psychanalyse des Forums du Champ lacanien

ÉDITORIAL

Ce numéro 23 de *Wunsch* apparaît enfin au terme du travail du CIG 2021-2022. On pourra y lire comme il est de coutume les contributions de la Rencontre Internationale d'École de juin 2022 à Buenos Aires. Par contre, pour les contributions des membres du CIG qui ouvrent ce volume nous avons choisi une formule inédite.

Durant deux ans ce CIG a mené ses réflexions sur la passe en séance plénière, à dix-sept donc, à partir de petits textes écrits successivement par chacun de ses membres. Sans doute est-ce à cette formule respectueuse de toutes les voix que nous devons l'atmosphère de curiosité joyeuse et amicale qui a prévalu durant ce CIG, pour la satisfaction de tous semble-t-il. Cependant pour le passage à l'écrit dans ce dernier numéro de *Wunsch*, nous avons choisi l'inverse. Des élaborations de chacun certes, mais dans quatre cartels éphémères, constitués par tirage au sort, et qui ont décidé chacun de son thème et de ses modalités de travail.

A lire ces textes on ne pourra manquer, je pense, de mesurer combien nous marchons dans les pas de Lacan, ceux de certains des textes ou propos qu'il a consacrés à la passe. Il faudrait plutôt dire, en fait, « sa passe » dès lors que c'est lui qui a isolé le moment clinique et la structure de son virage dans chaque analyse, qui a inventé le dispositif où l'évaluer, et qui lui a consacré des commentaires divers. Au fil des ans toutes ces avancées ont été lues, étudiées, explicités et nous sont devenues au minimum familières, nous plaçant dans une position très différente de celle des premiers jurys de la passe dans l'École freudienne de Paris. Eux ne la connaissaient que du seul texte de la « Proposition sur le psychanalyste de l'École » et sans recul. Désormais, nous disposons, non seulement des commentaires de Lacan chacun à leur date, mais de deux textes : La Proposition de 1967 et la Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI*, de 1976. Cette dernière, dix ans après, ne dit plus la même chose ni de l'inconscient, ni de l'analyse finie. La question se pose dès lors de savoir jusqu'où nous avons tiré les conséquences de ce texte. Il a été lu, commenté, mais qu'en est-il pour ce qui est des analyses elles-mêmes et du dispositif où elles sont évaluées quant à la passe à l'analyste ?

Le relisant une fois encore aujourd'hui il me semble pourtant qu'il engage des conséquences très « pratiques », pour chaque psychanalyse et pour le dispositif. Nous disons bien certes, en accord avec ses termes, orientation vers le réel hors sens, mais comment s'avère-t-elle ? L'expression est d'ailleurs trompeuse puisqu'elle donne à penser que le réel est un point d'arrivée où s'arrêter.

Rien à voir avec ce que Lacan en décrit dans ce texte. Le hors sens des signes que chiffre l'inconscient — que ce soit dans ses formations épisodiques ou dans la « fixation » du symptôme — « on le sait soi », il dévalorise l'articulation du mi-dit de la vérité, mais on ne peut ni le transmettre, ni s'y installer car à l'examiner, on en sort. Pas d'amitié qui tienne. Reste donc seulement une mise en balance, une alternance entre l'inconscient transférentiel et l'inconscient réel, ces deux dit-mensions irréductibles, transcendantes à toute volonté, et dont l'irréductibilité

expérimentée à répétition peut... satisfaire. Satisfaction paradoxale sans doute. Ce n'est pas un deuil, plutôt le contraire, pas non plus un éclair, cette satisfaction-là, et elle a des effets : fin du « mirage » de la vérité, dit le texte. Qu'est-ce à dire, sinon sur le plan pratique, la chute de la libido associative, soit la dévalorisation en acte du récit analysant et je le souligne, rêves inclus. A la supposer acquise cette fin qui prend acte de l'inconciliable des deux dit-mensions, de leur solidarité et de leur impasse respective, la question se lève pour le dispositif de savoir comment l'historisation du parcours par le passant peut ne pas démentir cet acquis. Peut-être y faut-il une hystorisation peu bavarde, en tout cas moins bavarde que celle de l'analyse, du genre dont Lacan semble donner un exemple quand il dit que s'il avait fait la passe il y aurait pu y dire, je suis poème et pas poète, mais je signe. Une phrase à peine et qui n'est pas d'ouverture, mais de clôture ! Aurait-il eu chance d'être nommé ?

On mesure peut-être combien il reste encore à faire pour rejoindre « sa passe » et c'est plutôt encourageant.

Colette Soler, CAOÉ 2021-2022,
ce jeudi 2 mars 2023

CONTRIBUTIONS
DES CARTELS EPHEMERES
DU CIG 2021-2022

Wunsch n°23

CARTEL 1
PASSE ET LALANGUE
ANA ALONSO, NICOLAS BENDRIHEN,
BEATRIZ OLIVEIRA, BERNARD TOBOUL

UN ECLAIR

Nicolas Bendriben
Paris, France

*« Le monde attend d'être dit,
Et tu ne viens que pour dire.
Ce qui est dit t'est donné :
Le monde et son mot de passe »*
François Cheng¹

Il est touchant quand, dans le flot des mots que rapportent les passeurs, soudain, le courant semble un instant s'arrêter, se suspendre, puis reprendre sa route, pas exactement comme l'instant d'avant. Heureuse contingence où, un temps, se ramasse en quelques mots ce qui peut faire l'arête d'un récit, comme un point réel à partir duquel se prend un virage. Le passeur en est touché, car lui-même dans ce temps de virage.

Pourtant, ce n'est pas immédiatement une telle réduction qui peut frapper à l'écoute d'un témoignage de passe. Des milliers et des milliers de mots dits dans l'analyse, le passant a à en extraire quelques-uns, pour *historiser* son parcours et faire entendre ce qui a été pour lui l'efficace, l'inattendu, l'inédit de ces années de séances et le point à partir duquel il s'autorise comme analyste. Extraction qui implique d'avoir fait le travail de se détacher des dits, de l'adhésion à l'histoire pour viser ce qui ne saurait se réduire à l'histoire et que le cartel à son tour peut entendre, déduire, supposer, construire... de tous ces dits. De la place des cartels de la passe, on note une très grande diversité des passants sur cette question-là, le récit qui vise le tout prenant parfois le pas sur ce travail d'épuration.

¹ F. Cheng, *Contes toscans*, extrait cité dans *L'Herne, François Cheng*, Paris, L'Herne, 2022, p. 22.

A Barcelone en 2018, Colette Soler évoquait la « performance » du passant, une performance en deux temps. « (...) il s'agit d'une performance de transmission qui, comme celle du mot d'esprit est censée passer selon Lacan justement par un effet produit sur l'autre, en premier lieu sur la plaque sensible des passeurs qui font passer l'effet, l'effect, reçu. (...) Au final, dans ce dispositif, on va donc parier sur ceux qui pensent avoir capté quelque chose de leur propre analyse, première performance et qui parviennent à le faire passer, deuxième performance.²» N'est-ce pas ce que peut nous apprendre le témoignage de la survenue d'un éclair, où de façon inattendue et absolument contingente, se produit pour l'analysant pas encore passant, dans sa cure, ce moment très particulier qu'est le virage de passe ? Loin de tout éclairer³, peut pourtant se dévoiler l'espace d'un instant autre chose que ce qui faisait jusque-là le savoir fantasmatique qui orientait la vie. Ce surgissement, même si bref et inattendu, peut faire l'arête d'un témoignage, et impressionner suffisamment les passeurs pour le rendre à son tour sensible au cartel.

De cet éclair, au sujet, alors, d'en tirer les conséquences, y compris dans la dimension d'incomplétude que cette traversée révèle et fait toucher. Au sujet alors de faire avec ce qui a surgi, avec un éclat d'éclair, un éclat de *lalangue*, mais aussi avec le vide entraperçu, avec ce qui reste incurable et irréductible à toute opération analytique. Car cette traversée n'est qu'un début : si le fantasme n'est plus aux commandes, le réel, lui, reste réel, n'en est pas touché, et revient toujours à la même place. Ce qui est touché, c'est le sujet dans son rapport au réel : comment s'en oriente-t-il, dorénavant ? Qu'en fait-il entendre à ses passeurs et au cartel ? Quelles suites après l'éclair qui fait virage ?

La performance alors pourrait ne pas viser au tout-dire, mais à faire passer ces quelques bribes de *lalangue* surgies de cette traversée dans le flot des mots et de l'histoire, que l'analyse a recueillies, extraites, réduites – pour cette deuxième performance : que cela passe aux quelques-uns qui sauront l'entendre, qui pourront en être touchés, et feront le pari de reconnaître cette touche réelle dont AE peut être un des noms.

² C. Soler, « Ce qui ne se garantit pas », *Wunsch*, n°19, EPFCL, 2019, p. 47.

³ Voir sur cette question de l'éclair les développements récents de Marie-José Latour, « L'écoulement du sens et la substituabilité du signe », et de David Bernard « Le bon sens », interventions au séminaire École de l'EPFCL-France en octobre et novembre 2022, parues dans le *Mensuel* de l'EPFCL-France, numéros 164 et 165.

LA TRAVERSEE¹

Ana Alonso
Madrid, Espagne

*Il arrive un moment où il faut
abandonner les vêtements usagés qui ont déjà la
forme de notre corps et oublier les chemins
qui nous emmènent
toujours aux mêmes endroits.
C'est le temps de la traversée. Et si nous n'osons pas
en la faisant nous resterons pour toujours dehors
nous-mêmes.*

Le passage
Fernando Pessoa²

Il y a peut-être quelque chose d'intransmissible dans la psychanalyse. C'est ainsi que conclut Lacan en 1978³, lorsqu'il affirme avoir tenté d'obtenir des témoignages sur la manière dont on devient psychanalyste. Car il y a dans la procédure de la passe une tentative de transmettre l'expérience qui a produit la métamorphose du sujet, le passage d'analysant à analyste. Le passant veut montrer, rendre compte de quelque chose qui lui est arrivé, qu'il a appris, et là *lalangue* montre autre chose que du sens : quelque chose qui touche, un savoir incarné dans *lalangue* qui pointe vers un savoir sur le réel, comme l'a indiqué dans son texte ma collègue Beatriz Oliveira⁴. Mais dans les cartels, comment peut-on, avec le langage, rendre compte du réel ? Peut-être que là, seule la structure du langage ne suffit pas, puisque le parlant ne se réduit pas qu'au langage et donc je m'interroge sur ce qu'il en est du style dans le témoignage.

« Quel est cet aspect de la fonction du style ? Il a une fonction de diffusion. Lacan l'a souligné, dans un discours le style est plus du côté de la manière. Ce n'est pas seulement une question esthétique, mais un facteur causal qui a des effets. ⁵»

Qu'est-ce qui passe, et comment ?

À ce moment de virage, l'acte et l'émergence d'un désir non formulable peuvent avoir lieu. Alors, ce qui passe, ce n'est pas le savoir, mais le désir qui a surgi là une fois passée l'horreur de savoir. Tout comme le mot d'esprit qui dit quelque chose qui n'a pas de sens, qui résonne chez les autres en produisant un effet comique auquel les passeurs sont sensibles et laissent passer jusqu'au cartel, un mot d'esprit qui, lorsqu'on essaie d'en rendre compte ou de l'expliquer, perd son effet pour produire le rire ; car, comme le style, il est irremplaçable. Le style en tant qu'il ne vient pas de l'Autre, c'est ce qu'on ne peut pas imiter, soit le plus singulier d'un parlant.

¹ Texte réalisé au sein du cartel éphémère formé avec Nicolas Bendrihen, Beatriz Oliveira et Bernard Toboul, sur « Passe et *lalangue* ».

² Fernando Pessoa, mais d'autres sources attribuent aussi ce poème à Fernando Teixeira.

³ J. Lacan, « Conclusions du IX Congrès de l'École Freudienne de Paris », 1978.

⁴ B. Oliveira, « Que lit le cartel de la passe ? », dans ce même numéro de *Wunsch*.

⁵ A partir de C. Soler, « Styles de passes », *Wunsch*, n°10, EPFCL, 2011.

Dans la passe, le passant porte le témoignage de son expérience avec son style, bien qu'il ne puisse en rendre compte, car c'est plutôt le style qui en atteste. Ainsi, le style peut se traduire dans la manière de dire du passant, indice du rapport au réel, joint à l'éthique du sujet.

Je reprends une question, basée sur un paragraphe, tirée des travaux de mon collègue Nicolas Bendrihen :

« Il s'agit alors de faire avec ce qui a surgi, avec un éclat d'éclair, un éclat de *lalangue*, mais aussi avec le vide entraperçu, avec ce qui reste incurable et irréductible à toute opération analytique. Car cette traversée n'est qu'un début : si le fantasme n'est plus aux commandes, le réel, lui, reste réel, n'en est pas touché, et revient toujours à la même place. Ce qui est touché, c'est le sujet dans son rapport au réel : comment s'en oriente-t-il, dorénavant ? ⁶ »

Réel qui, comme le souligne mon collègue Bernard Toboul dans son texte :

« (...) le réel n'est pas tout. Et une direction de la cure, à entendre direction vers le réel, devient donc disruptive et l'acte analytique prépare la pratique à l'abord du pas-tout. ⁷ »

Il y a donc un « être averti » de l'imprévu qui peut survenir dans une fluctuation typique du faire en psychanalyse et de la vie. Il y a aussi une suite orientée vers le désir. Et comme le souligne Lacan dans la « Note italienne ⁸ », un changement d'affect qui va de l'horreur à l'enthousiasme.

Dans « L'étourdit ⁹ », Lacan souligne qu'au sujet qui rencontre les trois dimensions de l'impossible, tirées au clair dans la cure, la possibilité qui lui reste est de savoir comment se faire une conduite. Conduite qui renvoie à une éthique qui indique la position du sujet face au réel, qui consiste à ne pas reculer devant le réel.

Conduite qui, comme le style, va se rattacher au sinthome, un style que la parole produit en liant *lalangue* à l'imaginaire et au réel. Comme l'écrit Colette Soler : « l'index majeur de la façon dont un être est affecté par l'inconscient-*lalangue* ¹⁰ ».

QUE LIT LE CARTEL DE LA PASSE ?

Beatriz Oliveira
Sao Paulo, Brésil

Depuis le début du travail dans ce CIG, je me suis demandé comment il est possible de transmettre quelque chose du moment de la passe à l'analyste. Dans le travail que j'ai présenté à la Journée d'École du CIG, que l'on retrouve dans ce numéro de *Wunsch*¹, « Une écoute moins alpha-bête », je parle de l'importance pour les membres du cartel de la passe d'être sensibles aux

⁶ N. Bendrihen, « L'éclair », dans ce même numéro de *Wunsch*.

⁷ B. Toboul, « L'éclair, le réel, le pas-tout », dans ce même numéro de *Wunsch*.

⁸ J. Lacan, « Note italienne », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

⁹ J. Lacan, « L'étourdit », *Autres écrits*, *op. cit.*

¹⁰ C. Soler, « Styles de passes », *Wunsch*, n°10, *op. cit.*

¹ « Pour une écoute moins alpha-bête », dans ce numéro de *Wunsch*.

effets de ce que dit le passeur, en plus des dires du passant : « si cette connaissance dans le réel, hors-sens, effet de la langue qui démontre l'impossible de faire rapport ne peut être transmise que de manière contingente, il faut être à l'écoute pour lire ce qui soutient les énoncés du passant, et il faut de même savoir lire *d'une manière moins alphabétisante*² ». Je reviens à ce moment-là sur ce néologisme de Lacan évoquant les effets de la norme de langage sur le silence de *lalangue* pour l'être parlant.

En ce sens, savoir lire de manière moins « alpha-bête », en plus de nous permettre d'ouvrir nos oreilles à l'écoute des contingences de *lalangue*, implique aussi de ne pas répéter l'alphabet de ce qu'on nous enseigne dans nos paroisses et de pouvoir apprendre les nouvelles langues auxquelles chaque expérience dans les cartels de la passe nous introduit. Je pense alors qu'il est important d'être conscient de nos propres catéchismes : il me semble que c'est là la fraîcheur et l'ouverture que le dispositif de la passe a à offrir à l'École.

Je voudrais poser une question³ sur la manière dont il est possible pour un cartel de « lire » ce qui est écrit dans les dires d'un passant, vu, découpé, transmis par le passeur. Dans les cartels auxquels j'ai pu participer, il était très clair qu'il y a eu un travail actif de réduction à l'essentiel de ce qui est entendu dans les témoignages, cherchant à définir la logique de chaque cas, dans l'attente d'y trouver ce qui pourrait être écrit sur le passage à l'analyste. Qu'un passant dise qu'il a terminé son analyse et vienne témoigner comment il a réussi à « sortir de sa névrose », comme le dira Lacan en 1978, ne suffit pas à un cartel pour extraire le moment du passage d'analysant à analyste. Cela ne veut pas dire que ce passage n'a pas eu lieu, mais qu'il n'a pas été transmis.

Il y a plusieurs raisons pour lesquelles ce passage n'a pas été transmis : soit parce que le passant ne l'a pas réellement traversé ; ou parce que le passeur n'a pas pu exécuter la fonction comme prévu ; ou parce que le cartel n'était pas sensible à ce qui a été vu. Ce qui me semble intéressant dans ce montage du dispositif c'est justement le fait qu'on n'est pas toujours capable de donner les raisons pour lesquelles quelque chose n'est pas « passé ». Face à ce scénario, il devient compréhensible qu'il y ait peu de passes où il y a nomination : il y a beaucoup d'obstacles en jeu pour que ce moment de passage soit transmis.

Mais il existe des situations dans lesquelles le passage à l'analyste est transmis et les cartels peuvent ainsi désigner un AE. C'est à ce point que se situe ce que j'ai voulu apporter comme contribution et un pas de plus par rapport au texte précédent déjà présenté.

Dans le *Séminaire XX*, Lacan dira :

« Ce qui parle n'a à faire qu'avec la solitude, sur le point du rapport que je ne puis définir qu'à dire comme je l'ai fait qu'il ne peut pas s'écrire. Cette solitude, elle, de rupture du savoir, non seulement elle peut s'écrire, mais elle est même ce qui s'écrit par excellence, car elle est ce qui d'une rupture de l'être laisse trace⁴ ».

Je comprends que Lacan propose que le fait « qu'il n'y ait pas de rapport sexuel » équivaut à ce qui « ne cesse pas de ne pas s'écrire », soit l'impossible, le réel. Ainsi, ce n'est pas le réel qui s'écrit dans une analyse, mais son ex-sistence se prouve par ce qui s'écrit. Autrement dit : cette rupture du savoir, nommée ici solitude, peut s'écrire de manière contingente et manifester l'ex-sistence du réel.

J'écrivais pour la Journée d'École du CIG à Buenos Aires que « le pari de Lacan en fin d'analyse porte sur un autre rapport au savoir inconscient, savoir sans sujet, savoir sur l'impossible. Ce ne sera donc pas l'acte prédicat, mais ses effets : « un savoir qui ne se révèle que lisible⁵ », un savoir dans le réel. Ce qui nous amène à penser qu'une des conséquences de l'acte de devenir analyste

² J. Lacan, « Postface au *Séminaire XI* », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2011, p. 504.

³ Merci pour la discussion aux membres de mon cartel : Ana Alonso, Bernard Toboul et Nicolas Bendrihen.

⁴ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 109.

⁵ J. Lacan, (1969) « L'acte psychanalytique. Compte rendu du Séminaire 1967-1968 », *Autres écrits, op.cit.* p. 376.

est précisément un autre savoir, non plus supposé dans l'Autre, mais « qui du savoir dans le réel doit tenir compte⁶ » ».

Ainsi, on peut penser que ce savoir ne devient lisible qu'à partir du moment où ce qui n'a jamais cessé de s'écrire s'écrit de manière contingente, prouvant l'ex-sistence du réel. En ce sens, nous aurons des nouvelles de l'acte de passer à l'analyste par ses conséquences : un nouveau rapport au savoir, au réel.

Je prends comme exemple un extrait du témoignage d'Anastasia Tzavidopoulou (nommée AE par un cartel de ce CIG). Elle dira dans un de ses témoignages : « les mots se transforment, on suit leur fil sans savoir exactement où ils vont nous mener ». Lacan dira qu'ils nous font glisser et il se demande si l'effet de sens dans son réel tient bien avec l'usage des mots⁷...

« Le langage joue avec nous, il nous capture, nous rend captifs (de la captivité), nous captive (affectés), nous joue des tours et des déviations ». Dans son témoignage, le vestige d'un détachement et d'un déplacement : la rencontre avec la « solitude du rétrécissement des mots ». Détachement du savoir supposé de l'analyste et déplacement vers ce que l'on sait être inconscient.

« La recherche impossible du mot dans le dictionnaire, devenu mot étranger mais sans appartenance à une langue, car trop proche de l'Autre, renvoie à une expérience de la langue où « quelque chose [je cite Lacan...] reste indécis entre le phonème, le mot, la phrase, voire toute la pensée⁸ » et pousse dans l'après-coup, à une autre langue, langue étrangère aussi, celle de l'inconscient et de sa logique rencontrés *dans* l'analyse⁹ ».

J'aime l'expression qu'utilisait Anastasia : « solitude du rétrécissement des mots » et la référence à cette « langue étrangère, de l'inconscient », absolument unique. Tout au long d'une analyse se précipitent des fragments de savoir, des morceaux de réel qui ont un effet féminisant, pas tous devant lesquels quelque chose de cette langue étrangère s'écrit. Ce n'est qu'à partir de là que se fabrique une marque, quelque chose de singulier qui permet de sortir de l'inexistence. Une solitude qui se transmet.

Dans les textes de mes collègues Nicolas Bendrihen et Bernard Toboul, je trouve deux passages qui vont à l'encontre de ce qui « passe » :

Nicolas dira : « La performance alors pourrait ne pas viser au tout-dire, mais à faire passer ces quelques bribes de *lalangue* surgies de cette traversée dans le flot des mots et de l'histoire, que l'analyse a recueillies, extraites, réduites – pour cette deuxième performance : que cela passe aux quelques-uns qui sauront l'entendre, qui pourront en être touchés, et feront le pari de reconnaître cette touche réelle dont AE peut être un des noms. ¹⁰ »

Dans son texte, Nicolas parle d'une touche du réel, ou d'un moment contingent à partir duquel il y a un changement radical du sujet par rapport au réel, quand le fantasme n'est plus aux commandes, établissant un avant et un après. Comme le souligne Bernard dans son texte :

« L'analyste, dans la trace de l'éclair, peut accéder à une réceptivité qui est un secret de poète. À l'acte succède, disons, une passivité supérieure (ou du troisième genre pour faire spinozien), qui est la condition d'un *abord pas tout du réel*. // À cette condition, quelque bout de réel se cerne. Rien que bouts de réel, car se désembrume *le réel comme pas tout*.¹¹ »

Ainsi, il me semble que ce que le cartel lit, ce sont ces fragments de savoir sur le réel qui surgissent de ce point de rupture et de solitude qui sont présents dans les témoignages. La

⁶ J. Lacan, (1973) « Note italienne », *Autres écrits, op.cit.*, p. 308.

⁷ J. Lacan, *RSI*, séminaire inédit, leçon du 11 février 1975.

⁸ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XX, Encore, op. cit.*, p. 131.

⁹ A. Tzavidopoulou, « Captivités », *Wunsch* n°22, EPFCL, 2022, p. 6.

¹⁰ N. Bendrihen, « Un éclair », dans ce même numéro de *Wunsch*.

¹¹ B. Toboul, « L'éclair, le réel, le pas tout », dans ce même numéro de *Wunsch*.

possibilité de lire du cartel, c'est ce qui dira, *a posteriori*, si quelque chose y était inscrit : un analyste.

L'ÉCLAIR, LE REEL, LE PAS TOUT

Bernard Toboul
Paris, France

Notre cartel a travaillé à partir du texte de Beatriz Oliveira présenté à Buenos Aires et du témoignage de la passe de Nicolas Bendrihen qu'il nous a restitué. Je vais faire deux séries de remarques sur le texte de Nicolas Bendrihen en tenant compte de l'exposé de Beatriz Oliveira.

1. « La survenue d'un éclair ».

« L'instance de la lettre » parle de l'étincelle de la métaphore. La première théorie lacanienne de la métaphore y voit la production d'un (+) de signification. La seconde théorie de la métaphore dans la troisième réponse de « Radiophonie » utilise, de nouveau, une référence à l'électricité : la métaphore fait « disruption ». La disruption est un phénomène physique qui produit un clash électrique. Lacan y insiste, la métaphore n'est pas tant production de signification que « pavé dans la mare du signifiant ».

Quant à l'éclair, c'est un terme qui, selon Lacan, s'applique au moment de passe - lui aussi disruptif, donc, comme l'éclat de rire qui ponctue un trait d'esprit. Et Lacan associe le moment de passe au jeu de mots et au lapsus : c'est « l'esp d'un laps ». Du *Witz*, *L'envers de la psychanalyse*, reprenant le Séminaire V, le dénotait « sidération et lumière ».

La « survenue d'un éclair » dont témoigne Nicolas Bendrihen est de cet ordre.

2. « Quelles suites après l'éclair ? »

Demande Nicolas. Question majeure, car à qui est advenu l'« éclair » le risque est d'en être foudroyé - pour suivre la pente de cette image. Il faut donc un dire qui fasse suite ; cela s'appelle la passe. Et l'on entre ainsi dans ladite « procédure de la passe ».

Mais attention à cette attention. Lacan avertit. À « l'esp d'un laps », « il suffit que s'y fasse attention pour qu'on en sorte ». Or on en sort - de l'inconscient - par la performance. Ce n'est plus l'acte, c'est le faire. On est donc fait, comme l'indique le nominalisme d'Austin : on (se) fait (tout) chose avec des mots.

Les psychanalystes savent que performance implique jouissance, voire s'y réduit. Déplacement de la satisfaction. Lacan ponctue : « le public s'en arrange ».

Il faut donc prendre au sérieux ce que répond Nicolas Bendrihen : « Ce qui est touché, c'est le sujet dans son rapport au réel ». Formule qui appelle quelques compléments.

Plutôt que « rapport », préférons « ouverture ». À l'étude de la grande poésie - je pense ici à Hölderlin - il s'avère que cette ouverture est en fait une *réceptivité*. L'analyste, dans la trace de l'éclair, peut accéder à une réceptivité qui est un secret de poète. À l'acte succède, disons, une

passivité supérieure (ou du troisième genre pour faire spinozien), qui est la condition d'un *abord pas tout du réel*.

À cette condition, quelque bout de réel se cerne. Rien que bouts de réel, car se désembrume *le réel comme pas tout*.

Lacan, dans sa « Conférence de Caracas » : « Le réel que j'aborde dans ma pratique », et plus loin, « qu'il ne puisse être admis que comme pas tout ». Et déjà le 15 avril 1975 dans *RSI*¹ : « Ça pousse quand même à cette idée que je me suis aventuré à formuler que le réel n'est pas tout. » Une direction de la cure, à entendre direction vers le réel, devient donc disruptive et l'acte analytique prépare la pratique à l'abord du pas tout.

¹ J. Lacan, « RSI », *Ornicar ?* n°5, 1975-1976, p. 51.

CARTEL 2

DEMANDE, SURPRISE, LIEN

CATHY BARNIER, CHRISTOPHE CHARLES,
MIKEL PLAZAOLA, TRINIDAD SANCHEZ-BIEZMA

LA SURPRISE : TOUJOURS AUTRE

Cathy Barnier
Paris, France

C'est à partir de ces trois signifiants que notre cartel, s'appuyant sur différentes passes entendues, a mené sa réflexion pour les articuler entre eux.

Demande : il y a bien sûr celles de l'analysant, depuis celle qui soutient son dire, celle qui aura motivé sa demande d'analyse et soutenu le transfert jusqu'à sa chute, à sa « demande de passe », formule que nous utilisons pour dire demande de se soumettre à un dispositif pour y déposer/offrir un témoignage oral de ce qui s'est avéré dans son analyse de sa division, des conditions particulières dans lesquelles s'est produite pour lui la chute du sujet supposé savoir, et qu'y soit vérifié ou plutôt aperçu ce à partir de quoi il fonde son désir d'analyste.

Lors de nos échanges dans le cartel nous nous sommes accordés sur le fait que ce qui était attendu de la passe par le passant, le mode de sa demande, colorait d'une certaine façon son témoignage et influait en conséquence sur la décision du cartel. Qu'il s'agisse d'une demande de reconnaissance, d'une « validation » de sa cure, ou de l'attente que le cartel par sa décision vienne la compléter, ou à l'opposé, de l'offre d'un manque, d'un pas-tout à partir duquel le passant tente de témoigner à et pour l'École. Les passeurs, « plaques sensibles », dans un cas comme dans l'autre s'en font l'écho et le restituent dans leur témoignage.

Après que la demande de l'analysant se soit épurée dans l'analyse et qu'un point de butée l'ait faite chuter, un certain temps semble nécessaire pour savoir quoi faire de cette destitution, comme s'il fallait repasser par la faille pour que s'impose un pousse à dire : quelque chose du réel surprend, dérange à nouveau, et dans la hâte une demande de passe se fait alors pour y répondre.

Ce peut être aussi après avoir écouté un AE récemment nommé. Selon les cas on peut y voir le signe d'un savoir maintenu chez l'autre ou au contraire le fait que dans les interstices de la parole de l'AE quelque chose de réel a touché le passant, a fait écho à sa propre expérience lui permettant ainsi de la ressaisir. C'est aussi ce qui se passe, et peut passer dans le cartel entre ses différents membres, révélant alors cette « fraternité discrète » qui les lie entre eux.

On repère souvent, dans les cas où il y eu nomination, une sobriété du témoignage, allant directement aux points essentiels, épargnant ainsi les passeurs et le cartel du récit de toute une vie. À noter, les cartels de la passe sont composés de membres parlant différentes langues, et la langue du passant et/ou d'un des passeurs peut être encore différente de celles parlées par les membres du cartel. On sollicite alors quelqu'un pour la traduction. J'ai été surprise et d'autres avec moi, de constater lors d'un témoignage de passe qui a donné lieu à nomination que bien

que ne parlant pas la langue des passeurs, quelque chose passait, en dehors de la traduction, permettant presque de l'anticiper.

Dans *RSI* Lacan dit de la nomination que c'est la chose dont on peut être sûrs qu'elle fait trou. Nomination d'AE, serait donc deux lettres pour désigner ce qui aura été recraché depuis ce trou, deux lettres pour inscrire dans l'École une incomplétude qu'il s'agisse d'une disjonction dans le savoir, aperçue dans le témoignage, ou la façon particulière d'un sujet de se soutenir, en connaissance de cause, de sa division subjective, ou encore un silence qui clôt le témoignage comme signe de rien de plus à dire. Peut-on dire que ce nouveau mode de nomination la subvertit en quelque sorte, en faisant moins la désignation d'un sujet comme analyste, comme c'est le cas pour l'AME que celle de la surprise qui l'a produit, de la trouvaille dont il s'engendre ? Trouvaille dont Lacan nous dit dans le *Séminaire XI* qu'elle est toujours accompagnée d'une perte, et qu'elle fait acte.

C'est ce qui motiverait cette façon paradoxale que le cartel a de vouloir saisir, d'être en attente d'une « surprise » dont chacun sait bien que c'est d'échapper à toute attente qu'elle peut se produire ! À moins de la considérer comme « anamorphique » c'est-à-dire de se révéler en quelque sorte grâce à un mouvement, celui-là non prédictible - qu'aura su faire un ou chaque membre du cartel, à charge pour lui, s'il est seul, d'amener les autres à le faire. Encore faut-il pour que cela ait lieu que le passant ait pu loger dans son témoignage la sienne propre !

Alors, peut-on dire que cette « surprise » serait ce qui spécifie la demande/attente du cartel via les passeurs au passant. Mais le risque est alors que cette surprise espérée soit elle-même prise dans les filets de la doxa, alors que ce qui la spécifie est de se présenter comme ce qui lui échappe. Dans sa discussion après le témoignage il est important que le cartel ne vienne pas boucher le trou par son élaboration, mais plutôt d'en cerner les bords.

DE LA SURPRISE AU LIEN

Christophe Charles
Pertuis, France

« Ce n'est que ça, ce n'est pas beaucoup mais c'est tellement ! ».

C'est avec ce constat, lapidaire, qu'un passeur a terminé son témoignage. Il est affecté et le dit au cartel qui l'a écouté.

Il peut arriver qu'une rencontre inattendue fasse (heureuse) surprise.

Pas toujours. On est alors déçu. La surprise n'est pas toujours heureuse.

Passant, passeur, membres du cartel, chacun est en droit d'attendre du dispositif de la passe que quelque chose advienne.

Quoi ? On ne le sait pas par avance, on attend, et parfois, surprise ! c'est là.

On ne l'attrape pas, on en est plutôt saisi.

Rencontre inédite donc qui vient bousculer le cours tranquille du témoignage.

Tout au long du processus de témoignage de passe, passant ou passeur peuvent être dé/passés par un rêve ou un acte manqué, qui n'était pas prévu au programme.

Manifestation de l'inconscient qui éveille à l'inconfort, bienvenue lorsqu'il s'agit d'un témoignage de passe !

Cette heureuse rencontre peut aussi avoir lieu au moment où les membres du cartel élaborent à partir de ce qu'ils ont entendu des deux passeurs... surgissement d'un inédit qui tel l'éclair de l'instant de voir, court-circuite le (bien) entendu du temps pour comprendre et précipite vers le moment de conclure l'ensemble de tout ce qui a pu se dire et s'élaborer pendant le témoignage...

De la surprise au lien

Pourquoi ce titre ?

Il est le produit d'une expérience de cartel où un effet de surprise a saisi l'ensemble des membres, à partir d'un signifiant (pas si) quelconque et a permis d'éclairer à partir de la demande initiale d'analyse du passant les conditions de la fin de cure et de sa demande de passe.

Effet de surprise donc qui « fait des vagues » et affecte chaque membre du cartel.

Comment en rendre compte ?

Sur/prise à écrire en deux mots pour accentuer l'effet de surgissement de « l'esp d'un laps » qui n'a « plus aucune portée de sens¹ ».

Si la prise est prompte et inattendue, elle sur/prend par en dessous, entre les dits des témoignages, un signifiant hors sens, indice de réel et ça affecte, touche de réel donc.

Si l'effet de surprise survient dans ce temps d'élaboration, temps pour comprendre, où sont convoqués expérience, savoir théorique, doxa et pré/jugés, l'inattendu peut venir dissiper le brouillard et le « pas à pas » prudent, pour dévoiler une logique de la structure, un « c'est ça ! », signalant l'urgence du moment de conclure, libérant les prisonniers du cartel de l'aliénation signifiante.

De l'in-entendu à l'inattendu donc !

Comme un « coup de bâton » c'est un réveil qui extrait les membres du cartel de la torpeur du sens.

Qu'est ce qui les a (r)éveillé ?

Quelque chose qui n'est pas du côté du savoir, et de la reconnaissance et du « bien-entendu » mais plutôt qui tient à la structure, soit le réel.

Le cartel est alors devenu « sensible », sensible à cette marque du réel que le passeur a pu « sensiblement » transmettre, à son insu, pas sans un dire qui dépasse son propre entendement, pas sans des effets d'affects dont il témoigne, pas sans la fameuse « naïveté » dont parle Lacan, qui est du registre non d'un savoir mais d'une expérience dont il est affecté.

La surprise qui surgit est « l'effet produit sur l'esprit d'une vive émotion que provoque quelque chose d'inattendue² ».

Ce qu'on appelle « témoignage » doit pouvoir aller au-delà des données objectives d'une cure, et des repérages pourtant nécessaires des points décisifs du processus qui s'est opéré pour le passant et rendre compte de la façon dont le sujet s'est fait « une conduite » à partir d'un incurable... mais cela ne peut se dire, vraiment... Les dits échouent à dire la véritable expérience.

Si pas d'autre solution que d'en passer par les mots pour faire témoignage, comment alors en rendre compte ?

Ce qui arrive à destination est du côté d'un dire (et non des dits du témoignage du passant repris par les passeurs), c'est un dire qui « fait mouche³ », dont le cartel a à mesurer les effets à partir d'une logique au-delà de la compréhension.

¹ J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », *Autres écrits*, Paris, Seuil, p. 571.

² Alain Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, Le Robert.

³ Faire mouche : Toucher le centre de la cible

L'affect qui a saisi les membres du cartel est-il un indice que, pour chacun, quelque chose de sa propre cible a été touchée au plus « central » de sa jouissance ? Un affect particulier qui permettrait de se re/connaître à partir d'une certaine fraternité qui concerne la façon dont chacun est affecté par la structure ?

Si chacun peut tenter d'en dire quelque chose, c'est toujours un « pas ça » qui se dit, et l'expérience s'origine d'un impossible à dire.

Lacan parle de « frères de discours » pour rendre compte que ce qui nous est commun est la castration et que nous sommes tous, de façon particulière, affectés par le réel.

Pour autant cela suffit-il pour faire lien ?

Être frère ne garantit pas la paix... et peut mener à des guerres fratricides et pas tous les cartels ne font lien ni suscitent de l'enthousiasme... !

Un cartel peut-il « assortir⁴ » les épars, permettre un lien discret de fraternité ? Et si oui à partir de quoi ?

Ce qui est certain c'est que cela ne se décrète pas et qu'il y a la dimension de la contingence.

Au-delà de l'intérêt épistémique, peut-on penser qu'un lien d'une autre nature puisse se faire, qui touche particulièrement chaque Un dans son rapport à la jouissance et qui puisse faire un « commun » d'expérience, à partir de ce qui a pu être touché dans un témoignage de passe, qu'il y ait nomination ou non ?

Lacan parle de la « fraternité discrète » en 1948 pour conclure son article sur l'agressivité en psychanalyse⁵.

Discrète car elle ne se proclame pas, elle est plutôt du côté d'une mise en « résonance » d'un indicible dont chacun à affaire, effet de réel donc.

Cette mise en résonance peut entrer en « sympathie⁶ » avec celle de l'autre.

Sympathie au sens musical du terme où une corde qui vibre entre en « sympathie » avec une autre corde en la faisant vibrer à son tour.

J'aurai donc l'idée que ce qui permet que « ça passe », est la possibilité que cette résonance du passant puisse se mettre en vibration (sympathie) avec les différentes cordes « sensibles » des passeurs et de chaque membre du cartel qui sont, eux-mêmes, affectés par le réel.

Une mise en vibration des cordes de chacun à partir de la vibration de celle du passant. Mise en sympathie au sens musical du terme donc.

Pas sans un dire (de résonance) du passant.

⁴ En français, « assortir » peut s'entendre d'un bon agencement des couleurs : couleurs bien assorties, mais aussi d'un beau couple : un couple bien assorti ; ce qui va bien ensemble.

⁵ J. Lacan, « L'agressivité en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p 124.

⁶ Sympathie : Terme musical. Etat respectif de deux corps sonores, dont l'un entre en vibration lorsque l'autre est ébranlé. Le phénomène des vibrations par influence ou par sympathie se produit lorsque de deux corps vibrants placés à distance convenable, un seul est mis en action. Le mouvement vibratoire de celui-ci se propage et se communique à l'autre.

MES REFLEXIONS SUR LE CARTEL

Mikel Plazaola
San Sebastian, Espagne

Deux témoignages de passe entendus et en débats au sein du CIG, et une expérience vécue avec surprise et nouveauté dans l'un des cartels m'amènent à penser la surprise comme un élément à prendre en compte dans l'expérience des cartels de la passe.

Une des définitions de la surprise est : « Perturbation émotionnelle causée par quelque chose d'imprévu ou d'inattendu. »
Deux vecteurs de la question.

a.- Surprise *vs* connu

La fonction de la plaque sensible du passeur a été maintes fois décrite, passeur qui, parfois sans en avoir une connaissance explicite, peut transmettre au cartel de la passe quelque chose par quoi il a été « touché » dans le témoignage du passant.

Je pense à la « surprise » comme un événement similaire qui peut également intervenir chez certains ou tous les membres du cartel qui écoutent le passeur.

On peut nuancer en disant qu'à minima toutes les surprises ne sont pas similaires dans ce qu'elles peuvent apporter comme nouveauté. Une déception ou une banalité peuvent aussi surprendre ; bien qu'en cas de déception, elle ne perde pas sa valeur éclairante.

Il est intéressant de considérer la surprise comme effet imprévu et non calculé dans un champ de savoir et de connaissance. Un effet dans une disposition, celle d'une attention flottante, comme chez Freud (« chaque cas doit être écouté comme un nouveau cas ») ou, chez Lacan, quand il va un peu plus loin et répond : « l'analyste en analyse doit savoir oublier tout ce qu'il sait ».

Des formulations similaires valent pour écouter dans un cartel de la passe, même si on n'y est pas en position d'analyste.

L'une des premières notes soulevées lors du premier débat du CIG 2021-2022 était la question des repères (pas forcément explicites et explicités) avec lesquels chaque membre d'un cartel écoute les témoignages des passants.

Je ne pense pas qu'il y ait une écoute sans repères. L'important est d'en être conscient, tout comme je ne crois pas qu'il soit possible « d'oublier tout ce que l'on sait » aussi peu que l'on sache. Mais là aussi, être prévenu est une certaine garantie.

Je comprends « être averti », comme une autre nuance de ce que dit Lacan dans *RSI*, lorsqu'on essaie de « broser pour l'analyste le discours qu'il soutient. Il est essentiel que l'analyste soit au moins deux. L'analyste pour avoir des effets et (est) l'analyste qui, ces effets, les théorise ».

C'est deux, quand il est averti, donc avec une certaine attention, aussi flottante soit-elle, de ce qui peut opérer en lui et de ce qui peut opérer de lui, dans l'écoute.

En ce sens, la valeur de la surprise est de vérifier chez celui qui la vit, ce qui est nouveau par rapport à ce qui est connu. Quelque chose se fraye un chemin à travers ses propres repères, avec lesquels on écoute inévitablement aussi un témoignage. C'est-à-dire un certain événement.

Si c'est aussi un désaccord avec les repères de l'auditeur, il ne s'agit pas seulement de quelque chose de nouveau, de différent. Il permet aussi de s'interroger sur sa propre expérience, par exemple, sa propre analyse, la fin, comment on en est arrivé là... en vérifiant qu'un autre l'a fait

par un autre chemin, un autre parcours, une autre fin, d'autres conséquences, une autre histoire. Preuve de la singularité et au un par un.

La surprise peut être nouvelle comme connaissance, ou comme suite logique (quelque chose surgit là où on ne l'attendait pas, mais à un autre moment, même s'il était connu).

Par exemple, lorsque la condition de la nomination est que l'AE soit « d'être de ceux qui peuvent témoigner des problèmes cruciaux dans les points vifs où ils en sont pour l'analyse...¹ », on comprend que dans son témoignage l'AE peut apporter quelque chose de nouveau par rapport à ce qui était connu jusqu'alors, un maillon de plus dans la chaîne épistémique du discours de l'École. Il est évident que les témoignages des AE font une opinion, une référence, et permettent à la théorie d'avancer.

Là ce n'est pas forcément par surprise, il y a une élaboration progressive, mais avec des éléments inédits.

Dans cette élaboration, la surprise n'est certes pas le seul élément, mais elle a sa valeur. Pour reprendre les mots de Lacan, paraphrasant T. Reik, « la surprise – [c'est] ce par quoi le sujet se sent dépassé, par quoi il en trouve à la fois plus et moins qu'il n'en attendait – mais de toute façon, c'est, par rapport à ce qu'il attendait, d'un prix unique² »

b.- Surprise et temporalité

Il y a une double élaboration sur cette question chez Lacan, d'une part, une réaction à la nouveauté, et d'autre part, une re-trouvaille.

S'il est compris comme une réaction à la nouveauté inattendue, je crois que la surprise peut être assimilée à *l'instant de voir* dans le temps logique du sujet : un moment fugace de percevoir quelque chose, quelque chose qui touche suffisamment pour faire appel à un *temps pour comprendre*, d'élaboration donc... jusqu'à ce que cette élaboration soit suffisante et puisse alors conduire au *moment de conclure*.

Mais, d'autre part, Lacan souligne que cette trouvaille « dès qu'elle se présente, est retrouvaille, et qui plus est, elle est toujours prête à se dérober de nouveau, instaurant la dimension de la perte.³ »

Mais même si la surprise est une « re-découverte », c'est-à-dire une retrouvaille, il ne s'agit pas seulement de l'inconnu, elle a un autre élément, le moment, le quand... qui lui donne sa valeur. Ainsi, en 1965, il dira : « Qu'est-ce que l'inattendu sinon ce qui se révèle comme déjà attendu mais seulement quand il arrive ? L'inattendu, en fait, traverse le champ de l'attendu. Autour de ce jeu de l'attente, et faisant face à l'angoisse, comme Freud lui-même, dans les textes fondamentaux sur ce thème, l'a formulé autour de ce champ de l'attente, nous devons décrire le statut de ce qu'il en est du désir de l'analyste⁴ ».

Ainsi, on comprend que le cartel attend, il a des repères, mais c'est dans un instant, parfois éphémère, où la surprise peut avoir toute sa valeur de découverte ou de dévoilement. C'est le moment de voir (d'écouter), que quelque chose impacte, et fait prendre acte au cartel pour saisir de quoi et comment ils ont été touchés... par un réel.

Probablement pas tant pour le passeur, mais pour le cartel de la passe, cet instant de voir demande du temps pour rendre compte, pour pouvoir conclure son jugement. C'est similaire à cet *analyste deux* qui réfléchit aux effets perçus à la fois sur le passeur et sur les membres du cartel.

¹ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 244.

² J. Lacan, *Le Séminaire, livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 27.

³ *Ibid.*

⁴ J. Lacan, *Le Séminaire, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, inédit, leçon du 19 mai 1965.

Ce qui est nouveau, surprenant, sera partagé, questionné, démantelé pour en rendre compte, ainsi que de son jugement.

Dire surprise ne renvoie pas seulement à l'enthousiaste *Euréka !*, aux affects clairs et évidents (joie, frayeur, peur...) ; il y a aussi des petites découvertes qui font leur effet après-coup d'une articulation, ou d'un parcours, ou la conclusion qui apporte quelque chose d'imprévu. Pour cette raison, il n'est pas pensé comme un effet ou un affect, condition d'un nouveau savoir, d'une garantie définitive, avec laquelle il perdrait sa valeur intrinsèque, mais peut-être comme un élément d'intérêt à prendre en compte lorsqu'il se produit.

LE CARTEL DE LA PASSE TROUVE-RENCONTRE

Trinidad Sanchez-Biezma
Madrid, Espagne

Il arrive que l'on rie dans les cartels de la passe. Il arrive qu'un rire vienne surprendre soit les passeurs et les membres du cartel au cours des témoignages, soit les membres du cartel au cours de leurs échanges ultérieurs. Ce rire qui surprend, imprévu du passant, bien sûr, comme il est attendu du cartel, rend la chose, cette chose sérieuse, soudain allègre. [...] Ce rire... nous indique que nous sommes en présence de quelque chose que le passant, lui, a « crû dans son propre ».

Sol Aparicio¹

Dès « Fonction et champ de la parole (...) » de 1953, Lacan aborde la question de la satisfaction, selon une structure homogène avec ce qu'il écrit dans la « Proposition de 1967 (...) ». Dans les deux moments, la satisfaction, à mon avis, fait partie intégrante de la structure de la fin, mais elle est aussi solidaire par rapport aux autres, par rapport à une communauté. C'est une conception de la fin où la satisfaction de l'analysant n'est pas dissociée de la satisfaction du groupe : la satisfaction du sujet trouve son accomplissement dans la satisfaction de chacun ; c'est-à-dire de tous ceux avec qui il s'associe à la réalisation d'une œuvre humaine. Et puis c'est dans... *ou pire* qu'en 1971-72... l'analyse inverse le précepte du : bien faire et laisser dire, au point que bien dire satisfait, puisqu'il n'y a que le pas assez pour répondre au plus-à-dire. La satisfaction est un affect de la fin. Si l'on prend la passe et sa conclusion par la rencontre, il faut que le cartel puisse témoigner de ce que la satisfaction de la fin correspond à la satisfaction de la production d'un réel inédit ; un nouvel affect qui est la traduction d'une nouvelle position dans la vie. Dans ce séminaire, il précise sur quoi repose la satisfaction : un acte qui satisfait qui dépend d'un dire, et qui se lie à mon entendement : satisfaction à un dire qui satisfait.

¹ S. Aparicio, « De son propre cru », *Wunsch*, n°7, EPFCL, 2007, p. 26.

Une dernière citation dans « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », nous renvoie à... « Le mot d'esprit nous satisfait d'en rejoindre la méprise en son lieu. Que nous soyons joués par le dire, le rire éclate du chemin épargné...²».

Cela nous amène à considérer la satisfaction du cartel de la passe du fait de recevoir un témoignage où quelque chose qui est entendu est inouï, dépasse ce qui est compréhensible, produisant un affect inoubliable. L'inattendu vient des passeurs ; ils portent une écoute qui, transmise au cartel, le constitue comme tel. C'est justement à ce moment que le cartel se constitue. Cartel constitué par un témoignage et non institué par l'institution³. Le cartel capte une occurrence du pas-tout, de l'impensable qui surprend et qui relie, qui fait lien avec les autres. Si quelque chose d'inouï, extrait de ce qui a été entendu, convainc le cartel, nous saurons que sa conviction n'est pas le produit du vrai, mais du réel.

Quand cela arrive, il y a surprise à cause d'un dire qui se détache de l'histoire et qui fait son chemin. Il n'est pas possible de dire ce qui est réel comme réel, mais ce sont plutôt les élucubrations de *lalangue*. Il s'agit de ces signifiants, trous de signification et de sens, d'abord énigmatiques pour le sujet lui-même. Signifiants qui parviennent à transmettre ce qui a été leur vérité menteuse.

Le rire sanctionne le gain, sachant qu'il s'impose... « à avoir poussé la porte au-delà de laquelle il n'y a plus rien à trouver⁴», celle-là même qui est poussée vers la sortie d'une analyse, mais longtemps après la porte d'entrée s'est ouverte sur l'attente des révélations attendues⁵.

La satisfaction ne découle donc pas de la nomination ; elle émane plutôt de la lisibilité des conclusions des témoignages. Mais non seulement de la satisfaction obtenue par le sujet à la fin et qui résonne sur fond d'insatisfaction névrotique, mais donne aussi l'idée que dans la procédure de la passe - conçue comme hystorisation - il est crucial d'obtenir la satisfaction des collègues, ce qui, à mon avis, aiderait la lettre recommandée à atteindre sa destination.

² J. Lacan, « De la psychanalyse dans ses rapports à la réalité », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 356.

³ D. Touchon Fingermann, *La (dé)formation du psychanalyste*, Paris, Éditions Nouvelles du Champ lacanien, 2019.

⁴ J. Lacan, « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », *Autres écrits, op. cit.*, p. 356.

⁵ C. Soler, « Les satisfactions de passes ? », *Wunsch*, n°8, EPFCL, Mars 2010.

CARTEL 3

L'INTERPRETATION DU CARTEL

JULIETA DE BATTISTA, MARIE-JOSE LATOUR,
FERNANDO MARTINEZ, MANEL REBOLLO (+1)

INTRODUCTION

A l'heure de la fin de ce mandat au Collège International de la Garantie (CIG) dans lequel nous avons eu la chance de participer à plusieurs cartels de la Passe et pour certains d'entre nous à plusieurs nominations d'Analyste de l'École (AE), c'est le moment d'essayer d'extraire ce que nous en avons appris.

Aux deux années de travail et d'échanges avec l'ensemble de nos collègues du CIG, ajoutons l'écoute des passeurs, les témoignages des AE, les rencontres Écoles (européenne à Rome, internationale à Buenos-Aires). Tout cela a constitué une expérience épistémique extrêmement enrichissante.

Ce document est la décantation du travail réalisé par le cartel « L'interprétation du cartel », constitué exclusivement pour notre *Wunsch*, comme une réflexion sur le travail réalisé pendant cette période.

Au début du travail dans ce cartel, nous sommes partis d'un constat partagé : toute interprétation est une lecture. Reste à expliciter la pertinence de ces termes pour ce qui est en jeu dans la passe. Chacun le décline ici en fonction de la singularité de son expérience.

L'INTERPRETATION DU CARTEL ET LA CONTINGENCE

Marie-José Latour
Tarbes, France

1.

Le titre que nous avons donné à notre cartel, « L'interprétation du cartel », souligne l'équivoque en jeu dès qu'il y a, en français du moins, usage de la préposition « de » ou de l'article défini « du ». Dès lors que nous considérons que l'interprétation est une question de lecture, cette équivoque est en jeu dans chaque cartel et peut-être plus encore dans le cartel de la passe.

Une petite unité dépareillée (avec des éléments divers, qui d'idiome, différent, qui de continent différent, qui de son engagement dans l'École différent, etc.) est donc le dispositif choisi par notre École pour écouter les deux passeurs qui ont à faire passer ce qu'ils ont entendu du

passant. A charge pour ce dernier de produire, à travers cette chicane, quelque lumière sur le passage à l'analyste !

2.

L'interprétation du cartel, génitif objectif, c'est la lecture que les cartellisants vont faire du dispositif lui-même. Ce dispositif, proposé par Lacan, met en jeu un lien particulier entre 3 ou 4 + 1. L'écrire ainsi présente d'emblée, par la graphie même, une somme qui ne fait pas une totalité. Il apparaît qu'il y a là déjà une lecture du cartel en tant que dispositif. Que les membres du cartel partagent cette lecture quant au dispositif dans lequel ils s'engagent n'est peut-être pas d'une évidence immédiate. Le partage de ce point de vue ne relève-t-il pas de la contingence ?

L'interprétation du cartel, génitif subjectif, c'est l'interprétation que le cartel va faire des témoignages des passeurs et qui va conduire à une décision portant sur la nomination. Faire relever la décision du cartel de la passe d'une interprétation est l'hypothèse que nous essaierons d'établir. Dans le moment particulier où le cartel s'unifie pour dire sa décision, n'en va-t-il pas également d'une contingence ?

La dimension équivoque indique qu'on ne saurait choisir entre génitifs. Il y a donc à se tenir sur cette ligne de crête inconfortable pour essayer de saisir, voire d'attraper au vol, l'éclair d'un évènement. Sacré pari !

3.

Dans l'« Ouverture de la section clinique¹ » Lacan rappelle comment ce que la pratique clinique a de hasardeux peut être limité par la clinique, soit par la mise en forme du savoir nouveau qui va se déposer à partir de la pratique. Il y a dans le dispositif de la passe une part certaine de hasard et il y a ce que nous avons pu établir depuis maintenant un nombre certain d'années et que nous pourrions nommer « clinique de la passe » et qui nous a orienté dans nos discussions du CIG.

Je reviens sur le point que je cherche à cerner. Le déchiffrement ne venant jamais à bout de la trace qui reste de qui a lié le langage avec sa résonance sur le corps, la lecture analytique mobilise l'écart que la lecture-déchiffrement tend à recouvrir. Le renouvellement de cette énigme, dont aucun déchiffrement ne saurait donner le mot, n'est-il pas également en jeu dans la passe ?

4.

Il y a ce moment où les planètes semblent s'aligner et les cinq membres du cartel tombent d'accord, dans une évidence toujours surprenante. Le cartel n'a plus qu'à prendre acte.

Lorsque c'est pour une nomination, c'est dans l'enthousiasme et cela semble se passer d'explications. Au moment de sortir de la salle de la National Gallery à Londres, après avoir regardé le fameux tableau des *Ambassadeurs*, les cinq se retournent au même moment, d'un même mouvement, pour apercevoir, grâce à cette torsion dans le retour, ce qui jusque-là n'était pas lisible et pourtant bien là².

Lorsque le cartel est unanime pour la non-nomination, ce constat semblerait pouvoir se passer également d'explications.

Lorsqu'il n'y a pas unanimité dans le cartel, chacun se voit bien obligé de s'expliquer aux autres. Notre CIG a institué une discussion après chaque passe où il s'agit d'établir les raisons qui ont présidé à la décision du cartel, ce qui bien sûr ne la remet nullement en question mais la rend lisible.

¹ J. Lacan, « Ouverture de la section clinique », *Ornicar ?* n°9, Paris, Navarin, 1977, pp 7-14.

² M-J. Latour, « Point de vue et « pouvoir d'illecture » », *Mensuel* de l'EPFCL-France, décembre 2022, n° 164.

Voilà le cartel appelé à « déclarer ses raisons ». Comment déclarer ses raisons à cinq ? Chaque un reprend sa lecture, son mode de lecture, et peuvent alors surgir des arguments en apparence contradictoires pour servir la même décision.

5.

Il y a donc le temps où ça passe et le temps où il y a à dire pourquoi.

C'est une difficulté que le discours analytique devrait nous permettre d'expliquer et de réduire.

Si la passe est ce dispositif qui permet d'établir la logique d'une cure jusqu'au passage à l'analyste, cela ne passera-t-il pas par quelque chose qui cesse de ne pas s'écrire ?

C'est la définition que Lacan nous a donné de la contingence³. Contrairement au hasard, la contingence est à établir. Cela ne relève-t-il pas du travail du cartel de prendre la mesure du dire qui a laissé cette trace inédite ?

Lacan a établi une structure de l'interprétation : entre énigme et citation. Lire entre les lignes, *intelligere*, ce n'est pas ajouter autre chose à ce qui est dit, mais plutôt s'agit-il de prendre en compte l'écart, la trace que le « entre » a laissé⁴. De cette nouveauté du mode de lecture, dont il s'est d'abord fait l'élève, Lacan en a également déduit un mode de travail dans une École de psychanalyse, un « lire avec » dont les effets restent imprédictibles. N'est-ce pas ce lien particulier qui est en jeu également dans un cartel de la passe ?

L'INTER-PRÉTATION DU CARTEL : SES INTERPRÉTÉS

Manel Rebollo
Tarragone, Espagne

Après l'expérience dans le CIG 2021-2022, il est maintenant temps de déposer dans ce bref écrit ce que j'ai pu réfléchir, avec mes collègues, de mon passage dans les débats du CIG et des quatre cartels de passe auxquels j'ai participé, et dans l'un desquels, le premier, j'ai eu la satisfaction d'assister à une nomination d'AE.

L'interprétation est un terme abondamment présent en psychanalyse, dont la définition a été précisée par Lacan comme « lecture ».

Dans l'interprétation du cartel, le préfixe inter, « entre », est accentué, car c'est une lecture qui s'effectue entre les cinq membres du cartel, qu'il y ait accord ou non entre eux, mais cela dépendra toujours des effets que la lecture de chacun produit dans la lecture des autres. Dès le premier instant où les membres du cartel écoutent les passeurs et posent leurs premières questions, leur lecture n'est jamais individuelle, puisque chacun des cinq impliqués dans l'écoute est touché par les propos en jeu, insistant de manière différente dans chacune des écoutes avec des nuances différentes.

³ J. Lacan, voir les Séminaires livres XX et XXI, *Télévision*.

⁴ Cf. le travail de Manel Rebollo dans ce cartel, et dans ce même numéro de *Wunsch*.

Cette écoute s'est faite à partir de différentes langues dans les cartels auxquels j'ai participé : espagnol, français, italien et portugais, ce qui ajoute une nouvelle variable à ce qui a été entendu - la polysémie interlangue, pour l'appeler ainsi. L'intervention éventuelle d'un membre, ajouté au cartel, exclusivement en tant que traducteur, ajoute un nouvel accent à l'« inter » de l'interprète.

Le terme « interprète », d'origine latine, trouve son sens le plus ancien dans le domaine commercial. Ils étaient ceux qui négociaient les prix (*inter-pretium*), la plus ou moins grande valeur (*pretiosus*) entre différents marchands qui parlaient différentes langues et utilisaient différentes devises.

Les cartels auxquels j'ai participé ont écouté à chaque fois deux passeurs, des témoignages d'un même passant, consécutivement, sans plus de temps entre les deux.

Fréquemment, l'écoute du deuxième passeur a remis en question la justesse de ce qui avait été rapporté par le premier (était-ce quelque chose de rêvé, interprété, arrivé en réalité ?), influençant ainsi les différentes lectures. À certaines occasions, l'un des passeurs a joué un rôle excessif, apportant sa propre interprétation de ce qu'il a entendu, assumant la responsabilité de « défendre » son témoignage, ou montrant son « horreur » face à ce qu'il a entendu, et d'autres singularités qui dépassent sa fonction de « faire passer », fonction qui implique un certain effacement pour que ce qui passe soit le témoignage du passant.

Le passeur « interprète », sous ses diverses formes, entrave le travail d'inter-prétation du cartel, puisqu'il fonctionne comme un mur qui empêche le « passage » du témoignage du passant, son accès au cartel.

Le passant est « celui qui passe », si l'on est rigoureux avec la conjugaison du verbe : participe présent, et le passeur « celui qui fait passer ». Lorsque les protagonistes précités rendent le passeur si présent, ce bruit rend difficile l'audition de la passe. Et c'est ce qui s'est passé dans certains cas. Je tiens également à préciser que le fait qu'il y ait deux passeurs a permis en d'autres occasions que le bruit de l'un soit isolé par la clarté du témoignage de l'autre.

Dans le travail ultérieur du cartel, où les différentes impressions d'écoute et les données qui en découlent entrent en jeu, c'est là que l'inter-prétation s'élabore, au-delà de l'évaluation, qui peut donner le prix que le cartel accorde au passant : nomination comme AE ou pas de nomination. Dans le premier des cartels auquel j'ai participé, la valeur inappréciable de la nomination s'est distillée dans le travail du cartel à partir des questions que nous nous sommes posées et qui ont mis toute l'importance sur le passant, en oubliant les passeurs. Je peux dire que le « moins un » de ce cartel était le passant, dont le témoignage a opéré comme la « cause » de notre travail enthousiaste, qui a été couronné d'un « oui » unanime de satisfaction au moment où le « plus-un » nous a demandé s'il y avait nomination.

Le cartel qui a procédé à cette nomination a voulu poursuivre l'élaboration de ce passage à l'analyste, même après l'élaboration au sein du CIG.

Après la nomination, les arguments qui nous ont conduits à la nomination devaient être rapportés au CIG. Il n'était pas facile de rendre compte de notre inter-prétation : de ce qui s'était passé. Nous avons continué à travailler sur ces questions et dans un second temps, il a été plus facile de rendre compte, même difficilement, de notre nomination, alors que nous étions tous les cinq pleinement convaincus qu'il y avait eu un passage à l'analyste.

Ce que je veux souligner ici, c'est que l'AE a été le moteur de ce travail du cartel post-passe, laissant les passeurs effacés, comme je le comprends. L'enthousiasme s'est poursuivi dans ce travail et a produit certains effets affectifs et affectueux parmi les cartellisants, dans lesquels la « bonté » de notre décision s'est matérialisée.

C'est cet effet « cartellisation » du passant-AE, que je définis comme « ce qui cartellise », la « cause » du cartel, qui ne s'est pas produit dans les trois autres cartels auxquelles j'ai participé. Dans l'un d'eux, ce sont les préjugés des passeurs qui font obstacle à l'écoute du passant qui, contrairement au cas précédent, est flouté, gommé par la présence des passeurs. Ici, il n'y a pas eu de cartellisation : le cartel n'a pas continué et son élaboration au sein du CIG a été brève et l'absence de nomination a également été facilement convenue et bien transmissible. Je me souviens à peine de qui étaient les membres de ce cartel.

Ces deux passeurs ont recueilli le témoignage du passant en ligne, via zoom, pendant toute sa durée.

Une troisième passe a eu une rencontre en face à face avec son premier passeur et, via zoom, avec le second. Dans ce cas, on assiste à la fascination que le passant provoquait chez le premier passeur, alors que le deuxième passeur a parfaitement su rendre l'effet de son dévoilement d'une telle fascination, ce qui a permis de mieux rendre compte du « réel » en jeu dans ce pas de passe. Dans la quatrième passe dans laquelle j'ai fonctionné, et qui était complètement en présence, il y avait un premier passeur qui rendait compte de son effort pour transmettre ce qu'il entendait, avec une certaine interprétation de sa part, bien qu'il n'ait pas empêché d'écouter le témoignage, et un deuxième passeur qui présentait à nouveau une élaboration typique de la passe qui était un écran qui cachait le passant, que l'on reconnaissait plutôt dans le travail de transmission de son premier passeur.

Il n'y avait pas non plus d'effet de « postérisation » dans ces deux cartels : le passant était présent dans le travail, il était entrevu, bien plus qu'à la seconde passe, mais ce n'était pas un motif d'enthousiasme dans le travail du cartel, même s'il y avait accord entre ses cinq membres sur la lecture de cette passe.

Dans les deux cas, le travail ultérieur d'élaboration dans le CIG a été assez facile, même dans ce cas en face-à-face, même avec des nuances pas toujours cohérentes entre les différents interprètes, mais il était évident pour tout le monde qu'il n'y avait pas de nomination et que l'analyse n'était pas terminée.

Les différences de nuances entre les différents cartellisants n'ont pas été un obstacle à une lecture très cohérente dans les quatre passes mentionnées, dans lesquelles nous avons pu travailler l'élaboration sans difficultés, mais dans les trois dernières il n'y a pas eu de « cartellisation », au contraire, alors qu'elle eut lieu dans le premier cas, bien que la présentation de l'élaboration devant le CIG ait été beaucoup plus compliquée, même avec la conviction des cinq qu'il y avait eu une passe.

Je comprends en cela qu'il est plus difficile de rendre compte de ce qui « passe » que de ce qui « ne passe pas » dans un cartel de la passe, et peut-être devrions-nous nous interroger sur ce point dans notre École.

LA PASSE-QUI-S'ÉCOUTE : UNE LIMITE À L'INTERPRÉTATION DU CARTEL

Fernando Martínez
Puerto Madryn, Argentine

Au début du travail de ce cartel, nous sommes partis d'un constat simple : toute interprétation est une lecture. Par conséquent, le cartel de la passe pourrait passer beaucoup de temps à interpréter, lire et déchiffrer les marques dans le matériel transmis par les passeurs pour pouvoir localiser des indications telles que : chutes d'identification, traversée du fantasme, chute du sujet supposé savoir, etc., tous les éléments que notre doxa peut nous indiquer comme utiles pour pouvoir repérer l'émergence du désir de l'analyste et qui le sont évidemment parce qu'ils nous permettent un travail épistémique, une élaboration, un enseignement, etc., mais ils sont insuffisants pour formaliser le moment précis du passage à l'analyste.

Les lectures interprétatives du cartel n'y suffisent pas, encore moins lorsque les témoignages de certains passants sont purifiés par le tamis de la doxa en vigueur, produisant une fermeté à la possibilité que quelque chose se produise. Ce sont les cas dans lesquels le passeur remplit davantage le rôle de secrétaire du passant, soutenu par la lecture de la biographie et en essayant de trouver les points pertinents qui correspondent à la doxa et à sa théorie, que livré à l'expérience de quelque chose qui se passe.

Le dispositif de la passe n'échappe pas aux impuretés des effets de discours et de l'usage du langage : standardisation des propos, idéalisation du savoir, imaginaire de l'expérience, etc. C'est pourtant un dispositif clé pour une École en constante révision de la doxa qui la soutient.

L'idéalisation du dispositif est une limite à l'expérience de la passe

On voit alors que la circulation des théories et des idées produit une certaine idéalisation, une certaine condition de lecture, effet inévitable de l'usage du discours et qui va souvent à l'encontre de l'expérience de la passe elle-même.

Il faut alors distinguer la condition interprétative que la doxa introduit chez tous les acteurs du dispositif, l'inévitable implication de son usage dans le discours, pour la différencier efficacement du moment de la passe.

Nous avons alors : d'un côté la dynamique du dispositif plus ou moins contaminée par la doxa et, de l'autre, la passe à l'analyste, effectivement, la passe-qui-est-écoutée puis lue.

L'École offre le dispositif qui génère les conditions nécessaires pour que cela se déroule, bien sûr, ce n'est pas toujours atteint, mais à chaque tentative, une grande partie de l'École est revitalisée avec l'épistémè qui résulte du travail et du mouvement produit par le dispositif. Il s'agit de l'efficacité du dispositif en ce qui se décante de l'expérience de tous les acteurs qui s'y trouvent. Une École qui pratique effectivement la passe, comme la nôtre, peut au moins garantir qu'elle est vivante des apports au savoir, dans ses tentatives de vouloir le nommer.

Savoir et marque

... c'est là la condition dont par quelque côté de ses aventures, l'analyste doit la marque porter
 A ses congénères de « savoir » la trouver.
 J. Lacan, *Note italienne*¹

Savoir trouver la marque n'est pas la même chose que d'en parler ; le constat est quelque peu surprenant. Comme quelqu'un qui découvre une marque archéologique, il y a d'abord l'impact de la rencontre. Elle est reconnue tant que la marque interpelle le sujet qui la trouve, puis vient une première lecture qui inaugure la tentative d'en dire : qu'elle appartient à telle époque, qu'elle renvoie à un humain, etc. C'est ce qui est *lu-écrit*² (ou *écri-lire* ?) sur la marque.

Quelque chose de semblable se produit dans la reconnaissance de la passe à l'analyste : quelque chose apparaît comme une marque qui résonne chez les membres du cartel. Dans mon expérience, ce qui résonne à travers les passeurs chez les membres du cartel de la passe renvoie, fait écho, évoque la marque de l'analyse de chacun, ce qu'un analyste a donné comme reste de cette opération. Et, il faut le préciser, ce n'est pas une évocation identificatoire, mais une résonance de la singularité absolue qui s'entend dans le dire qui passe par les dires du passant.

La passe-qu'on-écoute est le moment de l'(a)apparition de la marque, le moment de l'accouplement entre la marque et l'impossibilité de la parole : le désir de l'analyste est un désir inédit comme non publié, qui n'avait pas été mis à jour, ce n'est pas un désir ex-nihilo. Ne cherche-t-on pas avec la passe à savoir comment ce désir se lit-écrit au sujet qui, destitué sur le champ, se révèle analyste ?

Dans un cartel où l'on a pu d'abord entendre la passe à l'analyste, quelque chose résonne, au-delà des mots, parmi les dires des passeurs et produit un effet mobilisateur sur les membres du cartel, d'impact de la rencontre avec la marque et qui appartient à une certaine splendeur de l'objet *a* dans son aspect cause de désir et, dans ces effets sur chacun des membres du cartel, on peut déduire une rencontre certaine avec un savoir qui n'arrive qu'à ce moment, à cet instant seulement, où se reconnaît la marque et ensuite mettre un nom sur cette découverte : AE.

La passe-qui-est-écoutée est l'expérience de la transmission en action, qui passe par le passeur quand il l'est réellement. Après cette expérience, le cartel essaiera d'en faire une lecture, de transmettre de manière justifiée au reste du CIG sa décision : ce second moment, déjà reconstruit par la parole, va reformuler ou confirmer l'épistémè qui va amplifier ou questionner la doxa et qui, à son tour, va relancer, une fois de plus, la recherche du savoir.

L'interprétation du cartel est toujours a posteriori, comme toute lecture, puisqu'au moment où la passe à l'analyste est effectivement entendue, la lecture est suspendue puisque les membres du cartel sont concernés par ce qui s'y passe. Autrement dit : il n'y a pas de lecture interprétative au moment de la rencontre fortuite avec la marque, seulement un impact. Plus tard, on tentera de formaliser cela, mais cela appartient déjà à un deuxième temps, au moment interprétatif du cartel. Dès lors, la rencontre fortuite avec la marque est un instant de suspension de toute interprétation, stoppée par ladite expérience.

Si « il y a eu une passe », comme on le dit quotidiennement dans notre communauté, c'est-à-dire : s'il y a eu une rencontre avec la marque dans la transmission des passants, nous avons remarqué que la tentative de formalisation était plus difficile malgré la rencontre précise avec ce moment de passe. A contrario, dans les cartels auxquels j'ai participé et où « il n'y a pas eu de passe », c'est-à-dire que la rencontre n'a pas eu lieu, ces cartels trouvent moins de difficulté à lire

¹ J. Lacan, « Note italienne », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 308.

² Condensation de 'lit' et 'écrit' en espagnol (*lee y escribe*) qui équivoque avec « *le escribe* ».

et à formaliser le cas. Je ne crois pas que ce phénomène soit accidentel, puisque les témoignages des passeurs et leur écoute étaient du côté d'une lecture interprétative pure et peu ouverte à la contingence, et on sait qu'on pourrait interpréter indéfiniment, donc en ce sens il semblerait « plus simple » de continuer à lire les phénomènes.

En revanche, dans le cartel dans lequel nous avons pu nommer, la limite était donnée d'avance, au moment de la rencontre avec le dire qui passe, comme si on ne pouvait pas aller beaucoup plus loin que ce qui apparaissait. Quelque chose s'y offre pour une interprétation sur un point précis : la mutation d'un désir qu'on y avait entendu et qui est beaucoup plus difficile à formaliser. Je considère que cette difficulté est due à son ex-sistence : elle vient et surprend parce qu'elle n'appartient pas pleinement au champ du sens, de la lecture interprétative, mais, au contraire, signe la faillite de la tendance au sens généralisé.

Conclusion transitoire donc, la passe-qui-s'entend est en elle-même un arrêt du sens interprétatif, elle partage cet accomplissement avec l'acte manqué. Elle apparaît et rompt avec la tendance au sens.

De même que l'expérience analytique n'est pas ce qu'on peut en dire et en écrire, l'expérience de la passe non plus. Du moins pas toute. Ainsi, l'offre du dispositif demeure pour ceux qui souhaitent s'immerger dans cette expérience de transmission, offrant leur témoignage pour relancer une fois de plus l'engagement dans notre travail commun : la recherche, dans la singularité du cas, de l'émergence du désir de l'analyste.

ÉLOGE DE L'OMBRE

Julieta L. De Battista
Buenos Aires, Argentine

Dans ce cartel, nous continuons à travailler sur ce qui nous interroge sur le passage d'analysant à analyste du côté de ce que nous appelons « L'interprétation du cartel », en essayant de faire avancer l'élaboration des problèmes que nous considérons comme cruciaux pour la psychanalyse, tels que celui de l'émergence contingente du désir de l'analyste. Suivant la trace de cette origine, la thèse « Le désir est son interprétation » s'est imposée. Un pas de plus et la question se pose de savoir si la confirmation du désir de l'analyste dans les témoignages relève alors d'une interprétation convergente des membres du cartel. On a déjà beaucoup parlé de la polyphonie qui règne dans les cartels de la passe (formation analytique, langues, diversité des domaines : du minimalisme européen à l'effusion sud-américaine, etc.) Chaque membre du cartel apporte la lecture qui peut être faite du point où sa propre analyse est arrivée, de son rapport à la doctrine et aussi sa position face à la doxa et les effets de groupe de la communauté dans laquelle il travaille. Ce ne sera pas trop dire, encore une fois, la nécessité de maintenir la plus grande différence possible (entre les passeurs tirés, entre ceux qui composent le cartel, entre les zones et les dispositifs, etc.). Ce principe de l'écart maximum pourrait être un guide pour

l'opération, ou du moins de bon augure pour atténuer un peu les effets de groupe, forcément inéliminables.

J'ai participé au travail dans six cartels de la passe : dans une seule je me suis trouvée convaincue d'avoir vérifié quelque chose du désir de l'analyste. C'était une vérification¹, pas le résultat d'un travail d'élaboration du cartel. Cela est venu plus tard. Vérifier un désir, c'est vérifier en présence sa puissance de cause. À cette occasion, qui a conduit à une nomination, je me suis souvenu de l'analogie que Lacan mentionnait dans ses *Entretiens à Sainte Anne* en 1972. Il y renouvelle la question de savoir comment un analysant peut vouloir devenir analyste après avoir su comment son analyse s'est terminée, et dit : « C'est impensable, ils y arrivent comme les billes de certains jeux de trictrac que vous connaissez, qui finissent par tomber dans le machin. Ils y arrivent sans avoir la moindre idée de ce qui leur arrive. Enfin, une fois qu'ils sont là, ils y sont, et il y a tout de même, à ce moment-là, quelque chose qui s'éveille. C'est pour cette raison que j'en ai proposé l'étude.² » Il évoque alors le fonctionnement de ce que je comprends être un flipper. Vous avez sûrement déjà vu cet artefact : le tourbillon d'analyse est comparé au va-et-vient fou de la balle dans la machine, jusqu'à ce que soudain la balle sorte, tombe, fin de partie, une mélodie est réveillée par cette chute. C'est un effet de coupure et de réveil. Rien d'anticipé, d'annoncé ou de tour de passe-passe. Surprise cette sortie, c'est comme un coup. Il est impossible de décomposer le chemin exact qui a mené cette petite boule à la sortie. Cependant, deux choses sont claires : que la chute finale est le résultat de ce tourbillon précédent et que la sortie est définitive.

Dans ce témoignage en particulier, le mode de sortie a produit sur moi un effet comique assez contagieux. Après plusieurs détours, cette passante s'est retrouvée à sortir inopinément là où elle était entrée, d'une autre manière. J'ai pu lire une séquence dans ce parcours analytique où pouvaient être ponctués des moments cruciaux de cette analyse : l'entrée due à un premier symptôme de débordement urgent et épuisant pour être au service des autres - laissant le corps privé -, le travail analytique démontant le soutien dans un fantasme qui amalgamait le désir enfantin de compter comme un sauveur pour l'Autre, être-vice, *ser-vicio*³, couvrant son manque et finalement la satisfaction d'une transformation et d'une séparation qui non seulement produisait des effets sur le corps et ses positions dans la vie, mais l'a plutôt amenée à consentir à recevoir des cas d'urgence, sans la bloquer et sans le vice de chercher à sauver l'Autre en étant toujours à son service : pouvoir se taire et le laisser parler librement. Le contraste de cette production avec un long voyage analytique marqué par la tragédie et la douleur était éloquent. Le moment électif de la passe était lisible dans les conséquences de ses actes. Cette vérification du désir de l'analyste s'accompagnait d'une lecture possible des raisons pour lesquelles cette passante voulait désormais prendre la place de l'analyste.

Mais ce n'est pas fréquent. Dans la plupart des témoignages que j'ai entendus, le matériel n'était pas aussi lisible et les raisons de devenir analyste « brillaient par leur absence ». Soit parce que dans certains cas les interprétations des passeurs ont prévalu, soit parce que même parmi les membres du cartel nous n'avons pas pu parvenir à des accords de base⁴. La plupart du temps,

¹J'emploie ce terme dans le sens que Lacan lui a donné en 1975 : « Nous ne croyons pas à l'objet, mais nous constatons le désir, et de cette constatation du désir nous induisons la cause comme objectivée ». J. Lacan, (1975-1976), *Le Séminaire, livre XXIII, Le sinthome*. Paris, Seuil, 2005, p. 36.

²J. Lacan, (1972), *Je parle aux murs*. Entretiens de la Chapelle de Sainte-Anne. Paris, Seuil, 2011, p. 97.

³Équivoque en espagnol être-vice/ *servicio*/ *ser-vicio*

⁴À certaines occasions, il a même été difficile de parvenir à un consensus sur jusqu'où maintenir la discrétion dans l'argument de « ne pas tomber dans des obscénités », nous avons également débattu de la manière de « prendre soin du passant », de ce qui pour certains d'entre nous n'était rien de plus que d'appeler les choses par leur nom. Cela a été un point de discorde. A mon sens, le passant prend ses risques dans ce qu'il transmet sur l'historicisation de son analyse. Je comprends que ce n'est pas le rôle du cartel de soi-disant amortir ces risques, pas bien au-delà

ces autres raisons pour lesquelles quelqu'un pourrait vouloir prendre la place de l'analyste après avoir connu sa fin, n'apparaissent tout simplement pas dans les témoignages.

C'est une question dont la vacance flagrante dans les témoignages est frappante. Surtout si l'on se souvient qu'en 1978 Lacan avait déjà décelé cette absence dans les témoignages présentés à l'École freudienne de Paris⁵. Vingt ans plus tard, en 1999, une conclusion similaire a été tirée dans un rapport d'un cartel de la passe européen de l'École de la Cause freudienne⁶. Encore vingt ans se sont écoulés, cette fois à l'École des Forums du Champ lacanien, et je ne pourrais pas dire que cette tendance se soit inversée.

Cette question de Lacan pour les raisons, qui apparaît dans son séminaire sur *L'acte* et demeure, continue dans l'ombre, et pas précisément parce qu'on n'y a pas insisté. Il y a quelque chose dans cette question qui la rend réfractaire à faire partie de la doxa. Il n'y a pas non plus de réponse à cela dans la doctrine. Évidemment, on ne peut y répondre par le simple désir de vouloir « être » psychanalyste, par une version idéalisée ou par le prestige social qui pourrait être accordé professionnellement, ni ne s'épuise en obtenant simplement de l'argent. Il existe d'autres raisons, qui devraient échapper à l'autopromotion et aux avantages personnels. Ils ne sont pas extraits de la doctrine et il serait vain qu'ils soient toujours répétés. En revanche, ces motifs devraient pouvoir opter pour l'« hystorisation » de cette analyse. Ce n'est donc pas un hasard si cette question reste sans réponse.

L'insistance de cette question des raisons, qui brille par son absence dans les témoignages, m'a conduit à m'interroger dans ce travail du CIG sur les destins du deuil au terme d'une analyse. Ce qui est découvert à la fin est la destinée de déchet à laquelle la personne qui a mené ce voyage est réduite : savoir qu'ils sont des déchets. Pourquoi quelqu'un choisirait-il quelque chose comme ça pour en faire un style de vie ? Il est clair pour moi que cela va à contre-courant de l'auto-promotion personnelle et Lacan semble nous mettre en garde dans la Note aux Italiens, lorsqu'il recommande de renvoyer à ses chères études ceux qui n'obtiennent de leur analyse que les « réalisations les plus effectives et les réalités les plus attachantes⁷ ». Il semble aussi le souligner en 1967 : « l'analyste à venir se voue à l'agalma de l'essence du désir, prêt à le payer de se réduire, lui et son nom, au signifiant quelconque⁸ ». Je lis dans ces citations une évocation possible de ce deuil de la fin, qui serait peut-être la charnière entre se savoir déchet et savoir être déchet : une volonté particulière de payer pour occuper cette place en « se réduisant ainsi que son nom », une volonté de perdre ce qui peut avoir de plus précieux, pour pouvoir entrer dans le jeu transférentiel. Une opération de plus qu'une analyse peut produire, mais pas nécessairement.

de ce qui est nécessaire pour échanger avec des collègues sur un matériau. Pour faire une omelette il faut casser des œufs et pour parler d'un témoignage éphémère il faudrait être prêt à parler des désirs d'enfance les plus courants : l'inceste et le meurtre, la sexualité et la mort. Ce n'est guère plus que le texte quotidien de notre pratique.

⁵ « J'ai voulu avoir des témoignages, naturellement je n'en ai eu aucun, des témoignages de comment ça se produisait.

Bien entendu c'est un échec complet, cette passe » J. Lacan, (1978). « Conclusion. Journées L'expérience de la passe ». *Lettres de l'EEP* n° 23, p. 180 et 181.

⁶ « Le cartel a dû évaluer le témoignage des candidats non seulement par rapport à la fin de l'analyse, mais aussi au passage d'analysant à analyste dans lequel certains témoignages n'ont pas été convaincants. La plupart des passants fournissent peu d'informations sur cette situation, et sur les élaborations qui concernent le désir de l'analyste, ou elles n'apparaissent pas articulées et produites par les changements subjectifs qui se produisent dans l'expérience analytique qui s'achève. Lucie D'Angelo (1999). Rapport du cartel de la passe (E2) de l'EEP. Disponible sur www.wapol.org

⁷ J. Lacan, (1973), « Note italienne », *Autres écrits*, Paris, Seuil, p. 310.

⁸ J. Lacan, (1967), « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits, op. cit.*, p. 254.

Le transfert se résout dans un trou, dit Lacan, mais la paix ne vient pas tout de suite. Il y a perte. C'est l'heure du deuil. Un deuil fondamental, concluant, terminal, qui n'aura pas la ressource de mobiliser tout l'appareil symbolique pour sa résolution, puisque c'est précisément ce qui s'est épuisé dans la voie analysante au point de ne plus vouloir confirmer cette option. Point final de la tâche d'analyse, l'analyse est terminée. Elle n'aura pas non plus le support d'aucune valeur rituelle⁹, ni ne se résoudra dans la seule identification à l'analyste, puisque le jeu de la séparation s'y joue.

Comment, alors, la résolution de ce deuil s'opère-t-elle face au trou qu'ouvre dans le réel la captation de l'inessentiel du sujet supposé savoir ?

En 1959, Lacan travaille sur la relation entre désir et deuil et parle de deuils satisfaits¹⁰ et de deuils insatisfaits¹¹. Les premiers exigent un certain sacrifice, un certain renoncement à soi, à ce qui avait pour quelqu'un une valeur phallique et qui était devenu la cause du désir. L'analyse est, sans aucun doute et pour une période significative, quelque chose dans laquelle un sujet investit du temps, de l'argent et de la libido, pour assister à une fin où ce qui est obtenu est de savoir que l'analyste qui pendant de longues années a porté l'agalma de l'interprétation et enduré le transfert, ne sert plus à rien. Là s'ouvre un trou et un deuil fondamental, parce que ce deuil pour la valeur phallique qu'avait l'analyse touche les exigences narcissiques de ce sujet, les privilèges narcissiques que l'on croyait avoir dans l'analyse où un analyste était à notre disposition, écoutant tout ce qui nous passait par la tête et accordant une grande importance à ce qui n'en a pas dans le discours commun. Pourquoi quelqu'un voudrait-il se passer d'un analyste pour pouvoir continuer à parler ainsi ? Une partie de celui-ci est finalement sacrifiée, elle est réduite, pour l'élever, éventuellement à la fonction de cause. De cette perte, un pouvoir connu pour être impuissant peut émerger. Le trou peut devenir un « trou tourbillonnant ». C'est très loin de toute idéalisation possible de l'analyste : « Il n'y a pas d'objet qui ait plus de prix qu'un autre - c'est le deuil autour de quoi est centré le désir de l'analyste¹² ». Reste alors à savoir dans quelle mesure un analyste ose interroger un être, au risque de la fin, celle de disparaître¹³.

Dès lors, je me demande s'il ne conviendrait pas de conclure par un certain éloge de l'ombre¹⁴, au lieu d'insister sur un idéal d'éclairage par rapport à la passe ou sur la possibilité d'établir une « clinique de la passe¹⁵ ». Freud a réservé « cette place dans l'ombre » à l'origine du désir. Peut-

⁹ Peut-être que la demande de passe s'insère à certaines occasions dans cette séquence.

¹⁰ « Le travail du deuil se présente en principe comme une satisfaction donnée à ce qui se produit de désordre en raison de l'insuffisance de tous les éléments signifiants à faire face au trou créé dans l'existence. Il y a mise en jeu totale de tout le système signifiant autour du moindre deuil. » J. Lacan, *Le Séminaire, livre VI, Le désir et son interprétation*, Paris, Ed. de La Martinière, 2013, p. 398.

¹¹ Celui d'Hamlet est précisément un deuil insatisfait. *Ibid.*, p. 399

¹² J. Lacan, (1960-1961), *Le Séminaire, livre VIII, Le transfert*. Paris, Seuil, 2001, p. 464.

¹³ *Ibid.*, p. 465.

¹⁴ Junichirō Tanizaki présente des considérations intéressantes sur l'éloge de l'ombre en Orient. Comparez, par exemple, le traitement que reçoivent les salles de bains (où on jette les déchets) à l'Ouest et à l'Est : extrêmement lumineuses et avec des prétentions de propreté absolue chez les premiers, peu visibles et surtout dans l'ombre pour les seconds. Voici quelques fragments que j'ai trouvés stimulants : « Nous, Orientaux, essayons de nous adapter aux limites qui nous sont imposées, nous nous sommes toujours conformés à notre condition actuelle ; nous n'éprouvons donc aucune répulsion envers l'obscurité ; nous nous y résignons comme à quelque chose d'inévitable : que la lumière est pauvre, eh bien, qu'elle le soit !, en plus, on s'enfonce avec délice dans l'obscurité et on y trouve une beauté toute particulière. Par contre, les Occidentaux, toujours à l'affût du progrès, s'agitent sans cesse à la recherche d'un meilleur état que l'actuel, ils sont toujours à la recherche de plus de clarté et ils ont réussi à passer de la bougie à la lampe à pétrole, du pétrole au gaz, du gaz à l'électricité, jusqu'à ce qu'ils en aient fini avec la moindre échappatoire, avec le dernier refuge de l'ombre. » J. Tanizaki, (1933), *Éloge de l'ombre*, Buenos Aires, Sirula, 1994, p. 69.

¹⁵ Voir, dans le présent volume, ma contribution à cet égard : « *Mind the gap*. Ce qu'on ne reconnaît pas de la passe. »

Wunsch n°23

être que la passe n'est pas quelque chose d'aussi éclairant, ni éclair, ni épiphanique. Peut-être suffit-il de trouver des raisons transmissibles pour s'enthousiasmer à l'idée de savoir comment être un déchet.

CARTEL 4

DEFOSSILISER LALANGUE DE LA PASSE ?

SIDI ASKOFARE, SANDRA BERTA, MARIA DE LOS ANGELES GOMEZ ESCUDERO,
SOPHIE ROLLAND-MANAS, COLETTE SOLER

DE-FOSSILISER LALANGUE DE LA PASSE ?

Colette Soler
Paris, France

De mes deux années d'expérience dans le CIG il m'est resté une inquiétante question : quelle est la *lalangue* du dispositif de la passe ? Je ne parle pas des cinq idiomes de notre communauté dont on vérifie à l'expérience que grâce aux traductions ils ne font pas obstacle. Je parle de la langue fondamentale dans laquelle nous tentons de penser notre expérience et nos décisions. Opération bien nécessaire pour faire École. Il ne s'agit pas des décisions des cartels de la passe quant aux nominations, ni de ce qu'ils apprennent au cas par cas des passes écoutées, qu'il y ait nomination ou pas. Je ne doute pas d'ailleurs que chacun des membres d'un cartel ne soit orienté par l'idée, plus ou moins nette, plus ou moins implicite, qu'il se fait de ce qu'est une psychanalyse, en fonction de ce que fut la sienne propre et du point où elle a abouti. C'est même un problème caractérisé de cercle vicieux que cette subordination du jugement aux acquis de l'expérience faite, mais pas moyen dans la psychanalyse de recourir à une autorité plus extérieure que celle de ceux qui se disent psychanalystes.

Seulement l'expérience et pas seulement celle d'une psychanalyse, défie la transmission sans les dires qui en font apparaître l'ordonnement. Comme le dit Annie Ernaux, prix Nobel 2022 de littérature, dans une citation reprise par Jean-Pierre Drapier dans son Prélude à la 3^e Convention européenne de juillet prochain : « Si je ne les écris pas, les choses ne sont pas allées jusqu'à leur terme, elles ont été seulement vécues¹ ». « Seulement vécues » ! Je me souviens de la ligne de fracture qui, à l'École freudienne de Paris, dans la décennie 1970, voyait justement s'affronter les tenants du « vécu » brandissant la lyre des affects contre leur bête noire, les théoriciens de la plume et leur indifférence toujours supposée froide. Ce duel avait ses figures paradigmatiques. Cette configuration n'est plus cependant, les temps changent, et l'aspiration commune chez nous va plutôt vers le « discours savant » mis en lacanien.

Pendant deux ans, notre CIG dans ses débats à dix-sept, a questionné ce qui avait orienté la décision des cartels de la passe au sujet de chacune des passes écoutées. Occasion s'il en est de saisir dans quelle langue nous pensons notre expérience. Ce nous est au un par un des dix-sept certes, mais n'empêche pas le nous. Il ne s'agit d'ailleurs pas seulement des cartels, mais de la langue dans laquelle les passants eux-mêmes hystérisent leur analyse, tâchent d'en rendre

¹ A. Ernaux, *Le jeune homme*, Paris, NRF Gallimard, 2022.

compte, d'en saisir le tracé, l'issue finale et le solde, et pas moins de la langue des passeurs dans leur transmission.

Les mots dont nous usons pour dire proviennent toujours d'une langue préalable et, pour nous dans la psychanalyse, c'est celle que Lacan a produite en s'appuyant au moins en partie sur celle de Freud. La langue forgée par Lacan pour élever la psychanalyse à l'intelligible, la première à renouveler de fond en comble celle de Freud déroute, de faire voisiner les sentences en surprises les plus mémorables, les aphorismes, les propos goguenards, les mathèmes à usage multiples, les équivoques et les concepts, etc., mais elle a cette caractéristique de ne s'être jamais arrêtée, jusqu'à ce que lui, ne soit arrêté. C'est ce qu'il a voulu, je crois. Une langue en mouvement qui a laissé dans le sillage de sa gestation le stock impressionnant de ce qu'il nomme lui-même de « jolis fossiles ». Il visait là l'usage que ses contemporains en faisaient et nous-mêmes aussi bien. Ils furent souvent notés dans les dispositifs de la passe ses déplacements d'accents et on pourrait en décliner le vocabulaire, au fil du temps, la traversée, l'éclair, la réduction de fin, le deuil, la lettre, le poème, la satisfaction, le désir de l'analyste bien sûr, et tant d'autres — qui pourtant pourraient se dire autrement.

Il ne s'agit pas là exactement de la doxa. Elle existe évidemment. Mais au fond, il n'y a pas à s'étonner que les parlants s'apparolent à la doxa dominante du groupe dans lequel ils vivent, ils en sont pétris. Cependant l'obscénité du groupe n'est pas celle de la langue, elle s'y ajoute seulement. Quant à la langue, contrairement au groupe toujours figé dans de fortes inerties, à l'état naturel elle ne tient pas en place.

Son usage produit un renouvellement constant. Dans l'étude des langues dites vivantes, la question de ce qui fait pour chacune son unité malgré des variations dans le temps et les lieux se pose². Pourquoi par exemple le français d'un Rabelais, plus largement connu de tout le XVI^e siècle, ne nous est aujourd'hui lisible que si traduit, alors même qu'il s'agit du français. Même question pour la prononciation, comment une prononciation spécifique, par exemple celle au Canada cristallise-t-elle ? C'est un fait que chaque langue évolue, et sans maître - n'en déplaise aux tentatives des nazis pour plier *lalangue* à leurs fins, et n'en déplaise aussi aux tenants actuels de l'écriture inclusive qui tentent une opération homologue. Elle évolue par l'usage, la même voie par où elle s'acquiert, l'usage oral. Curieusement l'usage de la langue, loin de présider à l'entropie comme il est habituel avec les autres usages, préside à une créativité incessante et en outre pour l'essentiel sans auteurs — quoique pas sans agents, et ce sont tous les usagers de cette langue. Rien à voir avec le degré de culture, ce sont aussi bien les usages dits populaires que ceux des écrivains ou poètes les plus sophistiqués, qui s'inscrivent dans ces remaniements, comme si à chaque moment, l'achose jouissance se trouvait en excès ou en décalage sur la langue reçue, au point de devoir y secréter du neuf, faire nouveaux mots, nouvelles expressions qui se déposent au gré des péripéties existentielles. On voit là d'ailleurs l'ambiguïté de notre académie, une sorte de police douce de la langue, qui accueille les innovations tout en fixant les limites qui les figent et que vont inscrire les dictionnaires.

Étrangement pour les langues analytiques c'est le contraire. Il arrive à celle de Lacan chez les lacaniens ce qui est arrivé à celle de Freud dans l'IPA, son usage la mortifie progressivement. Des fossiles, cet enseignement en a déposé à la pelle au fil des ans, selon les époques et les personnes et on peut faire varier à l'infini l'os à ronger que chacun peut choisir comme prêt à penser. Ainsi va *lalangue* fondamentale du groupe. Du coup nous ne parlons pas même lacanien, mais plutôt des dialectes qui cristallisent selon les époques et les groupes. J'épargne les exemples par indulgence, d'autant que ça n'empêche pas, parfois, le travail d'élucidation qui peut ranimer le fossile, un temps au moins, et aussi quelques trouvailles précieuses, mais le grand charroi est immobile.

² Voir à ce sujet les travaux de Bernard Cerquignini, linguiste que nous avons écouté à l'EPFCL-France.

Alors la vraie question est celle-ci : où est le dommage, et pour qui, au-delà des effets de répétition et de stérilité, au-delà du fait que les psychanalystes d'aujourd'hui, quoique plus bavards que ceux de 1970 dont parlait Lacan, restent comme eux « en mal d'invention³ ». N'est-ce pas un contre effet d'École qui s'annonce ?

Pour le saisir je m'arrête un peu à la fonction de la langue dans le discours. L'opposition, voire contradiction, entre les effets créatifs de l'usage dans les langues vernaculaires et les effets entropiques de la langue clinique dans la psychanalyse est frappante. Toute langue vivante va certes vers la langue morte, car toutes les délectations verbales des locuteurs qui s'y sont déposées s'y refroidissent sitôt entrées au dictionnaire. Ce pourquoi Lacan disait qu'une langue dite vivante parce que parlée — langue au sens de l'idiome — est néanmoins une langue morte. Du coup on peut dire, « Dis-moi la langue que tu parles et je te dirai... ». Ou, pourquoi pas, « dis-moi le parler d'École dont tu jouis et je te dirai ce que tu fais ». C'est que pour chaque parlant, toujours pris par ailleurs dans un discours, ce qui importe c'est la langue qu'il choisit. Parler c'est choisir sa langue dans le grand stock de la *lalangue* maternelle. Or c'est la langue que chacun parle qui loge, accueille et entretient, les poussées du désir, les vibrations de l'achose et l'allant vital en jeu dans son rapport à la psychanalyse. Sur ce point, rien de plus nocif que le souhait de se faire entendre qui pousse à choisir la langue la plus commune au grand nombre. De quoi jouissent passants, passeurs, cartels dans la langue commune des fossiles qui s'adresse au commun du groupe ? Sûrement pas de la chose analytique, et dans ce cas, à quoi bon dire comme il se fait : transmettre !

C'est qu'il semble bien que l'effet transmission qui circule de l'un à l'autre, ne passe pas seulement par la syntaxe discursive et ses argumentations mais par l'obscénité de la langue, la contagion de jouissance. Le terme obscénité sonne négatif certes, il rebute un peu, mais il indique ce qu'est l'élément moteur de la langue et de ses effets de corps qu'on le situe du terme de désir ou de jouissance. C'est vrai même pour l'amour sexué et la reproduction qui requièrent rien moins que « la jouissance du parler », alors comment ce ne serait pas le cas dans la psychanalyse ?

Cette langue fossilisée, elle a une fonction : elle fait semblant de savoir, permet de mettre le savoir qu'elle comporte à la place du semblant. Alors n'est-elle pas la pâle révérence de la langue morte à la langue vivante de Lacan ? Une forme d'amour de transfert embaumé. J'en souligne l'ironie, puisqu'il s'accompagne toujours du grand mot d'ordre de la fameuse « chute du sujet supposé savoir », que l'on ne manque pas dans la passe, en vue de toute nomination d'AE, soit d'offrir quand on est passant, soit d'exiger quand on est dans un cartel.

La langue congelée est probablement le recours de ce que Lacan nomme « les psychanalystes en mal d'invention⁴ ». Pas de raisons de les accabler, seulement il y a bien des raisons de suivre l'effet que cette langue morte engage : c'est le virage du discours analytique vers celui dans lequel les langues mortes des savoirs acquis commandent, l'universitaire dont Lacan a cru bon dans sa Postface, de marquer une fois de plus « l'incompatibilité⁵ » avec celui de la psychanalyse. Et en effet comment espérer que soient cernées comme nous le souhaitons les singularités sans pairs avec la différence absolue de leur passe de fin dans une langue passée au semblant de savoir qui les exclut ? Si le « je pense donc se jouit » tout comme le parler, pas moyen de ne pas impliquer *lalangue* avec laquelle on choisit de parler et de penser dans l'effet de transmission ou de non transmission.

³ J. Lacan, « Lituraterre », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 12.

⁴ *Ibid.*

⁵ J. Lacan, « Postface au *Séminaire XI* », *Autres écrits, op. cit.*, p. 504.

REPLIQUE A « DE-FOSSILISER LALANGUE DE LA PASSE ? »

DE COLETTE SOLER

Sidi Askofaré
Toulouse, France

Au terme du travail de notre CIG et de notre cartel formé à Buenos Aires, Colette Soler nous a gratifié d'un texte stimulant, auquel elle a donné un titre, dont même le caractère interrogatif n'arase pas le côté un brin polémique : « Dé-fossiliser *lalangue* de la passe ? »

Quelle réplique donner à une telle contribution qui, non seulement récapitule une grande part du bilan de notre expérience des deux années, diagnostique l'état de la passe dans notre École et les butées relatives aux effets de groupe et ouvre sur les perspectives qu'appellent les nécessaires contre-effets d'École ?

Si je ne devais retenir qu'un seul point dans la présente réplique, ce serait celui qu'indexe la question dont dérive le titre donné à cette contribution décisive : « Quelle est *lalangue* du dispositif de la passe ? »

La passe, dernier né des dispositifs de la psychanalyse – inventée pour sélectionner les analystes à partir de l'inconscient et pour capturer, si possible, le « désir de l'analyste » -, la passe, donc, partage, avec la cure et le contrôle, le fait irréductible de relever du champ du langage et de la fonction de la parole.

Aussi, n'est-il pas incongru de l'interroger, cette passe, depuis *lalangue*, notion tard venue dans l'enseignement de Lacan comme le sont des frayages aussi essentiels que le nœud borroméen ou le *parlêtre*.

En vérité, plus qu'aucun des deux autres dispositifs qui la précèdent, la passe – et tout particulièrement la passe en tant que dispositif d'une École internationale comme la nôtre, plurilingue de départ – déploie, complique et sophistique, pour ainsi dire, ce dont la cure et le contrôle n'offrent que l'épuration : soit l'articulation complexe de *lalangue* du passant, de la langue voire, parfois, des langues de son analyse, des langues des passeurs et, *in fine*, des langues des cartels.

Cependant, comme Colette Soler l'a judicieusement noté, rien de notre expérience commune dans notre CIG ne peut laisser penser que la diversité des idiomes de notre communauté d'École constitue en soi un obstacle insurmontable à la transmission des témoignages et, donc, au travail des cartels. Bref, le problème n'est pas de traduction, quelles que soient les pertes qu'implique toujours et nécessairement cette opération. Peut-être même que la rigueur et les efforts de précision qu'exige la traduction, la rendent plus fiable que l'apparente compréhension commune et partagée au sein d'un cartel monolingue.

Hors l'idiome commun – en l'occurrence, impossible -, que reste-t-il sinon la doctrine commune et les notions et rares concepts en lesquels cette doctrine s'articule ?

Et si tel est le cas, peut-on considérer cette langue conceptuelle – lexicale et syntaxe de notre savoir référentiel – comme « *lalangue* de la passe » ? La question se pose, ne serait-ce qu'en raison de ce que ce terme de *lalangue* charrie de références au corps, à la jouissance et aux affects énigmatiques.

Mais là n'est pas l'important. L'important, me semble-t-il, réside dans le fait que la passe se situe au joint du singulier et de l'institutionnel, de l'historisation d'une expérience singulière et de

l'élaboration d'une communauté d'expérience. D'où l'épreuve qui consiste, idéalement, à faire passer *lalangue* singulière du passant au discours de la communauté. Mais comment faire passer cette hystorisation singulière du passant à une communauté qui ne parle et ne pense que dans la langue-institution ? Et l'adoption de cette langue-institution pour témoigner d'une expérience singulière tissée de *lalangue* ne contrevient-elle pas au « On le sait, soi » de la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI*¹ » ?

Ne resterait peut-être plus au passant qu'à suivre le chemin tracé par l'écrivain : « Mon histoire est dans celle des autres, et pourtant je dois la raconter, pour qu'elle existe et qu'elle s'ajoute aux autres *avec sa différence*² ». Ce qui ne se peut ni dans la seule *lalangue* qui voue à l'incommunication absolue ni dans la langue-institution qui résorbe le dire singulier dans le discours commun voire universalisant. Serait-ce là la limite, l'échec, le ratage de la passe qui est aussi sa chance, celle de devoir toujours être recommencée ?

REPLIQUE A « DE-FOSSILISER LALANGUE DE LA PASSE ? »

DE COLETTE SOLER

Maria de Los Angeles Gómez
Puerto Rico

À la fin de notre mandat au CIG, les membres réunis en Argentine (pour la première fois en présence), ont décidé qu'il était important de recueillir et de transmettre quelque chose de notre expérience. Il s'agissait d'une proposition de travail sur des cartels éphémères, que chacun travaillerait selon ses propres intérêts et modalités, et dont le produit ferait partie du prochain numéro de *Wunsch*. Chaque cartel, formé au hasard, a eu l'occasion de travailler sur une question ou une préoccupation qui s'était posée lors de son passage au CIG. Dans le cas du nôtre, il s'agit d'une question qui résume bon nombre des préoccupations et des questions qui ont émergé au cours de nos deux années de travail. Une réflexion qui renvoie, dans notre cas, à la question de *lalangue* du dispositif de la passe et des effets de sa fossilisation possible et fréquemment vérifiée.

Colette Soler a écrit un premier texte à partir de la question : « Dé-fossiliser *lalangue* de la passe ? », dans lequel elle invite à réfléchir sur la langue avec laquelle on pense l'expérience de la passe, et les manières dont les repères de structure s'entremêlent et s'adaptent ou non à la singularité de chaque cas et de chaque passe. Quelle place accordons-nous à la doxa dans le dispositif de la passe ? Quelle place accordons-nous au discours sur la passe et ses effets dans la constitution et la cristallisation de la doxa qui nous servirait de référence ? Ce sont là des questions cruciales qui traversent notre École depuis ses débuts et renvoient, encore plus en amont, aux traces et déboires de la mise en place du dispositif depuis que Lacan l'a proposé en 1967.

¹ J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 571.

² A. Ernaux, *L'atelier noir*, Paris, Gallimard, 2022, p. 167.

Avec sa proposition, on sait que Lacan a cherché à donner une certaine forme et une certaine place à l'expérience de formation, essayant d'éclairer une question essentielle qui émerge à la fin de l'analyse, qui renvoie à la production de l'analyste et à la question fondamentale de la garantie dans une École de psychanalyse. C'est ainsi qu'est née sa formule du « désir de l'analyste » et la question de l'émergence de ce désir. La possibilité d'en rendre compte dans le dispositif de la passe a également été évoquée, ce qui a ouvert un engagement théorique, clinique et éthique, mais aussi politique qui allait bousculer les différentes institutions analytiques dans lesquelles l'expérience de la passe a été tentée.

Une partie de la difficulté renvoie à l'énigme qui traverse la formulation lacanienne du « désir de l'analyste ». Il a essayé de rendre compte de cette formule à différentes époques, mais il n'a jamais pu éclaircir théoriquement et cliniquement les multiples implications que sa proposition impliquait. Il l'inscrit, par exemple, dans le sens de la possibilité d'assumer une fonction, désignée à un moment donné de son enseignement par un x . Il s'en approchait également dans son écrit « Du « *Trieb* » de Freud et du désir du psychanalyste », lorsqu'il déclarait que « ... c'est le désir de l'analyste qui au dernier terme opère dans la psychanalyse¹ ». Il serait alors l'axe sur lequel s'articule tout le dispositif de la cure, pointant surtout l'étendue de sa fonction d'opérateur mais peu son émergence, sinon, comme produit de l'analyse poussée à ses ultimes conséquences. Mais c'est un produit qui ne se dévoile pas, plutôt qui se dessine, parfois, dans l'obscur clarté de ce que Lacan appelait cette « ombre épaisse à recouvrir ce raccord [...], celui où le psychanalysant passe au psychanalyste² ». Une ombre censée se dissiper et qui permettrait de filtrer quelque chose de cette passe qui laisse place à l'émergence d'un désir inédit, un désir sans références ni amarres préalables. Dissiper une partie de cette ombre est sans doute le travail de l'analysant, mais quel est le travail de dissipation qui incombe à l'École ? De plus, serait-il possible de le tamiser avec les coordonnées conceptuelles que nous utilisons pour aborder la clinique ?

Le fossé qui subsiste dans la transmission de l'expérience singulière du passant et de la communauté d'expérience a tenté d'être comblé de multiples manières, et avec cela la voie du discours et des concepts s'est renforcée, certains d'entre eux étant élevés à la catégorie de préceptes. La proposition de Lacan sur *lalangue* permet de faire autre chose avec cette difficulté que pose la faille dans la transmission, puisque, ouverte au malentendu et au non-sens, « *lalangue* nous affecte d'abord par tout ce qu'elle comporte comme effets qui sont affectés³ ».

Le dispositif créé par Lacan est un pari car une certaine conjugaison peut se produire à partir d'une structure toujours mise à l'épreuve tant dans sa force que dans sa fragilité. Ce serait un effort pour cadrer quelque chose de la dimension singulière de l'expérience avec l'École, bien que nous sachions qu'il n'y a ni manuel ni mesure commune, ni langage institutionnel pour recueillir tout ce qui, de la singulière « *lalangue* » du passant résonne dans l'espace commun du dispositif. Alors, comme le demande Colette Soler, « comment espérer que soient cernées comme nous le souhaitons les singularités sans pairs avec la différence absolue de leur passe de fin dans une langue passée au semblant de savoir qui les exclut ?⁴ »

Bien que le savoir soit un axe crucial et complexe de l'expérience, il serait bon de rappeler quelque chose qui le dépasse et qui renvoie à ce que Lacan appelait dans la Proposition : l'aperçu ; « l'aperçu », qui se joue dans le champ visuel d'où peut s'entrevoir l'éclair - rage lumineuse mais silencieuse comme disait Prévert - inhérent à l'instant de la passe. Cette métaphore électrique nous ramène à la question de ce qui peut être transmis et reçu de cette

¹ J. Lacan, (1964), « Du « *Trieb* » de Freud et du désir du psychanalyste », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 854.

² J. Lacan, (1967), « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 252.

³ J. Lacan, (1972-1973), *Le Séminaire, livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 127

⁴ C. Soler, (2023), « Dé-fossiliser *lalangue* de la passe ? » dans ce même numéro de *Wunsch*.

intensité unique et brillante de *lalangue* du passant. Comment éviter, suivant cette métaphore, que la force électrisante de l'expérience de la passe ne se dilue avec le paratonnerre de la doxa et le désir de donner du sens ? Eh bien, comme le dit Colette Soler, « l'effet de transmission [...] ne passe pas seulement par la syntaxe discursive et ses arguments, mais par l'obscénité de la langue, la contagion de la jouissance ». Comment maintenir dans l'effet de transmission, ce qui le soutient comme battement vital de l'École, évitant les dérives vers le discours universitaire ou vers ce que Freud appelait le terrain sûr de la science ?

REPLIQUE A « DE-FOSSILISER LALANGUE DE LA PASSE ? »

DE COLETTE SOLER

Sophie Rolland-Manas
Narbonne, France

Preamble

En arrivant au terme de cette expérience nouvelle pour moi comme membre d'un CIG, je retiens ce qui fût une chance et aussi une responsabilité d'écouter les passes dans les cartels auxquels j'ai participé et ce, qu'il y ait eu nomination ou pas. Dans cette même veine, je n'oublie pas le cheminement d'un travail épistémique qui s'est élaboré avec la participation de chaque un des membres du CIG. Les rencontres mensuelles à dix-sept pendant ces deux années ont inscrit la valeur de ce que peut être ce travail dans une École de la passe du champ lacanien et souligne, s'il en faut, celle d'une communauté d'expérience. Travail en commun, d'échange et de discussions mais pas sans la singularité et la différence qui fait que nous sommes des « épars désassortis », et avec l'idée de s'entendre dans une langue commune. Non pas celle qui concerne le plurilinguisme qui se résout par les traductions sans problème majeur. Et ce d'autant plus si l'on s'en réfère à J.L Borges nous disant que c'est « l'original qui se montre infidèle à sa traduction ». Mais plutôt, notre langue commune serait celle qui a affaire avec *lalangue* de l'inconscient et avec laquelle nous orientons notre travail dans les dispositifs d'École pour penser l'expérience et ce qui peut s'en transmettre.

Ainsi, c'est dans la terminaison de ce CIG et avec la visée de laisser trace d'un travail, d'en déposer quelques productions écrites dans la revue *Wunsch* et donc dans l'École que lors de la rencontre internationale à Buenos Aires des cartels éphémères ont été constitués par tirage au sort.

En référence au travail élaboré et aux discussions dans le CIG pendant deux ans, les quelques échanges et réflexions entre les cinq membres du cartel éphémère ont mené à cette question : « Dé-fossiliser *lalangue* de la passe ? ». C'est de ce que j'ai prélevé de la lecture du texte de Colette Soler, avec la clarté et la densité épistémique qu'il comporte et non moins vivifiant, que je vais tenter d'aborder cette question en l'appuyant sur l'expérience des cartels de la passe.

De chaque passe écoutée et des élaborations qui ont suivies je partirai de l'idée que chacun entend au point qu'il a atteint dans sa propre expérience, Lacan y insiste dans sa Proposition,

« Nous partons de ceci que la racine de l'expérience du champ de la psychanalyse posé en son extension, seule base possible à motiver une École, est à trouver dans l'expérience psychanalytique elle-même, nous voulons dire prise en intension : seule raison juste à formuler de la nécessité d'une psychanalyse introductive pour opérer dans ce champ¹ ».

Nous notons que si l'expérience d'une analyse aboutie est une condition incontournable et nécessaire pour accueillir chaque transmission de témoignage de passe elle n'est pas suffisante. Elle peut même parfois « être un problème » souligne Colette Soler si les décisions prises se basent seulement sur les acquis de l'expérience. En effet, elle ne peut jouer sa part qu'en articulation avec un travail d'élaboration du cartel.

Ce temps d'élucidation à plusieurs est fondamental. Il s'inscrit dans un rapport entre la singularité de l'expérience du passant, la logique du témoignage et celui des repères de structure (chute du sujet supposé savoir, achèvement du deuil, virage de passe, effets thérapeutiques, identification au symptôme...), souvent teintés d'ailleurs de la *doxa* du moment avec le risque que cela comporte d'un glissement vers l'orthodoxie. Ce travail ne peut se faire sans l'articulation avec l'enseignement de Lacan et pas sans le lien à l'École et toujours en ré-interrogeant le rapport à la psychanalyse. J'ai l'idée que de continuer à penser la passe, « remettre du cœur à l'ouvrage », c'est probablement dans la tentative de cerner quelque chose du réel en jeu dans la passe, à chaque étape du dispositif et plus largement dans l'École.

Peut-être allez-vous dire, et vous aurez raison, que bien que fondamentales, ces articulations ne sont pas suffisantes encore et qu'elles n'empêchent pas la *doxa*, toujours présente, ni la « fossilisation » de continuer son œuvre.

Peut-être d'ailleurs pouvons-nous ranger *lalangue* avec les « jolis fossiles » et à côté de « L'inconscient, c'est le réel, en tant qu'il est troué [...] bientôt tout le monde le répétera et, à force qu'il pleuve dessus, ça finira par faire un très joli fossile² ». Mais rien n'empêche de s'en servir de ces fossiles, de les travailler. Et ceci, n'est-ce pas déjà « dé-fossiliser » ?

S'agit-il alors de déplacer, aérer, faire ouverture, laisser passer l'originalité, du nouveau et un peu d'invention dans le dispositif de la passe ?

Venir interroger la passe à partir de *lalangue* peut apparaître comme un paradoxe entre ce qu'il y aurait de plus singulier, *lalangue* propre à chacun et un dispositif d'École dans lequel des membres travaillent ensemble.

Or, le paradoxe n'est pas un obstacle si l'on pense que les élaborations, le travail épistémique se font à plusieurs et où le rapport de chacun à *lalangue* diffère. Quelque chose alors peut faire mouvement et agir sur la langue morte pour la vivifier. En effet, avec *lalangue*, il ne s'agit pas de la langue privée, pas plus que de la langue de bois mais de celle qui fait résonner. Celle qui s'entend malgré les signifiants.

En tout cas, j'oserai dire que l'expérience au CIG pendant deux ans a évolué dans un espace de travail dans lequel *lalangue* peut cesser d'être morte. Que *lalangue* puisse retrouver la vivacité, c'est de cela dont témoigne la satisfaction que nous trouvons dans notre travail.

¹ J. Lacan, « Première version de la « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École » », Annexes, *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 577-578.

² J. Lacan, *Le Séminaire*, RSI, 1974-1975, inédit, leçon du 15 avril 1975.

REPONSE AU TEXTE DE COLETTE SOLER
« DE-FOSSILISER LALANGUE DE LA PASSE ? »

Sandra Berta
São Paulo, Brésil

Dé-fossiliser *lalangue* de la passe ? Texte précis - passeur de l'expérience de ces deux années du CIG - que Colette Soler a proposé pour notre cartel éphémère. Sa lecture m'a donné un effet d'avertissement qui, formulée comme une question, en demeure toujours une. En revanche, la lecture des réponses que les collègues de ce cartel ont fournies n'a pas dissipé cet avertissement, elle l'a seulement confirmé.

Ce texte de Colette Soler traduit une préoccupation qui s'est en quelque sorte glissée tout au long du travail effectué et qui, certainement, reprend les préoccupations des Collèges Internationaux de la Garantie (CIG) qui nous ont précédés.

La question fait un trou avec cet effet tourbillon que peut produire un trou si on n'a pas tendance à le couvrir. Le problème qu'il pointe est une mise en garde fondée sur un constat, à savoir : comment pourrait-on faire de l'École que Lacan entendait une expérience de construction permanente, quelque chose qui ne soit pas fossile ? Une École d'analystes pourrait-elle fossiliser la question du psychanalyste et de la psychanalyse ? Ce serait une contradiction si ce n'était pas une découverte potentielle.

Attention de ne pas oublier que « le grand charroi est immobile » et qu'il est de notre responsabilité de le faire avancer, de le faire avancer d'une certaine manière. La proposition met l'accent sur la chance que donne *lalangue*, celle que l'on peut capter dans le dispositif de passe... si on ne la fossilise pas.

Lalangue, événement, équivoque de langage que Lacan a mis en évidence lorsqu'il s'est interrogé sur le savoir du psychanalyste. Un savoir qui doit être guidé par les effets du réel et dont il attendait d'autres effets que le savoir universitaire. C'est un de ces effets qui permettraient de trafiquer l'obscénité de la langue en équivoques singulières de *lalangue*.

Mais cela n'arrive à aucun moment. Il semble que ce soit de l'exigence fondamentale, que Lacan appelait « ce n'est pas cela », que quelque chose puisse être renversé pour que cette obscénité soit transmuée au singulier. Des temps de deuil à la fin – une de nos « références structurantes » dont nous avons débattu au fil des ans.

L'obscénité de ce qui était fondamental, par le langage et par la demande, peut-elle être un événement ? Est-ce là ce que Lacan appelait l'acte psychanalytique ?

Dans les cartels nous sommes « à la disposition » de ces effets de transmutation de l'obscène au singulier que dit de *l'achose*. C'est là que le singulier est trafiqué, parfois.

Les chances sont minces pour que cela se produise. C'est pourquoi, dans nos discussions, nous avons vérifié que nous pouvions mieux argumenter lorsqu'il n'y avait pas de nomination d'AE. Comme si argumenter une nomination ferait un trou dans l'argumentation. Le tonneau des Danaïdes y est représenté. Les « repères de structure » sont là aussi un peu percés par le « il y a du nouveau » à chaque cas singulier. Il y a quelque chose dans la loi qui ne résiste à aucun argument. Cela affecte tout agent de ce dispositif que Lacan appelait « La Passe » pour son École.

Finalement, peut-être que la mise en garde d'aujourd'hui n'est pas en dissonance avec ce que Lacan nous disait sur l'acte du psychanalyste – le passage de psychanalysant à psychanalyste. Après un Séminaire consacré à cela, il continuera à dire qu'il ne doit pas conclure ses arguments

sur ledit acte. Il l'a dit à plusieurs reprises dans d'autres Séminaires. Et plus tard il revient avec la topologie de la parole pour enfin se consacrer à différencier le dit et le dire. Précisément, ce dire qui s'infère lorsqu'un virage dans le discours se produit.

C'est pourquoi je souligne la différence entre être pris au piège et jurer par le discours de ce qu'écrit Colette Soler : il y a un choix. Et si je l'accompagne bien, cela dépend de l'*achose*, cause du désir de l'analyste.

Que nous ne restions pas captifs de la doxa serait une des premières conditions pour que l'expérience de l'École – et de chaque passe – en soit une et qu'en quelque sorte, ces expériences ne soient pas sommables. Ainsi, une partie du risque de futilité est perdue. De la sorte, on espère aussi ne pas tomber dans « l'amour transférentiel embaumé » - avertissement fort écrit par Colette Soler dans ce texte.

En fait, entre le singulier et la tendance à l'universel de la doxa, l'acte psychanalytique continue d'en être le paradoxe. Je l'ai lu dans les réponses au texte de Colette Soler que les collègues de ce cartel ont rédigées.

Je les cite :

Sidi Askofaré : « Serait-ce là la limite, l'échec, le ratage de la passe qui est aussi sa chance, celle de devoir toujours être recommencée ? »

Sophie Rolland-Manas : « Quelque chose alors peut faire mouvement et agir sur la langue morte pour la vivifier. En effet, avec *lalangue*, il ne s'agit pas de la langue privée, pas plus que de la langue de bois mais de celle qui fait résonner. Celle qui s'entend malgré les signifiants ».

Maria de los Ángeles Gomez : « Le dispositif créé par Lacan est un pari car une certaine conjugaison peut se produire à partir d'une structure toujours mise à l'épreuve tant dans sa force que dans sa fragilité »

A quoi je peux ajouter, en paraphrasant Lacan : *lalangue* de la passe... ou pire, dans le cas d'une École de psychanalystes, comme nous le disons. Peut-être y a-t-il quelque chose de la jouissance singulière, élaborée et extraite par *lalangue* dans l'expérience de chaque analyse, qui peut répondre au risque permanent de fossiliser la *lalangue* de la passe.

À la fin, de *lalangue*, Lacan disait : « L'animation, c'est dans le sens d'un sérieux trifouillement, d'un chatouillis, d'un grattage, d'une fureur [...] l'animation de la jouissance du corps¹ ». Le défi de ne pas pétrifier notre expérience d'École est posé : que *lalangue de la passe* ne perde pas ce chemin défini par *lalangue*.

¹ J. Lacan, (1973-1974), *Le Séminaire, Les non-dupes errent*, inédit, leçon du 11 juin 1974.

VII^e RENCONTRE
INTERNATIONALE D'ECOLE

30 Juin 2022 – Buenos Aires

LA PASSE A L'ANALYSTE

Wunsch n°23

OUVERTURE

Fernando Martínez
Puerto Madryn, Argentine

« La passe n'est pas la fin », nous rappelait notre collègue Patrick Barillot dans un travail de 2006¹, après avoir été nommé AE, s'étant présenté à la passe avant la fin de son analyse. Seize ans plus tard, nous nous retrouvons ici réunis pour reprendre quelques aspects de cette distinction, sous le titre : La passe à l'analyste, en proposant d'éclairer ce point si difficile à repérer qu'est l'émergence du désir de l'analyste, à partir de l'acte qui, par structure, est vite dénié.

Le titre découle du travail épistémique de l'actuel CIG sur les différences entre la passe, la fin et l'émergence du désir de l'analyste, afin de remettre en avant ce dernier comme objectif fondamental du dispositif de la passe. Dans de nombreux témoignages reçus dans les cartels de la passe, la recherche de la confirmation de la fin de l'analyse est perceptible et, pratiquement nulle, la saisie de la cause qui a conduit l'analysant à vouloir occuper la place de l'analyste ; une question qui était aussi déjà une réflexion sur la doxa dans le travail de Patrick auquel j'ai fait référence.

Il convient ensuite de noter une autre distinction implicite : l'analyse achevée n'est pas non plus la fin de l'analyse.

La première renvoie au passage de l'analysant à l'analysé, illustré dans la clinique par la chute du sujet supposé savoir, qui pose la condition fondamentale de l'acte, l'avènement de l'analyste ; la seconde, en revanche, renvoie au temps logique de la fin de l'analyse, temps qui a une durée qui lui est propre et souvent incalculable en ce qu'il peut être terminé avant le point final, comme en témoignent plusieurs des travaux des AE depuis les débuts de notre École.

Dans le texte de convocation de cette réunion, Colette Soler l'a souligné en ces termes :

« Si on mesure bien que cet analysé peut se produire avant le terme de l'analyse alors on pourra se focaliser moins sur ce qui manque dans le témoignage du passant que sur ce qui suffit pour attester de l'analysé. Resterait quand même alors la vraie question : l'analysé n'est encore qu'un analyste en puissance, et qui aura à opter pour savoir si, psychanalyste, il veut l'être en acte. »

Nous avons programmé plusieurs tables pour aujourd'hui afin de naviguer dans ces distinctions : nous écouterons nos AE, nous discuterons du travail de ce CIG, certains collègues illustreront leurs débuts dans la fonction de l'analyste et nous terminerons par une table politique sur l'utilité sociale de la psychanalyse. Tout cela dans le but de prendre le relais et de contourner la question introduite par Lacan sur la cause de l'émergence de ce désir inédit qu'est celui de l'analyste. Une cause qui, même de nos jours, conserve des ombres épaisses mais qui, néanmoins, nous dispose à travailler à l'impossible.

Nous profiterons de ces rencontres sur ce continent où tenter de faire exister l'impossible fait partie du quotidien. Nous essaierons encore une fois. Mais non sans avoir d'abord paraphrasé l'avertissement de Borges qui s'appête à transcrire son expérience devant l'Aleph : « Ce que virent mes yeux fut simultané : ce que je transcrirai, successif, car c'est ainsi qu'est le langage. J'en dirai cependant quelque chose.² »

Au nom de tous nos collègues argentins et des membres du CIG, et en remerciant tout particulièrement le travail du Comité organisateur de cet événement qui, au milieu de la

¹ P. Barillot, « La passe n'est pas la fin », *Wunsch*, n°6, EPFCL, mars 2006.

² J.L., Borges (1967), *L' Aleph*, Paris, Gallimard, p. 124-125

Wunsch n°23

pandémie, a organisé deux fois ce Rendez-vous, je vous souhaite la bienvenue à la VII^e Rencontre internationale de l'École de psychanalyse des Forums du Champ lacanien, en nous souhaitant une journée productive de travail et de débats.

Traduction : Kelly Vargas

LES AE NOUS PARLENT DE LA PASSE A L'ANALYSTE

PROMOTION D'UNE DECHEANCE

Anastasia Tzavidopoulou
Paris, France

Si Lacan dans sa « Proposition » de 1967 nous renvoie au jeu d'échecs¹ c'est sans doute pour souligner les ouvertures, ouvertures de l'inconscient, qui conditionnent la suite *logique* de la partie. C'est une manière de nous signaler ce qui va trop facilement de soi, c'est-à-dire le lien, la dialectique entre le début et la fin de l'analyse. On entre par le transfert, on sort par la passe et nous sommes censés saisir quelque chose de ce parcours, quelque chose au-delà des effets thérapeutiques. Cette sortie implique une nouvelle entrée.

En étudiant la proposition sur la passe on s'aperçoit du virage, du décalage de Lacan par rapport au dispositif freudien. Là où Freud propose une fin naturelle de l'analyse qui bute sur l'impasse de la castration, Lacan, avec la passe, propose une fin logique. Mais ce virage exclut-il pour autant toute continuité avec Freud ?

Je m'arrête sur deux points.

Le premier : Freud écrit à Binswanger qu'« il n'est rien dans la structure de l'homme qui le *prédispose* à s'occuper de psychanalyse² » : pas de tendance naturelle pour l'homme à s'occuper de l'inconscient, de son déchiffrement et son élaboration. Pourrait-on avancer qu'entre les lignes de ce constat freudien qui porte sur la psychanalyse dans le monde en tant qu'« ennemie de la civilisation³ » mais aussi sur l'acte analytique lui-même, de ce constat de l'inaptitude naturelle humaine pour l'inconscient, la proposition de la passe viendrait s'inscrire comme un processus *contre-naturel* pour aboutir à cette étrange place qui est celle du psychanalyste, place qu'on ne désirait pas pour autant ?

Le deuxième point : Freud reste sceptique envers le respect excessif pour le mystérieux inconscient ainsi qu'aux erreurs et à l'éblouissement que celui-ci peut engendrer⁴. Ne pas s'éblouir de l'inconscient mais en saisir quelque chose c'est le pari de celui qui traverse le

¹ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 247.

² S. Freud, L. Binswanger, Lettre du 28 mai 1911, *Correspondance : 1908-1938*, Paris, Calmann-Lévy, 1995, p. 134.

³ S. Freud, « Résistances à la psychanalyse », *Résultats, Idées, Problèmes, II*, 1921-1938, Paris, PUF, 1985.

⁴ S. Freud, « Théorie et pratique de l'interprétation du rêve », *Résultats, Idées, Problèmes, II*, 1921-1938, Paris, PUF, 1985, p. 82.

dispositif de la passe : ne pas s'éblouir de l'inconscient, ce qui signifie désigner la logique de la cure qui n'est pas la logique de son récit, et transmettre un bout à la communauté analytique. C'est toute la difficulté car nous sommes confrontés à l'inconscient comme hypothèse, comme déduction. Nous sommes confrontés à l'affirmation de Lacan « l'inconscient est⁵ », point. Et en même temps nous sommes invités à formaliser quelque chose de sa logique singulière, la logique d'une hypothèse et non pas celle d'une notion, pour le dire autrement nous sommes invités à donner vie à ce « point » du « l'inconscient est », point. Cette formulation de Lacan vient suite à sa lecture de la position freudienne, Freud ne sait pas ce qu'est l'inconscient mais il y travaille et il en est travaillé. Dans le dispositif de la passe nous sommes appelés à dire non pas ce que c'est l'inconscient, mais ce qu'il en est pour chacun.

C'est donc sur Freud que Lacan s'appuie pour extraire de l'expérience ce qui se distingue de la cure et qui dépasse l'impasse freudienne, et pour proposer comme question centrale de la fin de l'analyse la passe du psychanalysant au psychanalyste au sein d'une École psychanalytique. On pourrait donc entendre que cette proposition de Lacan, proposition d'une nouvelle portée politique où la place du savoir dans une École est à examiner à nouveau, vient en lisière du champ freudien, en lisière de l'inconscient énoncé comme une hypothèse, et aussi de la question « que veut le psychanalyste⁶ ? », question posée par Freud, mais aussi de celle, toujours posée depuis, « qu'est-ce qu'un psychanalyste ? ».

« Au commencement de la psychanalyse est le transfert », nous trouvons cette expression bien connue dans le texte de 1967. On peut bien sûr l'entendre comme un transfert de tous les psychanalystes à Freud. Mais il s'agit aussi du pivot de l'acte analytique autour duquel l'inconscient, savoir supposé, devrait se dévoiler sous la forme d'un savoir qui ne se sait pas. Cette référence au transfert, au sujet supposé savoir et au commencement a son importance dans un texte qui traite de la fin. Il y a un mouvement naturel au début d'une analyse, une adresse *vers* l'analyste, il s'agit d'un acte de croyance. Le sujet-analysant compte sur la garantie de la présence de l'analyste et grâce à cette présence il n'a pas à être prudent face à l'éblouissement de l'inconscient ; au contraire c'est la condition même pour qu'il y soit chez lui⁷. L'entrée en analyse, c'est-à-dire être sous l'effet du transfert, suppose un « je ne sais pas », « je ne sais rien », suivi d'un « je ne sais pas ce que je cherche à savoir mais j'aimerais en savoir quelque chose ».

D'où la question qu'on peut se poser et je la pose d'une manière rhétorique : le sujet analysant à la fin de son parcours analytique sortirait-il de « chez lui » par la passe ? Sortirait-il de l'imprudence de l'inconscient ? Sortirait-il du « je ne sais pas », du « je ne sais pas ce que je dis », sortirait-il de tous les éléments imaginaires et symboliques qui ont habillé son histoire, son *hystoriele* ? Je dirais que oui. À la clé, un savoir. C'est nécessaire pour qu'il y ait *du* psychanalyste, mais est-ce suffisant ?

Je reviens sur la métaphore du jeu d'échecs. L'analysant, tel un pion, avance imprudemment mais non pas sans une certaine logique ; c'est la condition nécessaire du transfert car l'analyste est là pour guider le désir du sujet en analyse non pas vers lui mais vers un autre que lui, c'est Lacan qui le souligne et il rajoute : « Nous [les analystes] mûrissons le désir du sujet pour un

⁵ J. Lacan, « Radiophonie », *Autres écrits, op. cit.*, p. 432.

⁶ S. Freud, *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Paris, Payot, 1966, p. 45.

⁷ J. Lacan, *Séminaire XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, Essais, 1973, p. 44.

autre que nous ⁸ ». L'analysant, tel un pion, avance vers une « promotion », il s'agit d'un terme échiquéen : un pion, arrivé au bout de l'échiquier, sur la dernière rangée, peut « se métamorphoser », il peut se transformer en cavalier, en tour, en dame, même en fou ; mais jamais en roi. Et le plus souvent le pion se transforme en dame car la dame est la pièce la plus puissante, capable de se mouvoir horizontalement, verticalement ou diagonalement d'autant de cases qu'elle souhaite. Mais de quelle « promotion » s'agit-il dans l'analyse ? La promotion en dame c'est la promotion d'une déchéance car l'analysant arrivera au bout du parcours pour incarner le non-savoir que la dame, la femme porte, le non-savoir dans l'inconscient. Cette promotion est nécessaire pour la passe à l'analyste. Je m'en explique.

L'analyste est le produit de ce parcours, de son propre parcours, particulier, singulier, il est le produit du transfert, produit de « ce qui se passe au terme de la relation du transfert ⁹ ». Ce que la passe vérifie, c'est le savoir auquel le sujet analysé aboutit et ce savoir n'est pas complètement déconnecté du « je ne sais pas » de l'entrée. Ce savoir de la fin n'est justement pas ébloui par l'inconscient mais il est le résultat d'une opération logique. Le « je ne sais pas » du début, qui implique un savoir en lui-même, ordonne, sous le signe du transfert et la direction de la cure, le savoir de la fin. C'est ainsi que j'entends l'expression de Lacan « le non-su s'ordonne comme le cadre du savoir ¹⁰ ». Dialectique donc entre le début et la fin, entre l'entrée et la sortie.

Arrivé au bout veut dire que le sujet analysé a laissé des plumes, il a précisément laissé un savoir, résultat de l'association libre et qui produit de la signification. La passe produit l'analyste qui, dit Lacan, « ne détient que la signification qu'il engendre à retenir ce rien ¹¹ ». Un rien de métamorphose, un « rien de savoir » qui justement se détache du « rien » du « j'en veux rien savoir », un rien agalmatique. Nous passons donc de la question freudienne « que veut le psychanalyste » à la question lacanienne « que doit savoir le psychanalyste ¹² ».

À la fin du parcours « il y aura du psychanalyste ¹³ », dit Lacan, produit de son expérience même ¹⁴ et l'article « du » reflète le particulier, le propre de chaque sujet analysé dans sa singularité. Si donc le particulier se repère dans la cure, dans le déchiffrement de l'inconscient par des voies particulières, le singulier, hors classe, car sans comparaison, vise à définir, à nommer ce qui n'est pas comparable chez le sujet analysé et qui l'oriente ainsi pour accompagner le singulier qu'il va rencontrer dans ses cures. Il s'agit donc d'une expérience particulière à la fin de l'analyse, d'une expérience qui n'est pas acquise par la somme du un+un+un de plusieurs savoirs, comme dans d'autres champs, mais d'une expérience qui va obliger l'analyste, produit de cette expérience, à se confronter *chaque fois* avec l'Un. C'est en ceci que l'analyste qui passe par le dispositif de la passe se différencie de celui qui est arrivé à la fin de son analyse. Dans le dispositif nous sommes confrontés à l'Un de l'expérience car nous sommes obligés de nous décaler de l'éblouissement de l'inconscient, nous sommes obligés de prendre à notre compte quelque chose qui se dérobe

⁸ J. Lacan, *Le Séminaire, livre VI, Le Désir et son interprétation*, Paris, La Martinière, 2013, p. 572.

⁹ J. Lacan, « Proposition sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits, op. cit.*, p. 252.

¹⁰ *Ibid.*, p. 249 : « Ça ne veut rien dire de particulier, mais ça s'articule en chaîne de lettres si rigoureuses qu'à la condition de n'en pas rater une, le non-su s'ordonne comme le cadre du savoir ».

¹¹ *Ibid.*, p. 251.

¹² J. Lacan, « Variantes de la cure-type », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 349.

¹³ J. Lacan, « Du sujet enfin en question », *Écrits, op. cit.*, p. 236.

¹⁴ J. Lacan, « Proposition sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits, op. cit.*, p. 243.

du savoir du psychanalyste. C'est ce dont nous sommes appelés à témoigner et ceci dans les faits de ce que notre mandat nous pousse à produire.

Je reprends pour conclure le terme de « promotion », toujours dans le vocabulaire échiquéen, et qui fait partie de mon titre. La passe à l'analyste je l'entends dans ce mouvement qui désigne cette étrange promotion. Promotion d'un parcours certes, mais promotion aussi d'une déchéance, sans doute d'une déchéance noble dans la mesure où à la fin de la partie l'analyste aura comme tâche d'honorer la position féminine dans le cadre d'une École. Honorer la position féminine voudrait dire l'honorer dans l'incarnation du « un » analyste, un parmi d'autres qui feront École et l'honorer aussi dans le non-savoir de cette place, un non-savoir auquel le sujet aboutit, grâce au savoir qu'il a acquis pendant son parcours particulier. La passe à l'analyste serait l'épreuve d'un paradoxe. Nous avons acquis un savoir, nous sommes censés démontrer à la communauté analytique sa logique, sa formule, mais c'est le non-savoir qui soutiendra notre position d'analyste dans notre acte et qui fera qu'on recommence chaque fois sans échapper à *nouveau* à l'imprudence de l'inconscient. La passe qui produit un analyste désigne cette épreuve qui pousse au progrès de l'analyse essentiellement dans le non-savoir, nous dit Lacan, et dans les voies d'une docte ignorance¹⁵. La métamorphose de la fin ne sera jamais pour le sujet analysé une métamorphose royale.

LA PASSE AU DESIR DE L'ANALYSTE

Alejandro Rostagnotto
Cordova, Argentine

Ce qui importe, c'est qu'elles ne peuvent se soutenir (...) sans un appui certain dans le réel de l'expérience analytique.

Il faut donc interroger ce réel pour savoir comment il conduit à sa propre méconnaissance, voire produit sa négation systématique.

Jacques Lacan, 1967.

Introduction

Dans cette communication, j'ai l'intention de situer quelques coordonnées concernant le désir de l'analyste et la transmutation qui se produit comme condition préalable à l'exercice de la pratique. D'une manière problématique et non assertive. Sur la base de mon expérience d'analyse, je propose quelques points concernant le désir de l'analyste. Pour ce faire, je me sers des questions que cette École m'a posées, notamment en ce qui concerne la fin de l'analyse, la fonction du témoignage et son retour, et le désir de l'analyste comme supplément à l'expérience borroméenne du nœud subjectif qui se produit dans l'analyse.

Parler ou écrire sur le désir de l'analyste demande, à mon avis, un autre degré de formalisation que de parler de son propre cas, de la logique recueillie, si elle est produite, ou de la façon dont on a compris la fin et la conclusion de la cure. Expliquer le cas ne demande rien d'autre que de

¹⁵ J. Lacan, « Variantes de la cure-type », *Écrits, op. cit.*, p. 361-2.

la dire, de l'argumenter, de la raconter, mais pas sans arriver au clivage originel. D'autre part, parler du désir de l'analyste implique de formuler à quelle cause il est utile, quel est le fondement pulsionnel, érotique, sexuel qui peut soutenir ce désir pragmatique appelé : le désir de l'analyste. La fin de l'analyse comme parcours et repositionnement subjectif est un objectif que nous partageons avec les non-analystes, c'est une fin attendue pour la direction de la cure, mais pour l'analyste un plus est attendu, un supplément qui ancre cette expérience et permet ce lien social que nous appelons discours analytique où l'expérience morbide de la souffrance subjective, de la jouissance, peut devenir lisible. La passe permet d'identifier quelques détails, quelques aperçus de l'énorme constellation de l'expérience d'une analyse, un univers personnel plein d'anecdotes et de plis, des jeux de mots, d'échecs, de mésaventures et de quelques petites choses mémorables, qu'il s'agisse d'interventions de l'analyste ou du fait d'avoir produit quelques mouvements décisifs dans l'arrière-salle de l'inconscient, notamment la gestion de la jouissance.

Je pense que nous, les passants nommés, parlons beaucoup de la fin de l'analyse dans la mesure où nous vérifions quelque chose de nouveau, quelque chose qui n'était pas là au début, mais qui, à la fin, apparaît de manière surprenante. C'est une découverte, un événement. C'est pourquoi la fin d'une analyse comprend l'expérience d'une nouvelle satisfaction, une jouissance que nous cherchons à rendre contagieuse, c'est pourquoi nous courons raconter ce Witz à la « paroisse » ou au passeur.

Si nous comprenons l'analyse comme un acte unique composé de différentes scènes de la même pièce et que nous ajoutons les caractéristiques de l'acte tel que Lacan nous le présente, nous comprendrons que, dans le déroulement de l'acte, dans sa réalisation, il y a quelque chose qui s'oppose au registre représentationnel. C'est pourquoi représenter quelque chose, le formaliser, nécessite une temporalité différente et même une procédure autre qu'une simple démonstration argumentative, et relève plutôt d'une monstration.

Le masochisme fantasmatique et la pulsion de mort

J'avais compris depuis longtemps que mon analyse était arrivée à son terme en termes de décryptage du malaise, de compréhension des principales causes de la production ou de l'autoproduction du malaise.

Le masochisme fantasmatique soutenu par un désir de mort qui m'horrifiait a produit une version de l'inconscient en tant que savoir non su, démenti, le centre de l'effort pour déloger un sens dont on jouissait jusqu'aux entrailles. Cet imaginaire corporel est également constitué de l'amour-haine du père, fermant le circuit de la signification œdipienne. Un père silencieux dont le centre de l'existence était l'absence de ses proches décédés (mon grand-père d'un cancer du poumon, ma grand-mère en donnant naissance à mon père, la sœur aînée de mon père qui se dévouait à ses soins est morte d'asthme), une mère qui parlait toujours aux morts, se connectait à l'au-delà, se méfiait toujours de son père, un alcoolique qui voyait le diable en personne et se battait parfois avec lui. Tout cela autour d'un récit qui disait que lorsque ma mère a accouché, les médecins, face à la gravité du cas, auraient débattu pour savoir qui sauver : fallait-il sauver la mère ou l'enfant ? L'un des deux devait mourir. Comme on peut rapidement le déduire, le désir en tant que désir de l'Autre se constitue autour du fantôme de sa propre disparition, autour de la mort qui, en tant que maître absolu commandant la scène inconsciente, teinte à la fois d'amour et de haine, non seulement d'éroto-agressivité mais aussi de mélancolie, de douleur pour le fait d'exister en tant qu'être désirant.

Toute une première analyse a été nécessaire pour reconstruire puis démonter le roman familial et sa signification œdipienne en morceaux. Ce démantèlement m'a laissé des pièces détachées, des fragments. La recherche du sens du sens, si l'on veut, conduit à l'infantilisation du sens et à l'épuisement, à la dissociation de la libido. Pire encore, elle laisse intact l'os réel que le fantasme camoufle et entretient en se mettant au service du démenti, via l'horreur de savoir.

La deuxième analyse commence, dans le premier entretien, à cause de l'irrésolu, surtout à cause de la difficulté subjective d'avoir sous les yeux tous les éléments qui composeraient le puzzle du fantasme fondamental, mais sans pouvoir interpréter le désir qui l'a soutenu et sans pouvoir identifier la clé tragique du destin supposé dans l'inconscient. Pour la première fois en analyse, dans le bureau de l'analyste, un symptôme corporel lié à l'histoire m'est apparu très clairement : une sensation de vertige face à l'hésitation qui m'accompagnait.

Par la suite, plusieurs années plus tard, afin de défaire l'analyse précédente et de me réintégrer dans mes projets de vie de manière plus saine, un analyste d'une autre ville, à 800 kilomètres de là, m'a fait voyager et faire plusieurs séances, où chaque au revoir pouvait bien être le dernier. Nous n'avons pas fixé la séance suivante, il m'a laissé libre, car je ne lui devais rien, il ne m'a pas forcé, c'était aussi simple que cela : le désir de l'analysant. Un désir qui, en passant par la station de métro Olleros, me volait toujours un sourire vif, malicieux, complice, je savais qu'il s'agissait de ça dans l'analyse : hey/écoute¹ éros, non seulement à cause de l'écoute mais aussi à cause de l'interpellation dirigée vers l'érotique.

Entre-temps et à mon grand regret, dans une période d'ennui et d'exaltation maniaque où je n'avais pas demandé à m'analyser, une réponse psychosomatique est apparue, menaçant mon quotidien et mon existence. Une affection hypophysaire détectée par une migraine qui s'est soldée par un mal de tête si aigu que je ne pouvais qu'imaginer la mort (évidemment). Un imaginaire aussi palpable que puissant qui m'a horrifié et m'a fait voir et questionner pourquoi tant d'efforts ont été faits pour évincer ce désir, qui n'était autre qu'un désir de mort. Une intervention de l'analyste a été cruciale : « c'est juste un désir ». Un désir parmi d'autres, un désir que je ne suis pas obligé de réaliser, un désir qui n'est pas un destin mais un désir parmi d'autres. Cela impliquait non seulement de comprendre la marque du destin, mais que ce destin est soutenu par un courant libidinal, bien actif après les horreurs que le sinistre fantasme produit. Ce facteur de désidentification, d'une part, et de possibilité de redistribution de la libido avec son érotisme, d'autre part, coïncidait avec un passage transférentiel du sujet supposé savoir (de qui j'attendais l'interprétation que je possédais déjà depuis le début) au sujet supposé savoir erroné. La présence de l'analyste a commencé à avoir deux rôles importants, une présence prête à écouter et une fonction d'interpellation affable des jugements intimes, quelque chose comme un objecteur au service de l'interrogation et de la désobéissance (prélude à un dire non pas comme une position énonciative au-delà de l'énonciation ou des dires mais comme un dire, parmi d'autres).

Combien de temps vais-je attendre que l'analyste interprète, résolve ce cas, guérisse ? Eh bien, non, j'ai dû le résoudre moi-même, je n'étais pas seul, mais c'est dans la solitude de l'acte que j'ai dû me mettre au monde, par moi-même, ou bien avais-je transféré à l'analyste un bien dont je devais payer le soin ou l'entretien ?

Le désir : entre le reste et la fin de l'analyse

J'avais longtemps imaginé que mon analyse était terminée, en fait, j'en parlais en analyse, avec une certaine peur de l'adieu, mais la nouvelle n'a produit aucune catastrophe, plutôt un calme, comme c'est bien ! qui m'a encouragé à continuer à parler. Il restait un reste qui me maintenait dans le lien analytique dans une position d'attente, je n'étais pas pressé. J'avais cessé de voyager, je faisais des séances par téléphone, avec des écouteurs et un micro. Les micro-séances que je faisais donnaient au mot un éclat renouvelé, puissant, vivant, très proche de la plaisanterie, de l'évocation, des résonances, des allusions, du dire avec des images ou un tableau, un opéra ou une sculpture qui m'avait autrefois profondément ému, même si parfois les séances se raréfiaient aussi par les bruits que produisait parfois la communication téléphonique ou les bruits que faisait

¹ Note du traducteur : L'auteur fait un jeu des mots entre Olleros, soit le nom d'une station du métro, qui résonne en espagnol avec le verbe « ouïr », écouter, et l'interjection « oye » : hey.

l'analyste, assez exacerbés selon ma sensibilité auditive (en général, je parle de bruits comme de sons qui échappent aux vertus du phonème).

Lors de ma dernière séance, les bruits que faisait mon analyste au téléphone, presque superposés à un « attends-moi, je reviens tout de suite », m'ont précipité à mettre fin à mon analyse à ce moment précis. « Eh bien, au revoir » furent ses mots, je l'ai fait attendre pour le remercier et lui dire quelques mots de remerciement et une phrase, « c'est mon institution », ce qui m'a fait penser que je ne faisais pas seulement référence à la situation de l'École à laquelle j'appartenais mais aussi à mon institution là-bas, là où elle/ça² avait été.

Cependant, ce qui s'est passé dans cette dernière séance, c'est dans la rencontre avec les passeuses, même après cela, que je vois clairement que les bruits qui ont précipité la fin de mon analyse évoquaient précisément la scène primaire dans laquelle les bruits du sexe du partenaire parental laissent leur empreinte, et comment la mémoire de la dissimulation se superpose à l'excès vécu avec un plaisir flagrant. Le souvenir montre un matelas taché d'urine qui sèche au soleil et de nombreuses fenêtres entrouvertes qui me regardent comme des témoins indiscrets d'une comédie qui commence à se dérouler. Ce divorce entre le registre auditif érotisé de la satisfaction primaire avec le registre de l'image a montré, dès le début, une fracture difficile à rythmer. Comme deux partitions écrites dans des tonalités différentes, la déconstruction de la névrose impliquait le démantèlement de la tonalité tragique du sens sexuel inconscient qui avait la mort comme marque du destin. Cette émancipation souligne le fait qu'il existe encore une autre partition, écrite dans d'autres tonalités. Les clés de la jouissance érotique, qu'il faut savoir canaliser pour qu'elle ne soit pas une jouissance interdite, ou toujours négative. Le *Trieb* qui ne cesse pas de ne pas s'écrire peut avoir une autre destination que la défense, c'est en ce sens qu'à différents moments j'ai tenu à mettre en tension la notion de corps (condition de jouissance) et de désir de l'analyste qui, comme tout désir, monte sur la crête de la pulsion, qui requiert une double autorisation de soi : au sexe comme décision revisitée et à la pratique de l'analyse dans un lien social qui requiert de gérer l'objet analysant, pour laquelle il faut avoir objectivé la partie la plus intime de cet objet, l'avoir fait dans la propre intimité de l'analyste. Passage de l'objet *a* comme bouchon dans le centre absent du nœud subjectif, à l'écriture. En partant du littoral des lettres rendues lisibles par le discours analytique déjà consommé.

Le désir de l'analyste

Le désir de l'analyste n'est pas validé par un interprète, il nécessite le brouillage du sujet supposé savoir et, par le biais de son équivoque, de postuler un savoir à la place de la vérité. Il ajoute, *en supplément*, un destin à la pulsion, se détachant de ses parcours symptomatiques morbides, ajoute de manière proactive ce désir de différence. Un désir qui oscille entre être un désir interprétatif et un soutien de l'objet, mais aussi un désir objectal dans son double sens d'objecter et de devenir un objet, ou plutôt qui sait devenir un déchet, désêtre.

Dans le cas de l'analyste, nous ajoutons, à la passe dans l'intime (résolue par la traversée du fantasme), une disposition corporelle capable d'être un véritable lieu de déchiffrement de la souffrance. Un corps à tiroirs comme la Vénus de Milo de Salvador Dalí ou le cabinet anthropomorphe. Le corps de l'analyste, avec ses petits tiroirs, est un endroit où placer l'objet, la perte. D'une main, on le cache là et de l'autre, on se couvre les yeux. Elle est là, attendant qu'on la traverse, attendant le déconfinement qui se produit une fois qu'on s'est débarrassé de son lest ou de son plus de jouissance, et attendant aussi de pouvoir objectiver qu'elle n'est qu'un semblant (la voix dissimulée par le regard) qui recouvre le manque à être.

L'expérience de l'analyse et de la passe m'a conduit à proposer le corps de l'analyste comme un corps *disponible* comme un instrument de musique où interpréter la partition et ensuite, chacun, manier ses propres cordes. Non seulement nous mettons au service de l'analysant la technique

² Note du traducteur, l'auteur souligne en italique le mot « ello » qu'en espagnol a une double signification avec le ça freudien.

apprise pour la résolution d'un cas, mais aussi un désir fondé sur les vicissitudes de la pulsion et qui ne répond pas à l'histoire infantile. Les marques de l'histoire personnelle nuancent le désir de l'analyste, elles lui donnent un style qui, comme les coups de pinceau ou les bémols introduits dans la partition originale, nous permettent de construire des demi-tons avec les notes déjà écrites dans la partition originale de l'analysant et d'obtenir ainsi des résonances qui n'existaient pas auparavant et qui, à partir de là, auront un nouveau son, un son différent.

Résoudre le *je n'en veux rien savoir*, ce n'est pas vouloir savoir, mais savoir que le démenti et la faiblesse mentale ne sont pas étrangers à l'analyste, et être un agent facilitateur de l'acte analytique implique une attitude de vigilance face à la tendance à la fermeture de son propre inconscient.

Le désir de l'analyste peut supposer une certaine affirmation de soi comme celle du moi (*Ich*) à la fin de l'analyse, il peut supposer avoir construit un nouveau symptôme. Néanmoins, son être de désir nous fait habiter une dimension sans garantie où ce qui se passe séance après séance, rencontre après rencontre, ouvre les portes à l'événement, au hasard, à ce qui est hors programme, au dysmorphique, au bruit. Il n'y a pas d'analysant ni d'analyste standard, de sorte que la disposition corporelle synchronique fait place à une présence analytique authentique, saine, hors sympathie, antipathie ou apathie. Se faire un canal empathique pour loger le *pathos* subjectif de l'analysant est peut-être une version du désir de l'analyste plus ou moins actualisée à ce cas (son propre cas, je ne pense pas que ce soit une généralité).

Mais ce corps en location (je ne me réfère pas à un corps universel ou abstrait, mais à celui qui parle en ce moment) a besoin, non seulement de la traversée du fantasme et du déchiffrement du chiffre de la jouissance, mais aussi d'un acte de décision *intime* qui consiste à consentir à ne plus faire passer la jouissance par la fixité d'un circuit pulsionnel masochiste qui a tenté de consumer toute la libido, par le biais du semblant voix, un semblant qui opère en faisant du transfert une suggestion et un semblant qui vocifère au service de la compulsion répétitive comme voix impérative surmoïque.

Quelques conséquences de ce qui a été dit

Les bruits du téléphone de l'analyste et la demande d'attente ont précipité l'acte final, le rideau se baisse, il n'y a plus rien à regarder, le *fascinum* a perdu son éclat et la demande ne trouve pas de correspondance. C'est pourquoi, pour l'analyste, il est nécessaire que l'objet qu'il agence par le biais du discours qui lui est apparenté, soit en dehors de la dimension névrotique de l'objet qu'il vocifère, se superposant derrière la demande. L'objet en question pour l'analysant, l'objet à produire et finalement à précipiter sa séparation, est une lettre enfin lisible, tout comme le signe de l'angoisse peut être lisible, à lire sur le corps. Cet objet lettre est nécessaire et non l'objet plus-de-jouir, de sorte que le sens que l'analysant provoque ne suit pas le circuit pulsionnel déterminé par le champ de force du plus-de-jouir. Le désir de l'analyste nécessite un instrument corporel dont les cordes peuvent renvoyer à la fois une interprétation et une interpellation, ou de simples résonances, qui nécessitent la caisse acoustique du corps avec son vide, lieu où se modulent les vibrations des cordes du nœud subjectif de l'analysant.

Revisiter la scène primaire après le voyage effectué, montre que ce moment inaugural n'était rien d'autre qu'une feuille blanche que la condition de la névrose a remplie de ses exigences mortifères. Revenir à ce lieu déjà vidé permet de s'emparer à nouveau de cette feuille blanche sur laquelle verser sa propre fiction, l'autofiction, ou l'autobiographie de l'analysant. Une fois de plus une analyse nous montre ses paradoxes, d'une fiction sans fantasme, d'un symptôme sans conflit, d'un désir sans tragédie, du chant du mot sans le plus de jouissance de l'objet voix, et plus encore d'une... pas sans cela.

Traduction : Kelly Vargas

CONTRIBUTIONS DU CIG

DU PSYCHANALYSTE

Colette Soler
Paris, France

Ceux des cartels de la passe, comme je les appelle, qui recueillent la parole des passeurs à propos d'un passant, ne peuvent faire moins que de se demander régulièrement ce qu'ils ont à en extraire. Qu'une voix s'élève par contingence pour le leur dire ne changera rien à cette perplexité récurrente. Elle est de structure, c'est le sort de tout auditeur, même de l'analyste, d'avoir à choisir ce qu'il retient de ce qu'il entend, option donc, mais redoublée dans leur cas par l'attente de la décision qu'ils se doivent d'arracher à leur perplexité. Et pas tout seul, à plusieurs !

Ce n'est pas que le savoir déjà là manque, mais tout ce que nous savons de la passe vient de Lacan. Point à ne pas oublier quand nous parlons de faire du neuf. Il faudra que ce neuf éventuel émerge du savoir produit par Lacan, aussi bien concernant la passe dans l'analyse, que dans le dispositif qu'il a inventé pour l'évaluer. Je vais donc en ce début de notre VII^e Rencontre d'École m'en appuyer pour vous présenter mes remarques d'ouverture.

De ce dispositif il a dit la visée : c'est l'analyste qui est sur la sellette, soit le changement qui d'un sujet analysant a fait un analyste, ce que nous avons appelé « la passe à l'analyste ».

Je l'ai dit, dès la « Proposition sur le psychanalyste de l'École » ça suppose l'analyse « finie », soit arrivée à un point de clôture. Point à distinguer du terme effectif de l'analyse, même s'ils peuvent éventuellement se superposer temporellement. C'est comme la « fin de l'histoire » dont Hegel a amusé toute une génération autour des années 60/70 via Kojève. Quand elle advient cette fin ça n'arrête nullement les petites péripéties humaines, les vivotements des « dimanches de la vie » dont Lacan a fait si grand cas, ça ne met fin qu'à un processus qui avait une visée précise.

Or, c'est elle, cette analyse finie qui peut produire les conditions de possibilités du psychanalyste. Vais-je dire de son désir, ou de son acte ? Alternative mais sans symétrie. Je m'y arrête un peu.

Ce « désir de l'analyste » dont Lacan nous a laissé la formule, on en fait grand cas mais il tombe sous le coup de la même aporie que le désir intransitif qui est le propre du sujet divisé, celle de l'informulable : il fait le sujet mais n'est pas subjectivable au titre d'un Je. Ce n'est que dans l'acte analytique qu'il passe à l'effectivité. Pour l'analyste en fonction il est le désir supposé à son acte, lequel d'ailleurs n'est pas plus subjectivable au titre d'un Je que le désir, mais lui, l'acte, il se mesure à ses conséquences bien réelles dans les analyses. Dans une analyse par conséquent le désir de l'analyste en fonction s'atteste, je peux presque dire se prouve par les analyses, par le fait qu'il y en a qui s'analysent avec lui, comme dit Lacan. L'acte s'atteste donc, mais ni il ne pense ni il ne parle, ce n'est pas là qu'il faut le chercher.

Problème pour ceux des cartels de la passe car ils reçoivent à chaque fois, via les passeurs, le témoignage d'un particulier, hystérisation de l'analyse dit Lacan, mais cette hystérisation, eh bien, elle ne fait rien d'autre que parler. Comment dès lors attester par la parole ce qui ne s'atteste qu'en acte ? Le fameux « lire entre les lignes », sera-t-il pour eux un recours qui permettra de

capter l'éventuelle émergence d'un désir nouveau, non soutenu par le fantasme individuel du sujet ?

Nous avons dit passe à l'analyste pour ramener l'attention sur cette question. Je dis ramener car elle s'est nettement perdue au fil des ans dans notre usage du dispositif. L'intérêt se portant toujours plus sur la sortie de l'analyse et toujours moins sur la question du virage.

L'AE dès lors se reconnaissant par le terme de son analyse c'est-à-dire le terme pour chacun de sa relation à son analyste-objet et par le solde symptomatique et épistémique qu'il lui laisse. Il semble que le travail des CIG autant que les témoignages des passants eux-mêmes aient de plus en plus basculé vers cette problématique.

Est-ce dû au fait que les passants sont presque toujours déjà des praticiens et parfois de longue date ? Peut-être, mais je penche pour une raison plus analytique de cet intérêt prédominant pour la sortie de la phase finale de l'analyse. D'abord les difficultés mêmes de la séparation d'avec l'objet et le temps incalculable qu'elle requiert doivent y contribuer grandement selon moi. Je rappelle que Lacan a évoqué à son sujet le « désert de l'analyse ». C'est la métaphore d'un lieu là où il n'y a plus d'oasis de vérité articulable, et donc plus de temps logique mais seulement le temps que j'ai qualifié de « pas logique » et qui donc varie selon la contingence des singularités. Mais il y a plus je pense, je vais y venir.

Notre titre invite à faire retour à ce qui se produit dans le virage de passe. Nous ne cherchons pas à parer à « l'oubli de l'acte » mais à relever la question lancinante de Lacan : qu'est-ce qui, au terme de l'investiture transférentielle, décide un sujet à prendre cette place que son analyste a tenue pour lui ? Il marquait avec cette question que ledit virage a deux dimensions qui méritent d'être bien distinguées. D'un côté l'analyse finie produit la « métamorphose », c'est son terme, de l'analysant en analyste, mais ce n'est encore qu'un analyste en puissance comme dirait Aristote. Encore faut-il que s'y ajoute une option du sujet destitué, une décision de ne pas sortir du champ du discours analytique. C'est ce qui se produit le plus fréquemment d'ailleurs et même massivement, comme s'il s'agissait d'un virus dont on ne guérit pas, et sur quoi Lacan a supposé que le dispositif pourrait nous éclairer, via l'hystérisation du passant.

Sur ce moment clinique dont personne n'avait entendu parler la veille, mais dont nul ne lui conteste l'existence, quoique personne ne puisse rien en dire, « ombre épaisse » - vous reconnaissez ses expressions - Lacan a pensé que son dispositif apporterait quelques lumières. C'est que le dispositif en lui-même porte une hypothèse implicite dont il s'agit de savoir si elle est vérifiée. Il nous indique en tout cas par quelle voie Lacan avait pensé qu'un témoignage pouvait être apporté sur l'émergence d'un désir qui ne peut pas se formuler. Qu'il y faille des passeurs, et des passeurs tels qu'il les définit, porte une hypothèse. Et ce n'est pas le recours au lire entre les lignes, qui ne conduit jamais à aucune assurance. Le passeur conçu par Lacan n'est pas supposé être déjà analyste mais pris dans le temps juste avant et pour lui toute l'affaire est donc encore en suspens ou en débat. Je dis toute l'affaire pour désigner les deux composantes : la fin du processus et la décision subjective. Sur ces deux points le passeur est, doit être même, dans l'irrésolu. Et c'est justement cet irrésolu qui peut lui permettre d'être spécialement sensible à ce qui lui manque encore pour faire solution, ou à ce que le passant apporte de plus ou d'autre et qui a fait solution pour lui. Autrement dit Lacan a postulé que le non encore passé à l'analyste était nécessaire pour faire reconnaître le passé à l'analyste. A défaut de ce passeur là...

Or, là encore on ne peut faire moins que de noter que nos passeurs ne sont quasiment jamais de ce profil, et bien souvent analystes de longue date, déjà. Quelles que soient leurs bonnes dispositions, elles ne manquent jamais, comment seraient-ils alors plaque sensible pour ce moment qui pour eux aussi est déjà derrière eux ? Pas étonnant que Lacan ait conclu d'abord que la passe dépendait de ceux qui nommaient les passeurs, les AME, car sans « plaque sensible » comment ça pourrait passer ? Ce problème des passeurs est toujours là — peut-être insoluble,

car pour que l'AME reconnaisse le moment de la pré-passe à l'analyste qui définit le passeur ne faut-il pas qu'il sache reconnaître celui de la passe dont seul Lacan a eu l'idée ?

Ça peut expliquer aussi qu'avec le temps l'attention se soit portée sur la sortie de l'analyse dont le passant peut attester directement, sans passeurs en fait. C'est si vrai que l'essentiel des élaborations sur la sortie de l'analyse a été produit hors du dispositif, à partir de la logique signifiante et discursive. Et au niveau individuel en effet il n'y a pas besoin de plaque sensible pour formuler ce qui s'est aperçu de la trajectoire de son analyse, et de ses effets thérapeutiques et des acquis épistémiques qui ont permis de mettre un terme pour chacun à son « transfert pour » selon l'expression de la Préface, c'est-à-dire à sa demande « d'obtenir ».

Je demandais : comment sans plaque sensible ça peut passer ? Eh bien Lacan qui ne recule jamais devant la conclusion, Lacan a conclu, ça ne passe pas, échec, les témoignages attendus ne sont pas venus et il a envisagé en 1976 qu'il puisse ne pas y avoir d'autres raisons de passer à l'analyste que de gagner du fric. Notons cependant qu'après ces rudes propos il n'a pas suspendu le dispositif, pas même après la dissolution de son École.

Pour ce qui nous concerne, ne faudrait-il pas faire comme lui, tirer quelque conclusion du fait que l'hypothèse immanente au dispositif ne se trouve pas confirmée ? Le passeur dans sa définition lacanienne n'a jamais fonctionné. Ce n'est pas une question de jeune ou de vieux évidemment, mais de moment dans la trajectoire. On a des passeurs qui sont très généralement déjà analystes et parfois depuis très longtemps. A moins de dire qu'ils ne l'étaient pas vraiment analyste, on est obligé de conclure qu'ils ont trouvé leur voie de passage, que leur passe à l'analyste a eu lieu, quoique pas encore leur sortie de l'analyse. Alors demandons-nous quelle est dans ce cas la fonction effective de leur interposition entre le passant et le cartel-jury ? Il est notable pour moi que la Préface, avec les nouveaux termes qu'elle utilise pour décrire la solution de l'analyse et de l'embrouille entre vérité mi-dite et réel hors sens de l'inconscient sans sujet, la Préface donc, ne mentionne en rien la fonction tierce du passeur et ce pourrait être pour nous une question programmatique que de la reformuler dans ces nouveaux termes. Avec la question annexe : faut-il que ceux des cartels continuer à chercher le moment où se décide l'analyste, au double sens, et sans les passeurs qu'il y faudrait, plutôt que de s'assurer simplement d'une trajectoire analytique qui est allée à son terme ?

REMARQUES SUR LE « PASSAGE A L'ANALYSTE »

Sidi Askofaré
Toulouse, France

À considérer « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », comme le texte quasi testamentaire de Freud sur la fin et les finalités de l'analyse, on comprend à la fois en quoi consiste le legs freudien à la communauté psychanalytique et ce dont Lacan a dû partir pour penser le passage à l'analyste. C'est que de Freud, il est resté essentiellement comme une indécidabilité voire, franchement, une impossibilité de la fin. Analyse infinie ou indéfinie. Analyse, toujours et sans cesse recommencée...

À quoi Lacan a répondu, en affirmant que non seulement l'analyse a une fin – et une fin logique –, mais que cette finitude de l'analyse n'est pas sans rapport avec la « production » de l'analyste. Production qui n'est pas, et qui ne saurait se confondre avec la formation dudit analyste.

« Analyse avec fin, passage à l'analyste et formation sans fin », pourrait-on dire, à partir du frayage lacanien.

À ceci près, que ce frayage est un nœud.

N'est-ce pas ce qu'indexe, pour nous, ce signifiant, devenu à force, opaque et énigmatique, de passe ?

Pour ma part, je dirais que la passe, telle que Lacan l'introduit en 1967, n'est pas, à proprement parler, une thèse, et encore moins un impératif ou une injonction. Tout au plus, une hypothèse – sans doute fondée sur l'expérience d'analyste de Lacan -, et peut-être une méthode, une procédure, un contrôle et, pour autant que celle-ci est possible, une garantie. Garantie qu'il y a de l'analyste.

Si c'est simultanément que Lacan introduit sa notion de la passe et le dispositif destiné à capturer son effectuation chez un passant, ce fut sans doute au prix d'une contraction et d'une superposition : celle du virage de la fin et celle de l'émergence du « désir de l'analyste », voire de l'acte qui l'authentifie.

La question, telle que je l'entends, à partir du texte de Colette Soler – celui-là même que vous venez de découvrir-, est la suivante : le dispositif de la passe, tel qu'il a fonctionné et continue de fonctionner dans notre École, à partir des indications et de sa formalisation par Lacan, permet-il de répondre, également et simultanément, sur les deux points qui nous intéressent : la fin de l'analyse du passant et son passage à l'analyste ?

Ou, au contraire, n'y aurait-il pas comme une forme de principe d'incertitude, au sens de Heisenberg, qui rendrait impossible de repérer simultanément, et avec la même précision, la chute du sujet supposé savoir et le passage à l'analyste ?

À partir de l'expérience de notre École – et sans doute de ce que nous pouvons apprendre des autres avec qui nous avons en partage cette expérience -, il est peut-être temps de dresser le bilan de notre expérience, ne serait-ce que pour savoir ce qu'il convient de faire désormais sur son fonds.

Il est sans doute difficile, pour une communauté comme la nôtre, de mettre en question quelque chose d'aussi structurant pour notre École que la passe, et dans les termes proposés par Lacan. Ce à quoi, nous ne saurons nous dérober néanmoins, à moins d'ériger la passe en totem ou en fétiche, c'est si dans son fonctionnement actuel, elle nous permet d'atteindre les deux objectifs que j'évoquais tout à l'heure, à la suite de Colette Soler : authentifier les fins d'analyse et les passages à l'analyste, via le repérage du « désir de l'analyste ».

Ces deux points ont été souvent débattus au sein de notre CIG, comme je le suppose, dans les autres CIG précédents. En tout cas, je suis en mesure d'en témoigner pour les trois autres auxquels il m'avait été donné de participer.

Une chose me paraît sûre. Il est tout autant nécessaire de nous réjouir de l'intérêt pour la passe dans notre École – même si cet intérêt est loin de se convertir en demandes de passe -, de soutenir le transfert à ce dispositif – en tant qu'il est transfert à l'École -, que de pouvoir, sinon s'accorder, en tout cas échanger et élaborer sur un certain nombre de points.

Pour aujourd'hui, nous avons retenu le thème de la passe à l'analyste. L'expression, à ma connaissance, n'est pas de Lacan. Elle indexe cependant quelque chose que ne peut méconnaître la passe et le dispositif conçu pour la vérifier.

Colette Soler le rappelait : ni Freud ni élèves ou disciples n'ont thématiqué ou élaboré la passe. Si Lacan l'a fait, il reste que dans ce qu'il en a avancé – est-ce un effet de lecture ou s'agit-il du point où il en était soi-même -, la passe était liée organiquement à la fin de l'analyse et au devenir analyste.

Or, il n'est pas besoin d'être grand clerc pour s'apercevoir que depuis que la psychanalyse existe, il y eut toujours

- Des analystes qui n'ont pas fini leurs analyses et, même, du temps de Freud et au sein de son entourage le plus proche, des analystes – dont personne ne conteste qu'ils aient fonctionné comme analystes – qui n'ont jamais été analysés ;
- Des analystes qui ont terminé leur analyse, en tout cas selon les critères de terminaison de l'époque ;

- Des analysants qui ont fini leur analyse et qui n'ont jamais souhaité ou, en tout cas, exercé la psychanalyse ;
- J'ose à peine évoquer ces cas, complexes, où l'analyse est à proprement parler interminable – ou sa finitude asymptotique –, soit parce que la psychanalyse est devenue le sinthome de ces sujets – et un analyste succèdera toujours au précédent –, soit parce que tel analyste a été, pour ce sujet, érigé en sinthome, donc fonction de nouage de sa structure de parlêtre. Et, alors, l'analyse durera tant que vivra cet analyste...

C'est cette disparité, entre autres, qui fait le prix et l'intérêt de ce thème, ne serait-ce que parce qu'elle nous oblige à penser à nouveaux frais ce que recouvre pour nous le passage à l'analyste. En effet, le passage à l'analyste ne saurait vouloir dire – ce dont il sera question dans les *Flashes* sur les premiers pas dans la pratique –, à savoir le passage à la pratique psychanalytique, à l'exercice de la fonction de psychanalyste.

Si le passage à l'analyste n'est pas ce passage-là, comment le dispositif de la passe, essentiellement sinon exclusivement centré sur la vérification de la finitude de l'analyse peut-elle nous aider à l'établir ?

C'est sans doute à ce point que se pose la question, à mes yeux, fondamentale : la centration de la passe sur la fin, n'est-elle pas un biais interne au dispositif lui-même, et qui est lié au fait que, même s'ils exercent déjà eux-mêmes la psychanalyse, le choix et la désignation des passeurs sont entièrement déterminés par le point où ils en sont, dans leur cure, en tant qu'analysants ? Du coup, ce qui les rend aptes, plus que tout autre, dans le recueil et la transmission des témoignages des passants quant à la fin, soit la chute du sujet supposé savoir, ne constitue-t-il pas l'obstacle pour entendre et transmettre quelque chose de l'émergence du désir de l'analyste et, par conséquent, du passage à l'analyste ?

Si ces remarques touchent à des points importants de la structure de l'expérience de la passe, il y aurait sans doute à en tirer quelques conséquences. À commencer par réinterroger pourquoi, progressivement, on est passé du jury au cartel, sans distinguer réellement leurs fonctions. En effet, si le jury peut se prononcer indubitablement sur la fin – et pour le moment, sur la base des indications de Lacan, parfois érigées en critères –, est-il véritablement ajusté au repérage du désir de l'analyste (au sens du *désir de savoir*) qui pourrait découler de la fin de l'analyse sans en être la conséquence nécessaire ?

*MIND THE GAP*¹ :

CE QU'ON NE RECONNAIT PAS DE LA PASSE

Julietta L. de Battista
Buenos Aires, Argentine

Situation actuelle

Je vais essayer de transmettre quelque chose de ce qu'on a élaboré avec mes collègues, essayer de dissiper un peu l'ombre épaisse qui semble se poser sur le travail du CIG : laisser derrière soi les intuitions silencieuses, les évidences ineffables, les convictions irréfutables, pour chercher des raisons et des arguments.

¹ « Attention à l'écart ». Dans le métro londonien, au moment où l'on s'apprête à monter dans le train, une voix avertit « *Mind the gap* », ce qui a parfois pour effet paradoxal de rappeler l'écart entre le quai et le train ; il est alors parfois difficile de faire ce pas sans trébucher.

Nous avons proposé de réinterroger la passe à l'analyste en nous demandant d'où nous écoutions, quels étaient nos *a priori*, nos repères structurels. Il y avait là une note dominante : une certaine tendance à accentuer la fin de l'analyse, en particulier la chute du sujet supposé savoir ou l'aperçu de sa faille. Nous nous sommes demandé si cet accent mis sur la fin ne méritait pas d'être soumis à la critique.

Assiste-t-on à un certain glissement de la fin vers la passe, à une certaine déviation ou, peut-être, à une concession qui pourrait amortir la progression de l'élaboration ?

Que trouvons-nous dans la pratique actuelle de la passe ? La plupart du temps, nous rencontrons l'*hystorisation* des effets transformateurs d'une analyse sur la vie de l'analysant, en particulier les effets thérapeutiques indéniables (et bienvenus). Parfois, nous rencontrons aussi une certaine version de la fin, généralement liée au fait d'avoir saisi quelque chose de la faille dans la supposition de savoir, accompagnée d'une satisfaction nouvelle. Nous avons trouvé très peu, presque rien, sur cette « autre raison² » qui peut amener l'analysant à vouloir prendre la place de l'analyste, surtout après avoir appris de sa propre analyse le destin que son analyste a connu à la fin³. C'est-à-dire que nous avons peu rencontré la mutation que l'analyse peut produire dans le désir si elle le transforme en désir de l'analyste. Il n'est pas certain que cela se produise, pas même « *cuando al punto final de los finales, no le siguen dos puntos suspensivos*⁴ ».

Je commence donc par ce que je considère comme un glissement.

Les présupposés en question I : la fin n'est pas la passe

Qu'avons-nous cherché ? Peut-être une garantie structurelle : le début et la fin de l'analyse sont les plus exemplaires en raison de leur structure⁵, Lacan nous a appris à les reconnaître. Quel soulagement ce serait pour ceux qui sont dans l'embarras pour désigner les passeurs de pouvoir aussi reconnaître la structure de ce moment précis de la passe ! Ce qui est certain, c'est que nous ne trouvons pas assez de témoignages de ce passage, de ce « moment électif » où l'analysant devient analyste⁶. Il y a une raison logique à cela : la lecture de l'acte ne se fait que dans l'après-coup, dans ses conséquences. Malgré cela, nous ne trouvons pas assez dans les témoignages pour avancer dans l'élaboration des conditions possibles d'émergence de ce désir de l'analyste, de cet événement. Et cela ne peut être évité. C'est inéludable.

Nous savons qu'un analyste est le produit de sa tâche analysante, mais cela ne suffit pas, ni de constater que le sujet supposé savoir n'est plus indispensable. Le désir de l'analyste n'est pas seulement un effet de la tâche analysante ou de la fin de l'analyse : il n'est pas sans cela, mais il ne suffit pas. Voilà l'écart [le *gap*].

Ou pire encore : Lacan était déjà arrivé à une conclusion similaire lors de la conférence sur l'expérience de la passe en 1978, où il reprend la même question qu'il s'était posée en 1967 sur les raisons pour lesquelles quelqu'un voudrait prendre la place de l'analyste après avoir su comment cela s'était terminé, et conclut : « J'ai voulu avoir des témoignages, naturellement je n'en ai eu aucun, des témoignages de comment ça se produisait. Bien entendu c'est un échec complet, cette passe.⁷ » Un échec qui continue à nous encourager dans ce que l'on peut réaliser en échouant. Je laisse ce point de côté, la différence entre passe et fin d'analyse a déjà été élaborée

² J. Lacan, (1976). « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », *Autres écrits*. Paris, Seuil, 2001, p. 572.

³ « (...) la passe est ce point où d'être venu à bout de sa psychanalyse, la place que le psychanalyste a tenue dans son parcours, quelqu'un fait ce pas de la prendre. Entendez bien : pour y opérer comme qui l'occupe, alors que ce cette opération il ne sait rien, sinon à quoi dans son expérience elle a réduit l'occupant. » J. Lacan (1967a) « Discours à l'EFP », *Autres écrits, op. cit.*, p. 276-277.

⁴ Chanson populaire en espagnol qui peut se traduire par : « Quand le point final de la fin, n'est pas suivi par deux points suspensifs. »

⁵ J. Lacan, (1967b), « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits, op. cit.*, p. 246.

⁶ J. Lacan, (1969), « L'acte psychanalytique. Compte rendu du séminaire 1967-1968 », *Autres écrits, op. cit.*, p. 375.

⁷ J. Lacan, (1978). « Conclusions. Journées L'expérience de la passe », *Lettres de l'EFP* N° 23, p. 180 et 181.

par Colette Soler et Sidi Askofaré [voir dans ce numéro de *Wunsch*]. Je poursuis avec ce que je considère comme une concession que je propose de remettre en question.

Les présupposés en question II : Y a-t-il une clinique de la passe ?

Je tourne ce deuxième point vers une expression courante dans notre travail, celle de la « passe clinique », afin d'interroger ce qu'elle présuppose : sommes-nous, peut-être, tentés d'élaborer une clinique de la passe ? En 1968, Lacan avertissait que la grande tentation pour un analyste est de devenir un clinicien, c'est-à-dire quelqu'un qui « (...) se sépare de ce que ça voit pour deviner les points-clés et se mettre à pianoter dans l'affaire. C'est pas du tout bien sûr pour diminuer la portée de ce savoir-faire. On n'y perd rien. À une seule condition, c'est de savoir que vous, ce qu'il y a de plus vrai dans vous, fait partie de ce clavier⁸ ».

J'ai souvent entendu parler d'une « passe clinique », je m'interroge sur ses implications. Il y a une clinique du particulier, un savoir du typifiable. Y aurait-il une clinique de ce singulier, d'un moment électif de passe ? Je pense qu'il peut y avoir une clinique de la fin de l'analyse, mais conviendrait-il de l'étendre aux raisons irréductibles pour lesquelles « le psychanalyste à venir se voue à l'agalma de l'essence du désir, prêt à le payer de se réduire, lui et son nom, au signifiant quelconque⁹ » ? Quelles raisons pourrait-il y avoir pour s'engager dans ce vœu et se disposer à ces paiements ?

Je pense qu'il convient de repenser cette expression de « passe clinique », car elle suppose que la passe puisse être reconnue par sa structure ou par sa clinique, ce qui comporterait le risque de dissiper son caractère de moment électif. Je préfère penser la passe dans sa liminalité, dans cette zone de passage où quelque chose cesse d'être ce qu'il était pour laisser place à ce qui peut potentiellement se transformer en autre chose, sans se reconnaître encore ou en se reconnaissant seulement dans cette étrangeté d'un « avoir été ce qui n'est plus ».

La liminalité, cet effet de seuil, sera-t-il reconnaissable ou serons-nous confrontés à l'*Unmerkant* de la passe, au non reconnu¹⁰ ? L'*Unmerkant*, vous y reconnaîtrez le choix de Freud pour nommer l'insondable du rêve, son nombril, qu'il faut laisser comme un « lieu en ombres¹¹ ». Le non reconnu ou, peut-être, l'impossible à reconnaître, comme l'insondable origine du désir. Le nombril, le trou, autour duquel se tisse toute la trame. Le travail d'historisation serait-il dépourvu d'un tel nombril ? Restera-t-il des traces de la séparation à la fin de l'analyse, des cicatrices de la façon dont l'analysant s'est accouché [*se parere*] analyste, ou, peut-être, convient-il de laisser ce « lieu dans l'ombre » ? Dans son séminaire sur *Le transfert*, Lacan s'est demandé quel devait être le rôle de la cicatrice de castration dans l'éros de l'analyste¹². Tirons donc ce fil.

Le deuil : une opportunité pour le désir de l'analyste

Je passe ensuite au troisième point, une proposition, celle d'attirer l'attention sur un moment précis de la fin, qui échappe à l'analyse, peut-être un prélude possible de la passe : le deuil. Si la question porte sur l'origine d'un désir inédit, ne devrait-on pas s'intéresser davantage aux différentes résolutions de ce deuil, à l'élaboration d'une possible « sériation de la variété¹³ » de ces « épars désassortis¹⁴ » ?

⁸ J. Lacan, (1968) « En guise de conclusion » Discours de clôture au Congrès de Strasbourg, le 13 octobre 1968, publié dans *Lettres de l'École Freudienne*, 1970 n° 7, p. 166.

⁹ J. Lacan, (1967b) « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école », *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 254.

¹⁰ Voir la proposition de traduction du terme freudien selon J. Lacan (1975) « Réponse à une question de Marcel Ritter », 1976, n°18. Journée des cartels. Strasbourg. Introduction aux séances de travail.

¹¹ S. Freud, (1900). *La interpretación de los sueños*. Buenos Aires: Amorrortu, tomo V, p. 519 ; *L'Interprétation des rêves*, Œuvres complètes, T IV, Paris, PUF, 2003.

¹² J. Lacan, (1960-1961), *Le Séminaire, livre VIII, Le Transfert*. Paris, Seuil, 1991, p. 129-130.

¹³ J. Lacan, (1967b), « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 255.

¹⁴ J. Lacan, (1976), « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 573.

Revenons à ce moment de la fin : le transfert se résout dans un trou¹⁵, dans lequel l'analyste à venir ne s'engouffre pas, car il sait maintenant comment rester sur ce bord¹⁶. Saisissant l'échec du sujet supposé savoir, un trou s'ouvre qui n'a plus aucune chance de mobiliser un travail du symbolique, car celui-ci a été en quelque sorte épuisé par la tâche analysante, au point de *n'avoir plus envie d'en lever l'option*¹⁷. Quels « styles de sortie » sont alors possibles pour ce deuil ?

Le deuil est la séparation, *se parere*, c'est le carrefour où celui qui a été un analysant a l'opportunité ou le potentiel de *se parere* en tant qu'analyste. Il y aura aussi des deuils inachevés, perpétués, résistants.

Devenir analyste est l'une des issues possibles, mais pas la seule. Cela m'oriente pour penser, par exemple, au destin de la libido qui a été investie dans l'analyse et qui est récupérée une fois que le deuil de la fin a eu lieu : est-elle vouée à la psychanalyse, peut-être à la militance, est-elle destinée à se faire un nom ou est-elle vouée à recevoir les cas d'urgence, à travailler pour l'École ? Peut-être pour quelqu'un il s'agit de demander la passe. Dans ce cas, la passe n'est-elle pas une pratique qui nous permettrait de peser le potentiel causal de ce passant, précisément face à un passeur qui se trouve dans ce moment où l'analyste comme cause de son désir analysant commence à s'éteindre ?

Conclusion

Les repères structurels sont très importants, tout comme la clinique. Mais au point inéluctable de l'origine du désir de l'analyste, ils ne suffisent pas. Cela ne rend pas l'affaire ineffable. Il peut y avoir des constatations de ce désir et des conditions de ses chances, de sa possibilité, de son opportunité. Dans un tel *bonheur*, le sort de ce deuil ne sombre pas dans la tristesse, mais souffre une réversion à un certain effet de joie que nous trouvons dans notre travail d'analyses¹⁸.

Une joie abstinent, dépourvue de manie et d'euphorie, guérie de l'*hybris* : une joie pour ce qui a été traversé, peut-être un certain goût d'être au bord du gouffre... et ne pas s'y précipiter.

L'analyse est une pratique à haut risque : nous ne savons pas ce que nous allons rencontrer chaque fois que quelqu'un commence à parler, ni à quelles horreurs nous serons à nouveau confrontés. Nous ne savons pas non plus où l'analyse conduira, et pourtant nous sommes toujours là. Nous devrions avoir des raisons consistantes pour nous lancer dans une telle entreprise, d'assumer les conséquences de notre acte inaugural. L'analyste attend la chance de la sérendipité, cette découverte heureuse et inattendue¹⁹. Il y aura différentes raisons pour lesquelles chacun d'entre nous a voulu relancer la tâche analysante avec son acte, même si nous avons vu le résultat final.

Et les vôtres ? Quelles sont vos raisons ? Laissons la question ouverte.

En tant que *debbattista* [débatteur], je vous invite à participer à la discussion.

¹⁵ J. Lacan, (1967b), « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits, op. cit.*, p. 254.

¹⁶ « Cet acte qui s'institue en ouverture de jouissance comme masochiste, qui en reproduit l'arrangement, le psychanalyste en corrige l'hybris d'une assurance, celle-ci : que nul de ses pairs ne s'engouffre en cette ouverture, que lui-même donc saura se tenir au bord », J. Lacan (1967c). « La psychanalyse, raison d'un échec », *Autres écrits, op. cit.*, p. 348.

¹⁷ J. Lacan, (1967b), « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits, op. cit.*, p. 252.

¹⁸ J. Lacan, (1967d), « Allocution sur les psychoses de l'enfant », *Autres écrits, op. cit.*, p. 369.

¹⁹ Une sérendipité est une découverte ou une trouvaille heureuse et inattendue qui se produit lorsque l'on cherche autre chose. Elle peut également désigner la capacité d'un sujet à reconnaître qu'il a fait une découverte importante, même si elle n'a aucun rapport avec ce qu'il recherche.

POUR UNE ECOUTE MOINS ALPHA-BETE¹

Beatriz Oliveira
Sao Paulo, Brésil

« L'acte psychanalytique, ni vu ni connu hors de nous, c'est-à-dire jamais repéré, mis en question bien moins encore, voilà que nous le supposons du moment électif où le psychanalysant passe au psychanalyste². »

Je choisis cette phrase de Lacan de 1969, énoncée peu de temps après qu'il a lancé sa proposition du dispositif de la passe, et me demande : pourquoi revient-on assez souvent sur ce thème de la reconnaissance de la passe à l'analyste ? Notre École a déjà 20 ans, et le premier cartel de la passe a eu lieu il y a 17 ans au moins, sauf erreur de ma part. Depuis, il y a eu de nombreux témoignages de passants et de passeurs ainsi qu'un nombre raisonnable de nominations. Pourquoi insistons-nous sur cette question ? Je dis question, car bien que le thème de cette table ronde soit présenté comme une affirmation, je ne cesse de me demander quelles seraient les conditions de possibilité pour cette reconnaissance ?

Cette question est constamment soulevée et reste ouverte depuis que Lacan a proposé la passe dans son École ; elle est posée à chacun des membres concernés par les dispositifs de garantie. Ce n'était pas différent dans le travail de ce CIG dans lequel nous nous sommes interrogés sur nos repères structurels présents dans la logique d'une passe entendue, afin que nous soyons ouverts à la singularité de chaque témoignage. À partir de ces discussions, nous nous demandons comment reconnaître ce passage à l'analyste ou, comme le dit Lacan, cet acte supposé, à partir du moment où l'analysant passe à l'analyste.

À mon avis, l'affirmation « reconnaître la passe à l'analyste » évoque ce que Lacan propose dans la « Note italienne »³ : ce serait à ses congénères de savoir trouver la marque d'un désir inédit qui pourrait être reconnu par les passeurs. Nombreux sont les textes dans lesquels Lacan nous donne des indices de ce qu'il recueille de ce passage à l'analyste : la destitution subjective, le point pivot de cette passe analysante.

Ainsi, il y a quelque chose à reconnaître, une marque, un trait qui distingue celui qui s'est fait « rebut de ladite humanité ». Lacan dit, dans le même texte, qu'être un rebut est la conséquence d'avoir circonscrit la cause de l'horreur de savoir qu'il n'y a pas de rapport sexuel, un trou que le sujet a résisté à accepter tout au long de l'expérience psychanalytique. Lacan dira qu'il y a un analyste quand ce désir du savoir lui vient, un désir inédit qui n'est plus couvert par l'amour de la vérité.

La difficulté est celle d'appréhender la façon dont chaque sujet en est arrivé là ; comment recueillir la logique de l'acte de la passe à l'analyste dans chaque témoignage ?

Pour traiter la question, je citerai un passage du résumé du séminaire sur l'Acte psychanalytique, dans lequel Lacan écrit : « Aussi bien l'acte lui-même ne peut-il fonctionner comme prédicat. Et

¹ Le terme *alphabète* est une référence au commentaire de Lacan dans sa Postface au *Séminaire XI* : « Moi cependant vu à qui je parle, j'ai à ôter de ces têtes ce qu'elles croient tenir de l'heure de l'école, dite sans doute maternelle de ce qu'on y possède à la dématérialisation : soit qu'on apprenne à lire en s'alphabétissant » (J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 504.)

² J. Lacan (1969), « L'acte psychanalytique. Compte rendu du Séminaire 1967-1968 », *Autres écrits, op.cit.*, p. 375.

³ J. Lacan, « Note italienne », *Autres écrits, op. cit.*, pp. 307-311.

pour l'imputer au sujet qu'il détermine, convient-il de reposer de nouveaux termes toute l'*inventio medii* : c'est à quoi peut s'éprouver l'objet *a*⁴ ».

Comment peut-on suivre ce que Lacan propose, en reformulant l'*inventio medii* avec de nouveaux termes ? Le terme moyen dans le syllogisme aristotélicien est précisément celui qui manque pour qu'on aboutisse à la conclusion ; la fonction du terme moyen est de relier les deux extrêmes - majeure et mineure - des propositions. « L'art démonstratif du syllogisme est justement sur le fait de trouver le « terme moyen », sans lequel il n'y a pas de lien ni de démonstration possible⁵ ». Affirmer que l'acte ne peut être prédicat implique qu'il ne peut être démontré qu'à partir de ce terme moyen qui n'apparaît pas tout au long de cette déduction puisque celui dont l'analyste se fait est l'objet *a*. Je comprends ainsi ce que Lacan dira plus tard à propos de ce terme moyen : ce qui manque dans le rapport sexuel. On peut donc penser que ce qui permettrait une conclusion serait précisément ce qui manque, l'objet *a* duquel l'analyste se fait. Or, si ce qui conduirait à un acte est justement l'objet qui a causé le sujet dans son passage analytique, on peut dire que cette passe à l'analyste, cet acte dépendrait d'une déduction qui est faite à partir d'un vide. Alors, comment le mettre à l'épreuve ?

Dans le *Séminaire XX*, en reprenant le sophisme des prisonniers, Lacan remplacera la fonction du petit *a* comme celle qui intervient au niveau de ce que chacun des sujets soutient pour parvenir à une conclusion : « non pas d'être « un entre autres », mais d'être par rapport aux deux autres, celui qui est l'enjeu de leur pensée. Chacun n'intervenant dans ce ternaire qu'au titre de cet objet *a* qu'il est, sous le regard des autres⁶ ».

C'est très intéressant de penser au sophisme des prisonniers comme un raisonnement qui demande une mise à l'épreuve afin de suivre sa conclusion. C'est-à-dire que l'on n'arrive pas à une conclusion sans passer par cette expérience. Ainsi, on pourrait penser que cette preuve de l'acte, loin d'être concluante à partir des propositions de l'analysant, de ses dits, peut-être plus proches de l'amour de la vérité, constituerait le mode de résolution tel que Lacan le propose dans son sophisme, c'est-à-dire que la conclusion est tirée de ce qu'on ne sait pas. Le fait de ne pas savoir pourrait-il pointer justement vers le terme moyen qui manque à la conclusion du syllogisme ?

Ce qui est en jeu dans ce qui conduirait l'analysant à ce point pivot, pour faire face à l'horreur de savoir, c'est justement de tomber sur le fait que cet objet qui a soutenu la traversée est un vide, un vide qui opère, devant lequel la sortie est décidée puisque le sujet consent à l'impossible accès à l'Autre. Lacan fait alors un pari sur une autre relation avec le savoir inconscient, le savoir sans sujet, un savoir sur l'impossible. Ce ne sera donc pas l'acte prévisible mais plutôt ses effets ; « un savoir qui ne se révèle que comme lisible⁷ », un savoir dans le réel. Ce qui nous amène à penser que l'une des conséquences de l'acte de passe à l'analyste est justement un autre savoir, non plus supposé à l'Autre mais « qui du savoir dans le réel doit tenir compte⁸ ».

Lacan affirme que ce savoir, il faut l'inventer. Si « c'est du pas-tout que relève l'analyste⁹ », par conséquent d'un ensemble ouvert, ce savoir doit être inventé et extrait de ce champ ouvert, dans lequel ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, éventuellement est écrit et devient lisible. Or, comment extraire ce savoir dans le réel ? Serait-ce de l'ensemble ouvert de *lalangue* ? En 73, Lacan dira :

« L'inconscient est le témoignage d'un savoir en tant que pour une grande part il échappe à l'être parlant. (...) Le langage sans doute est fait de *lalangue*. C'est une élucubration de savoir sur

⁴ J. Lacan (1969), « L'acte psychanalytique. Compte rendu du Séminaire 1967-1968 », *art. cit.*, p. 375.

⁵ Chauí M., *Introdução à história da filosofia: dos pré-socráticos a Aristóteles*, volume 1. 2.ed. – São Paulo: Brasiliense, 1994, p. 264.

⁶ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 47.

⁷ J. Lacan (1969), « L'acte psychanalytique. Compte rendu du Séminaire 1967-1968 », *art. cit.*, p. 376.

⁸ J. Lacan, « Note italienne », *Autres écrits, op. cit.*, p. 308.

⁹ *Ibid.*

lalangue. Mais l'inconscient est un savoir, un savoir-faire avec *lalangue*. Et ce qu'on sait faire avec *lalangue* dépasse de beaucoup ce dont on peut rendre compte au titre du langage¹⁰ ».

Si l'inconscient est un savoir-faire avec *lalangue* nous pouvons supposer que ce désir inédit, le désir de savoir qui est la conséquence de l'acte, et qui permet la passe à l'analyste, implique ce savoir-faire avec *lalangue*. Comment puis-je donc le reconnaître dans les témoignages de la passe ? Colette Soler traite cette question dans le texte « La passe à *lalangue* » dans *Wunsch* 22 et à la fin dira que « L'historisation c'est le détour par le récit - et le récit est toujours solidaire du sens - faute de pouvoir témoigner de l'inconscient hors sens (...) On y confie donc au dire de la vérité menteuse de laisser entendre ce qu'elle ne dit pas ou de laisser induire ce sur quoi elle ment. ¹¹»

Ce que je veux souligner c'est que, pour que ce dire de la vérité menteuse soit entendu, il suffit de ne pas être sourd (pour l'entendre).

Si ce désir inédit implique un savoir dans le réel, dans quelle mesure notre rapport avec *lalangue*, cette langue singulière qui nous habite, nos chiffrements et traces, serait une condition de possibilité pour écouter ce qui est attesté et transmis de ce savoir dans la passe ? Je fais référence à ceux qui participent au dispositif de la passe, passeurs et membres du cartel de la passe, en partant du principe que le passant témoignerait de ce passage. Lacan dit que les mots nous font glisser et se demande si l'effet de sens dans son réel peut bien résister à l'utilisation des mots...¹²

Si ce n'est pas par le sens des dits recueillis par le passant que nous aurons la preuve de l'acte puisqu'il n'est pas prédicat, comment donc écouter l'effet de cet acte, quoi que ce soit ce désir inédit ? Seraient-ce les effets de *lalangue* ou bien un savoir-faire avec *lalangue* que nous pourrions recueillir dans les témoignages ?

Pour conclure : si cette connaissance dans le réel, hors-sens, effet de la langue qui démontre l'impossible de faire rapport ne peut être transmise que de manière contingente, il faut être à l'écoute pour lire ce qui soutient les énoncés du passant, et il faut de même savoir lire *d'une manière moins alpha-bête*¹³. Lacan a mis les passeurs à la place de ceux qui, étant à ce moment de la passe dans leurs analyses, pourraient faire passer quelque chose du savoir inconscient réel, fruit du passage de l'analysant à l'analyste. Et le cartel de la passe ? Ses membres seraient-ils assez ouverts pour que l'ombre épaisse qui recouvre ce réel ne vienne pas boucher les oreilles ? D'où ma proposition d'une relation moins « alpha-bête » d'un savoir inconscient qui vient de la solitude de la fin de cette passe à l'analyste qui nous rend moins sourds pour parler du passant qui passe par les dits.

Ceci n'est pas *a priori*. À chaque cartel, à chaque passeur, à chaque expérience quelque chose est collectée. C'est pourquoi Lacan a créé la passe. Malgré l'impossible en jeu dans la transmission de la psychanalyse, quelque chose du savoir inconscient s'écrit d'une manière contingente. D'où l'on reconnaît qu'il y a eu une passe à l'analyste.

¹⁰ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 127.

¹¹ C. Soler, « Passe à *lalangue* », *Wunsch* 22, EPFCL, 2022, p. 16.

¹² J. Lacan, *Le Séminaire, R.S.I.*, leçon du 11/02/1975, inédit.

¹³ Dans la « Postface au *Séminaire XI* », Lacan dira qu'à l'école maternelle, « on apprend à lire en s'alphabétissant ».

L'ANALYSTE EN SUSPENS

Adriana Alvarez
Medellin, Colombie

Les questions sur les premiers pas dans la fonction de l'analyste ont été toujours présentes dans l'histoire de la psychanalyse. Les interrogations sur les conditions nécessaires à la pratique de l'analyse ont surgi avec Freud. On le voit dans les textes qu'il adressait aux jeunes étudiants, dans lesquels il expose son scepticisme sur la valeur que pourrait avoir la diffusion des détails de la technique analytique et dans lesquels il propose l'obligation de se soumettre à l'analyse avec un expert avant de commencer la pratique. Il ne s'attendait pas à un homme parfait pour se consacrer à l'analyse, puisque l'analyste novice ne peut acquérir cette aptitude idéale que dans sa propre analyse, brève et incomplète pour des raisons d'urgence de l'époque¹. L'analyse fut, depuis le début, la condition fondamentale pour la pratique de l'analyste, l'enjeu éthique et technique. Cependant, jusqu'à aujourd'hui, nous nous demandons si cela suffit, si c'est suffisant et quelle serait la transformation nécessaire chez un sujet analysé.

Avec Lacan, nous prenons un virage, il brouille toute image de préparation et remet en cause l'appariement entre un analyste expérimenté et un analysant en formation. Ce qui est à attendre dans une analyse, c'est plutôt ce mouvement dans lequel le sujet dépasse l'horreur de savoir qui l'habite, la rencontre avec l'espoir déçu qu'il sera possible de savoir tant que l'Autre sait, et l'apparition de ce nouveau désir que nous connaissons comme le désir de l'analyste. Il n'y aura pas non plus la possibilité d'un savoir, comme celui de l'artisan, à enseigner, à transmettre à travers un métier, puisque, pour Lacan, l'analyste est mis à la place illusoire de tout savoir. « L'analyste c'est le feu follet », il n'éclaire rien, il sort même ordinairement d'une certaine puanteur, et de là vient sa force².

Nous sommes ici invités à réfléchir autour des premiers pas dans la fonction d'analyste. Au-delà des multiples façons dont ces premiers pas peuvent être faits ou des faux-pas qui les accompagnent, en général, le commencement tend à se faire comme une jonction, un forçage, une précipitation. Commencer dans la fonction d'analyste pourra être un pas assez fécond. Les contingences qui surgissent dans la clinique relancent le travail analytique, constater que le dispositif fonctionne constitue une source d'enthousiasme, ainsi que les mouvements dans le propre processus analytique manifesté par le fait de « pouvoir écouter autre chose » et le constat des effets didactiques de l'analyse.

Pour la plupart des analystes, nous commençons notre pratique en étant encore en analyse, sans avoir encore expérimenté la passe à l'analyste, et encore moins avoir terminé l'analyse. C'est un moment embarrassant, accompagné de mises en question telles que : Quel genre de clinique

¹ S. Freud, « Conseils aux médecins sur le traitement analytique », *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1953, pp. 61-71.

² J. Lacan, *Le Séminaire, Les non-dupes errent*, inédit.

suis-je en train de faire ? Où cela va-t-il ? Suis-je un obstacle ? Des questions qui peuvent éventuellement provoquer des mouvements subjectifs, et parfois, des mouvements menant à une fin attendue. C'est aussi un moment fertile pour l'obstacle surmoïque, « Vous n'êtes pas assez analysé », « Il manque encore un peu d'analyse », l'idéalisation du discours psychanalytique ou la tendance à faire consister l'Autre de la théorie, toujours inatteignable.

Dans ces premiers pas l'analyste en suspens, même s'il se confirme que cela fonctionne pour mettre en marche l'association libre ou pour accueillir une demande, c'est dans l'avenir (à – de – venir), alors il pourra rendre compte : non pas que cela fonctionne mais que cela est³, il peut le faire s'il le veut, mais toujours a posteriori.

Traduction : Noelia Luzar (Argentine)

TOUR SINGULIER

Ida Freitas
Salvador, Brésil

Lorsque les effets d'une conjoncture déterminée affectent la vie personnelle d'un analyste au risque de contaminer sa pratique, il est nécessaire de « repasser la passe », recourir à son éthique, se questionner sur son désir, sur la fonction du désir de l'analyste et, éventuellement, découvrir la possibilité d'aller au-delà de ce point qui était auparavant le signe d'une analyse achevée. Autrement dit, il est possible de refaire un tour dans l'*hystoire*, de revoir le rapport avec l'Autre et avec l'objet et de se repositionner face à son désir, tout en assumant une place renouvelée à la rencontre de l'impossible.

« Repasser la passe » dans une nouvelle analyse produit des effets au niveau du « sujet analyste », qui se met, encore une fois, à la place de l'analysant. Parmi ces effets, je souligne la question de « l'analyste qui ne s'autorise que de lui-même » : par rapport à celui qui s'est déjà autorisé, aurait-il également la possibilité de demander, avec son éthique, cette autorisation à partir des vérifications propres de son savoir-faire dans la clinique ?

Y aurait-il une suspension de la fonction de l'analyste tant que le traitement donné à la jouissance symptomatique et les conséquences d'une nouvelle expérience de fin, qui réveillent chez lui ce désir qui fût éteint au cours de sa vie, n'aient été mis en place une seconde fois ?

Un pas en arrière est nécessaire pour traiter le faux pas et suivre les premiers pas d'un désir renouvelé par la plus récente expérience, laissant comme reste la séparation de l'Autre, la chute de l'objet, la destitution subjective, la rencontre avec le désir de l'analyste, une réaffirmation de l'autorisation qui vient de soi-même et de quelques autres. C'est un nouveau pari pour l'École, la psychanalyse et son pouvoir trans-formateur.

Les premiers pas de l'entrée dans la fonction de l'analyste ont été marqués par la satisfaction de percevoir les effets cliniques de ce tour singulier qui rendraient possible une nouvelle fois la sustentation du discours de l'analyste avec place du semblant d'objet *a* qui oriente les analyses vers le réel, alors qu'avant, à quelques moments, la perception était celle de quelque chose à la

³ C. Soler, « Commentaire de la "Note Italienne" de Jacques Lacan », Asociación Foro del Campo Lacaniano, Medellín, 2018.

dérive et sans contrôle « puisque le langage, c'est ça même, cette dérive ¹ ». Il faut donc la réduire pour se réorienter vers le réel de *lalangue*.

Parmi les premiers pas, je souligne la perte de l'horreur de l'acte, ce qui était autrefois couvert par des gestes équivoques de bonne foi et de charité qui sont, petit à petit, superposés par la « décharité ² ». Cela n'implique pas de faire quelque chose de mauvais mais plutôt « se prêter à supporter le déchet » sans l'angoisse d'être mis au rebut, tout en laissant la possibilité au sujet de l'inconscient de mettre l'analyste en tant que cause de désir ³.

Il y a un changement significatif qui touche directement la réponse interprétative.

Traduction : Juliana Sperandio

MES PREMIERS PAS DANS LA FONCTION D'ANALYSTE

María Jesús Díaz González
Sariego, Espagne

Tout d'abord, je voudrais remercier le CIG pour l'invitation à participer à cet espace, qui m'a encouragée à venir à Buenos Aires et m'a également fait réfléchir sur mes débuts en tant qu'analyste.

Je commencerai par vous dire que je ne viens pas du monde psy, je suis médecin, spécialiste en Chirurgie Orthopédique et en Traumatologie, profession à laquelle je me suis consacrée pendant 39 ans.

Je le signale parce que, comme vous le verrez au cours de l'exposé, ce fait a eu son importance dans les vicissitudes de mon expérience dans la fonction d'analyste.

La psychanalyse m'était complètement inconnue. Je travaillais en tant que traumatologue dans un service hospitalier lorsqu'en 1989, à cause de mon malaise, de ma souffrance, j'ai été obligée de commencer mon analyse.

Sept ans après le début, j'ai ressenti le besoin (il s'est imposé à moi) de vérifier qu'il existait un corpus théorique, un ensemble de connaissances qui soutenait et accueillait ce que je trouvais en thérapie. Cela m'a conduit à la rencontre avec la théorie en 1996.

Je souligne que, dès le début, je suis passée de l'expérience de ma propre analyse à la théorie.

Quatre ans plus tard, en janvier 2000, après 11 ans d'analyse, j'ai décidé d'ouvrir un cabinet en tant que psychanalyste et j'ai reçu mon premier patient.

Cette décision a entraîné un certain détachement de ce qui avait été ma profession jusqu'alors. Étant donné que j'avais la possibilité de reprendre mon poste initial, en soins ambulatoires, qui demandait moins de dévouement, j'ai renoncé au poste de l'hôpital afin de pouvoir combiner mon travail et ma pratique de psychanalyste.

Cette initiative, vue après-coup, ne répondait pas à une vocation ni même à un désir d'être analyste, mais c'était plutôt une réponse à ce que j'interprétais comme une demande/désir d'un Autre. J'ai agi en fonction de ce que j'avais interprété comme le désir de l'analyste.

¹ J. Lacan, « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 489.

² J. Lacan, « Télévision », *Autres écrits, op. cit.*, p. 519

³ *Ibid.*

Partant de ce principe, je pratiquais l'analyse comme je le pouvais et bien que je sois assez habituée à me dépouiller de ma subjectivité du fait de ma profession, je vous rappelle ce que Freud dit en 1912 « que l'analyste doit être neutre et qu'il doit prendre le modèle du chirurgien qui impose du silence à toutes ses affections et même à sa compassion humaine et concentre toutes ses énergies psychiques sur une seule finalité : pratiquer l'opération selon toutes les règles de l'art ¹ ». Malgré cela, comme je n'avais que peu de connaissances théoriques qui fonctionneraient comme un parapet et qui m'aideraient à faire face à l'angoisse de me placer dans le manque de savoir et dans une tentative de défense contre le réel, dans ce premier moment j'ai fonctionné avec une identification à l'analyste.

L'identification, comme son nom l'indique, crée la même chose, cherche l'identique et moi, j'essayais de reproduire, d'imiter, de copier... à la manière de mon analyste, ce qu'il faisait, mais cette issue identificatoire de traiter l'angoisse ne fonctionnait pas dans la clinique et il m'est apparu clairement ce que Lacan dit dans la « Direction de la cure... ² », que ce n'est pas par l'identification qu'on devient analyste.

Cette difficulté m'a amenée à reconsidérer ma décision à plusieurs reprises.

Quatre ans plus tard, en 2004, lorsque je suis venue à la Rencontre Internationale, qui a eu lieu précisément ici à Buenos Aires, avec d'autres circonstances qui se sont produites au même moment, je me suis séparée de mon premier analyste, avec lequel j'étais en analyse depuis 15 ans, et il y a eu des changements dans la position subjective et dans la fonction d'analyste, dans le sens de m'autoriser, ce qui a conduit à une satisfaction, car je voyais que les cures commençaient à progresser.

Au bout d'un certain temps, j'ai repris l'analyse avec une nouvelle analyste et j'ai fait un deuxième tour, qui a duré encore quelques années et m'a permis d'aller plus loin. J'ai pu mieux saisir la structure trompeuse et la mise en place de mon fantasme.

Par la suite (en 2010), je suis intervenue dans le dispositif de la passe en tant que passeuse, une expérience qui a également eu des effets.

Avec le temps, j'ai pu saisir les impossibilités imposées par la structure, ce qui m'a permis de modifier la manière dont je me positionnais dans le transfert et la manière d'orienter mon intervention.

Il ne s'agissait plus d'une identification, mais plutôt du fait que j'étais capable de m'en dépouiller, de consentir au manque à être et à savoir et de me présenter à la rencontre avec l'analysant, ne refusant plus d'occuper la place du semblant.

Or, ce changement subjectif efficace, qui indiquerait la fin de mon analyse, ne résout pas le problème du désir de l'analyste et ce qui peut entraver cette fonction. Désir de l'analyste, une notion complexe qui m'a interpellée et m'interpelle encore.

Traduction : Noelia Luzar (Argentine)

¹ S. Freud (1912), « Conseils aux médecins sur le traitement analytique », *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1953, pp. 61-71.

² J. Lacan (1958), « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 585-645.

PREMIERS PAS EN TANT QU'ANALYSTE

Marta Pilar Casero Alvarez
Gijón, Espagne

J'ai commencé une analyse en raison de mes difficultés personnelles, mais dans ma pratique professionnelle - j'ai travaillé dans un centre de santé mentale en tant que travailleuse sociale. Rapidement je me suis rendu compte du grand avantage que l'analyse apportait également dans mon travail de soins, dans le domaine du travail social clinique dans les services publics de santé mentale.

L'intervention sociale dans le domaine de la psychiatrie nécessite d'établir un transfert préalable avec les patients, une relation de confiance, de soutien et quand elle se construit finalement avec le temps, il est dès lors possible de suggérer, d'orienter et d'intervenir en apportant un soutien économique et social pour améliorer leur qualité de vie et qu'ils puissent gouverner autant que possible leur destin, exercer leurs droits ou gérer les prestations. S'il n'y a pas de transfert, il n'est pas possible d'aller de l'avant.

Grâce à mon analyse, j'ai appris à établir des liens fermes qui soutiennent et surtout j'ai appris à écouter et à comprendre la folie. Ma recherche dans la vie – je ne m'étais pas rendu compte que je cherchais et me posais continuellement des questions – mes questions – appelons existentielles – tournaient autour de la folie qui m'entourait et de l'effet que cela avait eu sur ma propre histoire.

J'ai pris conscience que cette recherche personnelle m'a dirigée. Le savoir qui jaillit de l'analyse, m'a fait me rendre compte des compétences que j'avais développées par nécessité, pour savoir faire avec la folie qui m'entourait et que je continuais d'apprendre. Vérifier qu'après les élaborations apparaissaient des réponses à mes questions ; cela m'a fait comprendre que je voulais m'approcher de cette folie pour construire quelque chose de plus vivifiant avec elle, je voulais contribuer, parce que je me considérais coupablement privilégiée de ne pas avoir souffert dans ma peau le terrible mal.

J'ai souffert d'une grande rage, de colère et de rejet face aux absurdités qui m'entouraient, mais l'analyse m'apaisait et transformait cette poussée en un engagement, dans le besoin de rendre une partie de ce que j'avais reçu, de ce que j'avais appris. L'analyse m'avait permis de me développer et de mieux me situer face à cette souffrance et de là est né le désir de me mettre face à d'autres tout aussi fous pour aider à construire des vies plus vivables.

Je me suis souvent demandé si oui ou non je serais capable de faire un travail digne, d'être à la hauteur de la tâche, je me sentais comme un imposteur mais la réponse qui me revenait des patients avec qui je travaillais dans le service public réfutait mes peurs, cela me donnait le courage de continuer.

C'est après une dizaine d'années d'analyse que la question s'est posée pour moi : je me situe comme analyste, ou pas ? Je dis me situer et je ne dis pas désir d'analyste car cela, « après coup », je peux voir que c'est apparu beaucoup plus tard.

Faire le premier pas vers une position d'analyste - aujourd'hui je m'en rends compte et non sans surprise – que le désir est apparu comme une sorte d'identification aux autres. J'ai été encouragée par un impératif surmoïque et un désir de travailler avec la souffrance et la subjectivité d'une manière différente de celle que je pouvais réaliser dans le service public. C'est ainsi qu'un « analyste potentiel » s'était forgé, comme a dit Colette Soler lors de notre VII^e Journée d'École de Buenos Aires.

En plus de l'analyse, j'avais commencé à me former dans des séminaires, à participer à des cartels, à assister à des conférences, et j'étudiais la théorie lacanienne que je comprenais à peine. Je me souviens de mes préjugés qui m'alourdissaient et me rendaient difficiles à accepter les différences de jouissance avec mes premiers analysants, mais maintenant je peux dire que lors de ces premiers pas, il n'y avait rien de ce que plus tard j'ai pu trouver et situer en tant que position d'analyste.

Maintenant, je pense que ce qu'il y avait alors était un désir de m'autoriser en tant qu'analyste, un désir accompagné d'une « formidable » hystérie analysante et plus tard, alors que je continuais ma formation et gagnais de l'expérience avec la pratique, j'ai pu saisir dans toute son ampleur ce que le désir de l'analyste signifiait vraiment, l'acte et son horreur, et le jonglage de la stratégie et de la tactique nécessaires pour le soutenir. Vingt ans d'analyse ont été nécessaires pour limiter la « *furor sanandi* », pour s'adapter à l'impossible, pour accepter ces petites différences de jouissance particulière, chose nécessaire pour une éthique psychanalytique, un long chemin...

À l'heure actuelle, cela ne fait que 17 ans de pratique en tant qu'analyste et je considère qu'il y a encore beaucoup d'apprentissage en attente ; mais au début, je me souviens que je ressentais une énorme insécurité, j'avais peur de ne pas suivre les règles, de faire des erreurs, de ne pas savoir interpréter, à chaque cas que je prenais en charge, je courais superviser les séances. J'avais peur de me désorienter avec la structure du patient et de me perdre dans la direction de la cure. J'avais peur de ne pas savoir comment le faire et que les patients décident d'abandonner. Je doutais de suivre le rythme du patient, si je le forçais, ou non, si je captais bien le sujet et ses positions face au désir, face à l'Autre...

Je craignais alors qu'en présentant les cas à mes collègues, mon ignorance ne devienne évidente. J'avais peur que les patients se rendent compte que je n'avais pratiquement aucune expérience en tant qu'analyste et que je n'étais pas capable de me connecter avec eux. A chaque séance je repassais en revue la précédente afin qu'aucune information ne s'échappe...

Heureusement, j'avais suivi des patients pendant 30 ans et bien qu'à cette époque je n'étais qu'un apprenti analyste, aucune des catastrophes redoutées ne s'est jamais produite et toutes les craintes ont été résolues lorsque j'ai commencé à réaliser qu'il était nécessaire d'accepter de ne pas savoir et qu'une part importante de travail devait être assumé par le patient ; qu'il a fallu du temps pour se faire à l'être¹.

L'École et les liens avec les collègues étaient un soutien à l'époque et sont maintenant plus nécessaires que jamais, surtout quand les idéaux se sont déjà évaporés et qu'il reste encore un chemin de travail autant dans la clinique qu'à niveau associatif. C'est maintenant que je prends conscience que j'ai décidé de choisir ce silence et cette solitude pour écouter cette différence absolue que chaque patient porte. Ce sont les liens avec les collègues de l'École le soutien sur

¹ J. Lacan, « Radiophonie », *Autres écrits*, Buenos Aires. Paidós, 2012, p. 449 ; *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 426.

lequel nous reposons pour nous soutenir dans cette profession impossible, cela agit comme moteur pour soutenir l'engagement.

Premiers pas maladroits et un long chemin encore...

QUI CAUSE ?

Claire Parada
Paris, France

Cette proposition d'intervention m'a donné l'occasion de me replonger dans les embarras du début. Ça prend un certain temps pour entrer vraiment dans la fonction et je m'aperçois que les deux points que je voulais aborder conservent une certaine actualité, ils restent comme des questions à remettre sans cesse sur le métier, comme des aiguillons pour ne pas s'endormir dans la fonction.

Le premier point était la question de la position de l'analyste, comment l'occuper ? Quelle légitimité ? En effet, « l'analyste ne s'autorise que de lui-même », loin de rendre les choses plus faciles : « alors n'importe qui peut s'installer quand il veut », introduit au contraire une difficulté majeure. Aucune légitimité assise d'un quelconque diplôme, ou d'un grand Autre qui nomme ou valide. Alors d'où viendrait la légitimité ? C'est une question qu'on ne peut pas se poser au début. Elle ne vient pas en tout cas d'un savoir universitaire, ni du moi qui prend la décision. La tendance vient alors de recouvrir ce manque d'un habillage imaginaire et de « faire l'analyste », d'incarner une « raison sociale » qui en définitive entrave dans la pratique.

Alors comment occuper cette place, comment être la cause, la cause que l'autre cause pour en dire un peu plus sur ce qui le cause ? Avec quoi opère-t-on puisque très vite on réalise que ce n'est pas avec un savoir faire appris à l'université et je dirais que ça, ça vient avec le travail de sa propre cure et la chute des identifications, c'est assez subtil mais très sensible à saisir. Ne plus être en représentation de la figure de l'analyste imaginaire, il y a quelque chose qui chute et qui découvre la fonction de la cause, de la cause du désir.

L'autre point est ce qui est visé dans les propos de l'analysant. Comment ne pas se laisser embarquer dans la petite histoire qu'il nous raconte et à laquelle il voudrait nous faire participer en attendant qu'on y apporte des réponses concrètes ? S'en tenir à la rude ligne que la seule chance de pouvoir répondre à la demande proprement analytique est de ne pas répondre à la petite histoire. Ce qui n'est pas ne rien dire non plus d'ailleurs. Alors sur quoi porter son attention ? Attention flottante nous dit Freud, ne s'attacher à rien en particulier pour entendre ce qui se répète, ce qui insiste dans les dits. Cela suppose de ne pas se laisser fasciner par les significations, pour laisser apparaître ce qui cause les dits plus que ce qu'ils signifient. Tâche ardue si on ne l'a pas expérimenté dans la cure. Il faut pouvoir se départir de son désir de savoir de départ, ou peut-être son désir du savoir de l'analysant. Toujours viser au-delà des dits, où se loge le désir et où gîte la jouissance.

On note comment ces deux points sont forcément intimement intriqués : la position de l'analyste et ce qui est visé dans la cure. Ce qui est visé guide d'une certaine manière la façon

dont l'analyste va occuper sa place, qui elle-même induit une certaine orientation dans le discours de l'analysant vers ce qui le cause.

PREMIERS PAS D'ENTREE DANS LA FONCTION DE L'ANALYSTE

Lina Velez
Paris, France

La question « Comment devient-on analyste ? » se décline autour de celle du « désir de l'analyste », est-ce à dire : « quelle fonction remplit-il en tant qu'analyste ? Qu'est-ce qui le soutient à cette place ? Le désir de devenir analyste est une des conséquences possibles de la cure. Qu'est-ce qui peut conduire un analysant à ce consentement au moment où, dans la cure, le sujet traverse la fiction qui l'habitait ? C'est une rencontre dans la cure qui fait émerger « le désir de l'analyste ». Cette rencontre implique une réponse : un consentement ou un refus.

Ce désir est le résultat d'une rencontre contingente avec ce qui est à l'origine même du désir, un manque là où le sujet avait logé quelque chose de son être. L'émergence de ce désir ne peut se faire qu'à partir de ce vide sur un mode particulier pour chacun. Que faire de ce vide ? Dans le *Séminaire XI* Lacan précise « C'est en ce point de manque que le sujet a à se reconnaître. [...] Là où le sujet se voit causé comme manque par *a* et où *a* vient boucher la béance que constitue la division inaugurale du sujet¹ ».

Qu'est-ce qui pousse un analysant à passer à la place de l'analyste ? Dans mon cas, c'était ce moment dans la cure où la rencontre avec ce vide m'amène, me semble-t-il, à me reconnaître dans ce point de manque, et cette expérience m'a confrontée à la castration sur une autre modalité que celle de l'impuissance imaginaire. Ce vide surgit de la rencontre d'un point d'absolu. Je crois saisir les coordonnées du désir de l'analyste avec la mutation du désir de savoir, particulièrement le renoncement au savoir absolu sur le signifiant de la jouissance. L'amour du savoir pris comme objet conduit à un ratage. Ce manque dans le savoir touche à l'impossible à dire. Le vide est un réel, non articulable à un signifiant. J'aurais pu confondre la désillusion de la vie amoureuse avec la fin de l'analyse, c'est-à-dire la « dé-supposition » du partenaire. L'amour duquel il fut l'objet et sa force agalmatique s'effondrèrent après la traversée des coordonnées névrotiques de cette passion. J'ai découvert un certain masochisme de la jouissance, et l'amour du déchiffrement est passé du clair à l'obscur. L'amour pour l'homme et celui pour la vérité étaient équivalents. L'un s'effondre avec l'autre. A ce moment-là, j'ai été désignée passeur et je traversais une zone de tumultes d'où surgissaient des affects comme l'angoisse, le deuil, et la jouissance d'une phase finale de la cure pas totalement finie ainsi qu'un changement dans la relation transférentielle.

Comment consentir à occuper la place d'analyste ? Était-ce une imposture d'oser franchir ce pas ? L'oscillation ne me permettait pas de trancher même si j'avais depuis de nombreuses années une pratique clinique avec des adolescents psychotiques en institution. Je reçus un appel auquel je ne pus me dérober : elle souhaitait commencer une analyse, elle avait un poste de psychologue dans une maison d'arrêt parce qu'elle avait besoin de murs pour trouver un cadre. J'y consentis, non sans hésitation. Consentir au désir de l'analyste implique un dire que « oui », un choix, une décision. Le temps n'était pas aux atermoiements et je ne pouvais qu'occuper cette place. C'est à partir de ce point que procède le passage à l'analyste en tant qu'il consent à se faire cause du désir d'un autre. Le désir de l'analyste est ce qui maintient l'analysant à sa tâche

¹ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil 1973, p. 243.

jusqu'à ce que s'évacue l'objet *a* « du même mouvement dont choit le psychanalysant pour ce qu'il ait dans cet objet, vérifié la cause de son désir² ». Le désir du psychanalyste n'est repérable que dans son acte, par conséquent seulement après-coup.

Comment faire pour que se poursuive l'analyse au-delà de tout effet thérapeutique, et faire en sorte que les conditions du transfert soient maintenues et qu'il opère dans le champ de l'analyse ?

² J Lacan, « Comptes-rendus d'enseignement 1964-1968 », *Ornicar ?* n°29, Paris, Navarin, 1984, p. 18.

POLITIQUE
L'UTILITE SOCIALE DU PSYCHANALYSTE

RENDRE PRESENTE L'HYPOTHESE DE L'INCONSCIENT

Manel Rebollo
Tarragone, Espagne

Poser la question de la fonction sociale du psychanalyste nous conduit à sa localisation dans les différents discours, étant donné qu'il s'agit de différentes modalités de lien social.

Nous prenons comme point de départ le discours psychanalytique, celui où le psychanalyste prend sa place primordiale, le semblant d'objet *a*, faisant ainsi les dires de l'analysant dans ce lien singulier à deux pour produire le S1 qui gouvernait le sujet sans le savoir : son inconscient.

Pour traiter de la fonction sociale du psychanalyste, je ne peux la penser que comme sa fonction dans la particularité de la cure extrapolée aux sphères collectives des relations plus ou moins humaines.

« Qu'y renonce donc plutôt celui qui ne peut rejoindre à son horizon la subjectivité de son époque¹ », écrit Lacan dans « Fonction et champ... », en 1953. Plus tard, il poursuit : « Qu'il connaisse bien la spire où son époque l'entraîne dans l'œuvre continuée de Babel, et qu'il sache sa fonction d'interprète dans la discorde des langages. »

Cinq ans plus tard, dans « La direction de la cure... », il pose cette question : « À quel silence doit s'obliger maintenant l'analyste pour dégager au-dessus de ce marécage le doigt levé du Saint Jean de Léonard, pour que l'interprétation retrouve l'horizon déshabité de l'être où doit se déployer sa vertu allusive ? » La citation fait référence à la littérature psychanalytique de l'époque, considérée par lui comme un fumier (les écuries d'Augias) d'où devrait pouvoir émerger la signalisation² du psychanalyste : le doigt interprétant.

De ces deux citations, on peut extraire mon idée de la fonction sociale du psychanalyste : interprète dans la discorde des discours.

Freud posait trois métiers impossibles : gouverner, éduquer et psychanalyser, que Lacan extrapolera à ses discours, en ajoutant une autre impossibilité : « faire désirer », avec laquelle se structure le discours hystérique, le seul où l'inconscient est évalué comme « un savoir qui ne pense pas, ne calcule pas et ne juge pas », comme il le commente dans *Le triomphe de la religion*.

Gouverner et éduquer sont deux fonctions socialement valorisées et établies de longue date, devant lesquelles le psychanalyste est en position de nouveau venu.

« Comme ils en sont au stade de l'éveil ; [il fait référence aux psychanalystes] ça leur a permis de s'apercevoir qu'en fin de compte les gens qui gouvernent comme les gens qui éduquent n'ont aucune espèce d'idée de ce qu'ils font. Cela ne les empêche pas de le faire, et même de le faire

¹ J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 321.

² J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », *Écrits, op. cit.*, p. 641.

pas trop mal³ » (...) « que l'arrivée de l'analyste à sa propre fonction a permis de faire un éclairage à jour frisant de ce que sont les autres fonctions.⁴ »

Freud n'a pas parlé de la position du scientifique - puisque pour lui c'était tabou, selon Lacan. C'est aussi une position impossible, seulement la science n'en a pas encore la moindre idée, et c'est sa chance.

Même sans avoir la moindre idée de ce qu'ils font, les scientifiques ont parfois des crises d'angoisse lors de leurs rencontres inattendues avec la possibilité de destruction de la vie qui plane toujours sur leurs expériences. Ainsi, « L'analyse, (...) c'est une fonction encore plus impossible que les autres⁵ ». Si le monde est ce qui marche (marche, tourne, c'est sa fonction du monde), le psychanalyste s'intéresse à ce qui ne marche pas : le réel. Sur ce point, il se confronte au réel bien plus que les scientifiques. Il se confronte à l'immonde du monde.

Dans les années 1970, Lacan opposait le discours du psychanalyste à deux autres : la science, qui forçait le sujet, et la religion, maître dans le domaine de l'attribution du sens. Il ne s'agit pas de rivaliser avec ces structures discursives, mais d'en différencier la fonction sociale du psychanalyste : rendre présente l'hypothèse de l'inconscient au-delà du contexte réduit du couple psychanalyste-analysant

Au Rendez-vous de Paris en 2014, Antonio Quinet parlait du psychanalyste comme d'un « étranger dans sa propre langue », une image que j'ai trouvée très suggestive, et pas seulement au niveau de sa fonction dans la cure, mais aussi au niveau de sa fonction sociale : étranger⁶ au discours dominant, celui qui pose les questions inconfortables, les questions que les locaux ne se posent plus parce qu'ils ont été immergés, imprégnés dans ce discours depuis le début. J'emprunte cette idée de l'étranger à Luis Izcovich, qui l'a lui-même empruntée à Franz Kafka, qui la formule en ces termes dans *Le Château*.

Ce n'est qu'à partir de l'étranger, voire de l'exil, que peut émerger le doigt interprète du psychanalyste, pointant vers ce qui perce la structure et remet en question le savoir constitué dans tout discours. Rappelons que « l'histoire n'étant rien de plus qu'une fuite, dont ne se racontent que des exodes. Par son exil, [en référence à Joyce], il sanctionne le sérieux de son jugement. Ne participent à l'histoire que les déportés⁷ ».

La particule « ex » est très présente dans la terminologie lacanienne. L'une de ses utilisations les plus originales se trouve dans le Séminaire VII, *L'éthique de la psychanalyse*, lorsqu'il invente le terme « extimité », « cette extériorité intime », qu'il attribue à « la chose », et avec lequel on peut se référer à l'objet *a*.

Si la position de l'analyste est celle d'un « semblant d'objet *a* », cause du désir, objet qui, étant extérieur, se situe au cœur des dits de l'analysant, causant son désir, dans sa fonction sociale le psychanalyste occupe aussi une position d'exilé du discours de son époque, exil d'où il peut élever son « non-entendu » qui interroge et en même temps signale la jouissance que le discours recouvre.

Parmi les termes lacaniens, il y a un verbe qui était déjà présent dans le séminaire VI, *Le Désir et son interprétation*, et qui a proliféré dans plusieurs des *Autres écrits*, notamment dans « L'étourdit » et « Radiophonie ». Il s'agit du verbe ex-sister, avec un trait d'union entre ex et sister. Cette orthographe permet de noter séparément « ex », une particule dénotant l'extériorité, et « sisto », un verbe latin qui peut être traduit par établir, situer, fixer, être, et qui fait référence à l'« état », au « statut » de quelque chose. Mettre ex avant sisto produit la signification d'un être du dehors, et cette ex-sistence Lacan la réfère aux analystes. « Il y en a, maintenant c'est fait : mais c'est de

³ J. Lacan, *Le Triomphe de la religion*, Paris, Seuil, 2004, p. 72.

⁴ *Ibid.*, p. 76.

⁵ *Ibid.*, p. 75.

⁶ Note du traducteur : en espagnol étranger s'écrit *extranjero* et l'auteur fait résonner le préfixe *ex* pour indiquer qu'il y a quelque chose dehors.

⁷ J. Lacan, « Joyce le symptôme », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 568.

ce qu'ils fonctionnent. Cette fonction ne rend que probable l'ex-sistence de l'analyste⁸ » affirme-t-il dans la « Note italienne », en se référant aux Analystes de l'École (AE).

Dans le même texte, il parle de l'objet *a*, qui ex-siste, dit-il, parce qu'il l'a construit. Et plus loin, dans la continuité, il affirme l'inex-sistence du rapport sexuel, inexsistence dont il faudrait démontrer l'impossibilité d'écriture pour que la psychanalyse s'égle à la science.

Aussi « le dire ex-siste au dit⁹ » et le sujet, « la bande mœbienne du sujet, cette chute le démontrant n'être qu'ex-sistence à la coupure à double boucle dont il résulte¹⁰ ».

Enfin, l'inconscient « ex-siste dans le discours de l'hystérique¹¹ ».

« L'inconscient ex-siste, se motive de la structure, soit du langage¹² ». Ainsi, rendre présente l'hypothèse de l'inconscient exige aussi une position d'ex-sistence qui rend difficile de l'éviter.

Pour conclure, je voudrais souligner que mon récent travail à la CAI (Commission d'Agrément Internationale) m'a donné matière à réflexion sur la fonction de l'AME, non seulement dans notre École, mais aussi dans et devant le monde en général, tant au niveau de son humanité que de son « immonde ». Quand Lacan dit que l'École peut nommer comme AME les analystes qui ont fait leurs preuves, avec toute l'énigme de l'utilisation de ce terme - preuves - je comprends que le social, le collectif, est un élément à utiliser comme critère, étant donné que c'est l'École qui a le pouvoir de « garantir » l'aptitude de tels candidats à la nomination. Cela se fait à travers une procédure manifestement collective, où non seulement leur travail clinique est valorisé - fait fondamental - mais aussi leur engagement en faveur de l'insertion sociale « possible » de l'hypothèse de l'inconscient, hypothèse qui, en principe, n'est pas « socialisante », mais fait obstacle au lien social dans la poursuite de la singularité du désir du sujet.

Traduction Kelly Vargas

RENDRE PRESENTE L'HYPOTHESE DE L'INCONSCIENT (RESONANCE)

Mikel Plazaola
San Sebastian, Espagne

Plus facile à dire qu'à faire, surtout quand Freud lui-même, après toute sa construction théorique, clinique et pratique, a décrit son travail, la psychanalyse, comme une tâche impossible.

Malgré sa volonté déterminée de la défendre et de la transmettre, il savait que la diffusion de la psychanalyse ne visait pas le confort social, donc une acceptation difficile. C'était plutôt quelque chose de dangereux et de contagieux.

⁸ J. Lacan, « Note italienne », *Autres écrits, op. cit.*, p. 308.

⁹ J. Lacan, « L'étourdit », *Autres écrits, op. cit.*, p. 482.

¹⁰ *Ibid.*, p. 485.

¹¹ J. Lacan, « Télévision », *Autres écrits, op. cit.*, p. 518.

¹² *Ibid.*, p. 530.

Lacan, après des années de parcours à son retour, dans l'élaboration et l'extension de la psychanalyse propose en 1978 : « Tel que maintenant j'en arrive à le penser, la psychanalyse est intransmissible¹ ».

L'intransmissibilité renvoie à la fâcheuse condition qu'à chaque fois l'analyse est à réinventer. C'est-à-dire qu'elle est non transmissible dans la mesure où il n'existe pas de protocole standardisé pouvant faciliter ni son enseignement ni sa transmission.

Cependant, en 1974, il a une opinion quelque peu différente, avec une autre perspective qui correspond mieux à la question qui nous réunit :

« L'analyse est le poumon artificiel grâce auquel on essaie d'assurer ce qui est nécessaire pour trouver du plaisir à parler pour que l'histoire continue. On ne s'en est pas encore rendu compte, et c'est une chance car dans l'état d'insuffisance et de confusion où se trouvent les analystes, le pouvoir politique les aurait déjà pris en main. Pauvres analystes, qui leur auraient enlevé toute possibilité d'être ce qu'ils devraient être : compensatoires ; en fait, c'est un pari, c'est aussi un défi que j'ai soutenu, je m'en remets aux risques les plus extrêmes. Mais, dans tout ce que j'ai dit, quelques formules heureuses survivront peut-être, tout est laissé au hasard dans l'être humain² ».

Pari et risque donc, avec le hasard comme toile de fond, applicable à cette possible fonction sociale de l'analyste.

Entre les séquelles des pandémies, dans lesquelles nous nous sommes habitués à la terminologie médicale, et tant de choix forcés, nous pouvons facilement choisir la peste ou nous libérer de l'étouffement, en faisant présente l'hypothèse de l'inconscient, comme une bouffée d'air dans un contexte accablant de preuves scientifiques, de discours fermés, de superficialités éphémères et de banalités.

La première question : de quoi parle-t-on quand on pense à la « fonction sociale de rendre présente l'hypothèse de l'inconscient » ?

Nous tenons pour acquis que, dans la démarche d'une cure analytique, tant le rôle de l'analyste (singulier et non social dans ce cas) comme la présence de l'inconscient sont plausibles et vérifiables.

Naturellement d'une autre manière, mais aussi, cela se produit dans d'autres activités (séminaires, affiches, congrès, publications), car fréquemment lorsque nous écoutons ou lisons, des échos et des questions liés à notre propre inconscient résonnent.

De manière générale, on peut penser à un effet, en dehors des conditions du dispositif de soins et de nos structures de formation. Là, la « fonction sociale » serait comme une causalité, un effet d'extension de la psychanalyse, dans un contexte extérieur au dispositif et aux activités d'enseignement.

C'est peut-être aussi un petit « poumon artificiel ».

Alors, que peut faire, ou mieux, qu'est-ce qui fait que l'hypothèse de l'inconscient devienne présente comme une fonction sociale de l'analyste ?

Il y a des aides inestimables dans cette tâche, comme le récent lapsus de l'ancien président Bush condamnant avec véhémence la guerre en Ukraine et Poutine dans son discours, mais s'emmêlant à chaque reprise, disant « guerre en Irak » au lieu de « guerre en Ukraine », et ne sachant point comment s'en sortir.

L'anecdote est une perle qui n'a pas de prix, mais je ne pense pas qu'elle ait plus de portée qu'une blague virale, et le ridicule du personnage.

¹ J. Lacan, (1978), « Conclusion du 9e Congrès de l'École Freudienne de Paris sur « La transmission », 6-9 juillet 1978 », *Lettres de l'École Freudienne de Paris*, 1979, 25 (II), 219-220. (En castellano en *Psicoanálisis inédito.com*)

² J. Lacan, (1974), « Déclaration à France Culture en 1973 », *Le Coq-Héron*, n° 46-47, 1974, 3-8, p. 5.

En écho à ce que propose Manel Rebollo [voir dans ce même numéro de *Wunsch*], on connaît bien le rejet généré, je pense à juste titre, par toute interprétation prétendument analytique de quelqu'un face à ses manières de faire ou de dire (hors contexte analytique) : *Ansia interpretandi*. Plus fréquent, mais pas seulement, quand on débute dans le monde de l'analyse et qu'on essaie de montrer les merveilles de la psychanalyse et les manifestations de l'inconscient... des autres, bien sûr.

Ici intervient « l'étrangeté », mais aussi le fait que l'inconscient, qui l'est pour des raisons, et qui travaille avec lui, requiert des conditions spécifiques.

Ce rejet tient à une nuance : l'engouement que transmet ce type d'intervention, comme si la vérité de l'autre était chez celui qui la fait.

Comme le disait le refrain bien connu : « interprétation hors séance est agression ».

Peut-être est-ce cette même raison qui génère fréquemment le rejet social de toute référence à l'inconscient et, en général, aux notions psychanalytiques.

Cul-de-sac, donc, comme manière de présenter l'hypothèse de l'inconscient...

Cela montre aussi que dans l'aspect social en dehors de l'analyse, tant ou plus important que *ce qui est dit*, il y a *comment c'est dit*, la mélodie de la chanson, au-delà des paroles : comment, à quel moment, à partir de quelle position. Savoir se taire sur le moment, le silence fait aussi partie de la mélodie.

Dans cette fonction de présentification dont nous parlons, en ce qui concerne la transmission, il y a une difficulté inhérente : transmettre le plus intime et singulier d'une expérience vérifiée de soi, à l'universel, aux autres. Le cas le plus évident étant ce que nous avons dans la passe.

Mais cette difficulté s'étend aussi à tous les domaines du discours social.

Manque aussi d'un poumon, dans le discours social actuel, où, pour faire vite, l'utilisation de la science par le capitalisme étouffe les sujets. Sujet noyé, forclos par les classifications, les preuves, les catégories, les protocoles dans tous les domaines de la santé : consultations médicales obligatoires par protocole et contre-la-montre.

Exclusivité du positivisme et des « preuves scientifiques » dans les médias officiels de la culture comme à l'Université.

Et avec ça, quelque chose qui sonne maintenant comme une nouvelle « menace » : le développement et la confiance presque aveugle dans les progrès des neurosciences, qui semblent révéler les mécanismes neuronaux de l'âme humaine et, de manière prévisible, aussi ses péchés. Pourtant, à une autre époque, une fascination similaire s'est manifestée dans le milieu universitaire pour la « carte du génome humain » : elle allait expliquer tout ce qui concernait le psychisme et la clinique. Ce devait être une avancée gigantesque dans le diagnostic scientifique et le traitement de la maladie mentale.

La carte du génome humain est déjà achevée, d'énormes sommes d'argent ont été investies, et au moins en ce qui concerne la psyché, il semble qu'elle ait eu le destin d'être payée avec la même monnaie que les lois du marché : elle a été engloutie par de nouvelles attentes fascinées concernant les neurosciences.

Cependant, ni le génome humain ni, comme on pouvait s'y attendre, les neurosciences n'empêchent le malaise généré chez les sujets par sa propre efficacité. À titre d'exemple, le malaise subjectif de plus en plus diffus, plus difficile à cerner par les sujets malgré les progrès de la médecine, des médicaments, de la technologie, etc.

Mais si l'on écoute Freud, n'y a-t-il pas une similitude entre « l'écosystème » irrespirable du sujet et les objections que rencontre la fonction de présentification de l'inconscient... ? Ne sont-ils pas faits du même matériau ?

Pour cette raison, ces objections sont souvent qualifiées de résistance dans le discours social. Réfléchissons donc à ce que l'on peut tirer de l'affirmation de Lacan : « il n'y a qu'une seule résistance : la résistance de l'analyste ³ ».

Une option est ce que dit le proverbe chinois : « Assieds-toi à la porte de ta maison et tu verras passer... »

Malgré cet appel à la vertu de la patience, pour les analystes, je ne pense pas qu'il s'agisse de rester assis à attendre.

Lacan indique déjà une voie : l'enseignement de la psychanalyse ne peut se transmettre d'un sujet à l'autre qu'au moyen d'un transfert de travail⁴.

Et il doit y avoir du transfert de travail, car malgré tout, après 120 ans de pratique en terre hostile, le discours analytique persiste. Bien plus longtemps que d'autres solutions et pratiques plus ou moins fascinantes.

Donc : (et là je change le titre) Qu'est-ce qui *fait* que l'évidence de l'inconscient se transmet, soit présente ?

Car la vérité est que, comme dans la transmission, et malgré tous les regrets énumérés et autres, l'inconscient n'est pas une hypothèse mais une évidence qui se vit et se vérifie, qu'elle soit reconnue ou non.

Au-delà du caractère anecdotique des lapsus, des angoisses (de noms divers aujourd'hui), qui rendent compte de la division subjective, il est fréquemment vérifié que quelque chose qui a été entendu, hors du dispositif de la cure, a été dit ou a été lu dans un instant, il a eu un effet déterminant sur quelqu'un ; cela ouvre parfois la voie pour articuler ou vouloir élucider ces malaises, et ces stimuli sont poussés par un certain désir.

C'est un postulat que ce qui est transmis, c'est le désir.

Alors, peut-être que le désir de quelqu'un, qui est censé être lié à la psychanalyse, pourrait être une manière de mettre en évidence l'hypothèse de l'inconscient dans son contexte social, de par sa manière d'agir, d'écouter, de référer, de considérer, d'émettre un avis, demander ou se taire... c'est-à-dire : « pour son style ».

Style d'agir devant ce que ses contemporains divisent par ce qu'ils subissent.

Dans la mesure où le désir ne peut pas se dire, ce serait un désir attesté et perçu, plutôt qu'un désir manifesté par une intention.

On peut supposer alors que ce qui se révèle est la manière de vivre le désir, qui s'accompagne d'une éthique, et qui peut faire signe.

En résonance avec l'autre exposé de cette table : signe de l'étranger.

Dès lors, c'est contingence ou hasard que cette éthique ait des effets sur les autres.

Lacan, dans la « Note italienne », précise quelque chose qui peut s'appliquer ici : « la condition dont par quelque côté de ses aventures, l'analyste doit la marque porter. A ses congénères de « savoir » la trouver ». C'est une marque produite par l'analyse, mais qui se précise dans un savoir qui prend en compte le réel, à commencer par le sien et son horreur de savoir « (...) pour savoir être un déchet » bien éloigné des engouements et des hypothèses de savoir. Ceci, bien sûr, nécessite d'abord de s'assurer qu'il y a un analyste. Dans ses tâches en dehors de la cure, il ne

³ J. Lacan, (1954-55). Libro 2. El Yo en la Teoría de Freud y en la técnica Psicoanalítica., *El seminario de Jacques Lacan*. Barcelona: Paidós (1983), p. 341 ; *Le Séminaire, livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique*, Paris, Seuil, 1978.

⁴ J. Lacan, (1964-1971). Acto de fundación *Otros Escritos* (pp. 247-259). Buenos Aires: Paidós ; « Acte de fondation », *Autres écrits, op. cit.*

sera pas analyste, mais peut-être que ses marques indiquent un style singulier qui fait cause aux autres⁵.

⁵ J. Lacan, (1973). « Note italienne », *Autres écrits*, *op. cit.*, pp. 307-311

POUR CONCLURE

Ana Alonso
Madrid, Espagne

Dans la « Proposition du 9 octobre 19687 sur le psychanalyste de l'École », Lacan assigne comme tâche à l'École de s'employer à dissiper l'ombre épaisse qui recouvre ce raccord où l'analysant devient analyste. Et cette VIIe Rencontre Internationale d'École que nous allons conclure y est consacrée.

Pour cela, il a désigné la passe comme l'épreuve de l'historisation de l'analyste, c'est-à-dire, raconter comment et pourquoi il est devenu analyste. Historisation qui est toujours au « un par un ». Comme les AE de l'École l'ont relevé dans la première séquence.

Dans ce même texte, il affirme que « la terminaison de la psychanalyse dite didactique, c'est le passage en effet du psychanalysant au psychanalyste ». Mais, est-ce que passer à l'analyste nécessite forcément que l'analyse soit terminée ? Ou s'agira-t-il de différencier la fin de l'analyse et l'apparition du désir de l'analyste, comme moment de passage de l'analysant à l'analyste ?

Comment lire la passe à l'analyste ? Comment reconnaître la marque de l'analyste ? Si en 1967 Lacan affirmait que la chute du sujet supposé savoir assurait cette passe, en 1973 il affirmera que c'est une condition nécessaire mais non suffisante. Et c'est au moment de l'apparition d'un nouveau désir, d'un nouveau savoir, un savoir à inventer, que la piste peut être suivie. Points qui ont été abordés dans les deux séquences de la deuxième partie de ce matin.

Et puis, le point à partir duquel on entre dans la pratique analytique et le passage à l'analyste est-il le même ? Lacan pointe une certaine naïveté dans cette passe à l'analyste, ne pouvant en mesurer les conséquences, comme l'ont fourni les témoignages de la première séance de cet après-midi.

Et dans la « Préface à l'édition anglaise du *séminaire XI* », Lacan laisse ouverte la question : qu'est-ce qui motive quelqu'un qui a résolu son transfert à vouloir prendre le relais de cette fonction ? Quelle autre raison vous pousse à être analyste autre que de gagner de l'argent ? Peut-être le profit que vous avez fait sur votre analyse ?

Et nous avons fini avec la dernière séquence sur l'utilité sociale du psychanalyste, au-delà du contexte du couple psychanalyste/psychanalysant. Utilité sociale que l'analyste va apporter en présentant l'hypothèse de l'inconscient, occupant une position d'exil du discours de son temps. Ce sera sûrement avec son style, dans lequel transparait la manière de vivre le désir, qui peut, peut-être, faire signe de quelque chose d'étranger, de singulier, qui fait cause pour les autres.

Dans le parcours d'aujourd'hui, il y a des questions ouvertes sur lesquelles chacun espère continuer à travailler et qui peuvent servir à continuer à construire une communauté de travail, dans ce savoir à inventer que nous propose la psychanalyse.

Tout d'abord, nous remercions les intervenants pour leur travail, ainsi que tous les participants, en présentiel et en ligne, qui, malgré les décalages horaires, ont assisté et participé aux débats. Et bien sûr, remerciements au comité d'organisation, aux traducteurs et informaticiens, en particulier aux collègues argentins qui nous ont si bien accueillis, et à tous ceux qui ont rendu cette rencontre possible.

Nous concluons donc la VIIe Journée d'École, merci beaucoup.

PROCHAINS EVENEMENTS

V^e Journée Interaméricaine d'École
23 juin 2023

V^e Symposium Interaméricain
des Forums du Champ lacanien
24 – 25 juin 2023. San Juan, Porto Rico

« Ségrégation et Singularité »



III^e Convention européenne
14 – 16 juillet 2023. Madrid, Espagne
Journée de l'École
« L'impératif du lien social »

Journées de l'IF
« L'éthique de la singularité »

III Convention Européenne De L'IF-EPFCL
Internationale des Forums
École de Psychanalyse des Forums du Champ Lacanien

Madrid 14, 15 et 16 juillet 2023
Ateneo de Madrid - c/ Prado 21, 28014 - Madrid (Espagne)

JOURNÉE D'ÉCOLE EPFCL
14 JUILLET
**L'IMPÉRATIF
DU LIEN SOCIAL**

JOURNÉES DE L'IF
15 ET 16 JUILLET
**L'ÉTHIQUE DE
LA SINGULARITÉ**



Wunsch 23 a été édité par le **CAOE 2021-2022**, composé par : Julieta De BATTISTA, Mikel PLAZAOLA, Sandra BERTA, Colette SOLER, Maria de los A. GOMEZ, Maria Teresa MAIOCCHI. Avec la collaboration de Diego MAUTINO, Beatriz OLIVEIRA, Manel REBOLLO et Susan SCHWARTZ, responsables des équipes de traduction.

REMERCIEMENTS

Le CIG 2021-2022 remercie chaleureusement tous les collègues de toutes les langues qui ont contribué au travail de traduction. Sans cet important effort collectif, il serait impossible de publier périodiquement nos débats sur l'École et ainsi d'en faire vivre la dimension internationale.

TRADUCTEURS EN LANGUE FRANÇAISE

KELLY VARGAS GARCIA, NOELIA LUZAR

TRADUCTEURS EN LANGUE ESPAGNOLE

XABIER OÑATIVIA, BITTORI BRAVO, FRANCISCO JOSÉ SANTOS GARRIDO, ANA ALONSO, MANEL REBOLLO, KELLY VARGAS

TRADUCTEURS EN LANGUE PORTUGAISE

BEATRIZ CHNAIDERMAN, ELYNES BARROS LIMA, GLAUCIA NAGEM, LEONARDO PIMENTEL, LUCIANA GUARRESCHI, LUIS GUILHERME COELHO MOLA, MARIA CLAUDIA FORMIGONI, MARIA LAURA CURY SILVESTRE, MARIA LUISA RODRIGUEZ, MIRIAM PINHO, TATIANA ASSADI, ZILDA MACHADO

TRADUCTEURS EN LANGUE ITALIENNE

SUSANNA ASCARELLI, MARIA LUISA CARFORA, CHIARA DE GIACOMI, ROBERTA GIACCHÈ, ISABELLA GRANDE, LYNETTE LOBO, DIEGO MAUTINO, MARIA ROSARIA OSPITE, MARIA DOMENICA PADULA, LUCREZIA RICCONI, CRISTINA TAMBURINI, GAETANO TANCREDI, FRANCESCA VELLUZZI

TRADUCTEURS EN LANGUE ANGLAISE

DANIELA AVALOS, ELISA QUEREJETA-CASARES, DIANA CORREA, KARLA ROMAN, GABRIELA COSTARDI, CHANTAL DEGRIL, ESTHER FAYE, CARNEY LEE, DEBORAH MCINTYRE, LEONARDO RODRÍGUEZ, SUSAN SCHWARTZ, DEVRA SIMIU, NICOL THOMAS.

Wunsch n°23

TABLE DES MATIERES

Colette Soler (France), <i>Éditorial</i>	3
--	---

CONTRIBUTIONS DES CARTELS EPHEMERES DU CIG 2021-2022

Cartel 1 – Passe et lalangue

Nicolas Bendrihen (France), <i>Un éclair</i>	7
Ana Alonso (Espagne), <i>La traversée</i>	9
Beatriz Oliveira (Brésil), <i>Que lit le cartel de la passe ?</i>	10
Bernard Toboul (France), <i>L'éclair, le réel, le pas tout</i>	13

Cartel 2 – Demande, surprise, lien

Cathy Barnier (France), <i>La surprise : toujours autre</i>	15
Christophe Charles (France), <i>De la surprise au lien</i>	16
Mikel Plazaola (Espagne), <i>Mes réflexions sur le cartel</i>	19
Trinidad Sanchez-Biezma (Espagne), <i>Le cartel de la passe trouve-rencontre</i>	21

Cartel 3 – L'interprétation du cartel

<i>Introduction</i>	23
Marie-José Latour (France), <i>L'interprétation du cartel et la contingence</i>	23
Manel Rebollo (Espagne), <i>L'inter-prétation du cartel : ses interprètes</i>	25
Fernando Martínez (Argentine), <i>La passe-qui-s'écoute : une limite à l'interprétation du cartel</i>	28
Julietta De Battista (Argentine), <i>Éloge de l'ombre</i>	30

Cartel 4 – Dé-fossiliser lalangue de la passe ?

Colette Soler (France), <i>Dé-fossiliser lalangue de la passe ?</i>	35
Sidi Askofaré (France), <i>Réplique à « Dé-fossiliser lalangue de la passe ? »</i>	38
Maria de Los Angeles Gómez (Puerto Rico), <i>Réplique à « Dé-fossiliser lalangue de la passe »</i>	39
Sophie Rolland-Manas (France), <i>Réplique à « Dé-fossiliser lalangue de la passe ? »</i>	41
Sandra Berta (Brésil), <i>Réponse au texte de Colette Soler, « Dé-fossiliser lalangue de la passe ? »</i>	43

LA PASSE A L'ANALYSTE

VII^E RENCONTRE INTERNATIONALE D'ECOLE

30 JUIN 2022 – BUENOS AIRES

Fernando Martinez (Argentine), <i>Ouverture</i>	47
---	----

Les AE nous parlent de la passe à l'analyste

Anastasia Tzavidopoulou (France), <i>Promotion d'une débécance</i>	49
Alejandro Rostagnotto (Argentine), <i>La passe au désir de l'analyste</i>	52

Contributions du CIG

Colette Soler (France), <i>Du psychanalyste</i>	57
Sidi Askofaré (France), <i>Remarques sur le « passage à l'analyste »</i>	59
Julietta De Battista (Argentine), <i>Mind the gap : ce qu'on ne reconnaît pas de la passe</i>	61
Beatriz Oliveira (Brésil), <i>Pour une écoute moins alpha-bête</i>	65

Flashes. Premiers pas d'entrée dans la fonction de l'analyste

Adriana Alvarez (Colombie), <i>L'analyste en suspens</i>	68
Ida Freitas (Brésil), <i>Tour singulier</i>	69
María Jesús Díaz González (Espagne), <i>Mes premiers pas dans la fonction d'analyste</i>	70
Marta Pilar Casero Alvarez (Espagne), <i>Premiers pas en tant qu'analyste</i>	72
Claire Parada (France), <i>Qui cause ?</i>	74
Lina Velez (France), <i>Premiers pas d'entrée dans la fonction de l'analyste</i>	75

Politique. L'utilité sociale du psychanalyste

Manel Rebollo (Espagne), <i>Rendre présente l'hypothèse de l'inconscient</i>	77
Mikel Plazaola (Espagne), <i>Rendre présente l'hypothèse de l'inconscient (résonance)</i>	79
Ana Alonso (Espagne), <i>Pour conclure</i>	84

PROCHAINS EVENEMENTS	85
-----------------------------	----

